

**La Force asservissante ou
la Faiblesse libératrice**

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Valoir	3
Devoir	41
Vouloir	91
Pouvoir	119
Index des Auteurs	159

Avant-Propos

Ce qui met l'homme sur le même plan avec le mouton et le robot, c'est la notion de tâche à remplir. Comme ceux-ci, l'homme suit souvent l'inertie de ses instincts ou le calcul de son intérêt, même si son intelligence rend ses instincts moins primitifs et ses intérêts plus sophistiqués.

Une tâche peut être réduite à ses commencements, ses moyens et ses finalités ; et la vie d'un homme, la vie dans son ensemble, peut être vue comme la tâche suprême. Ce qui couronne le bilan d'une vie tourne autour d'une vague notion de succès ou de réussite. Aux yeux de l'homme, avec le temps, ses exploits moutonniers ou robotiques perdent de leur importance enthousiasmante, et une sourde voix se réveille en lui, la voix que connut sans doute l'homme des cavernes, la voix d'un Bien inappliqué, origine des remords, des hontes, des regrets. Cette voix est celle d'une noblesse, qui aurait dû conduire l'homme vers un amour fou, vers des sacrifices ou fidélités insensés, vers des rêves de l'impossible ou de l'inexistant.

Cette noblesse aurait dû munir les commencements de bonnes contraintes, les finalités – de bon regard, et les moyens – de bons leviers. Les contraintes auraient dû nous protéger de la platitude, par l'élimination de l'inessentiel. Le regard aurait dû fixer une telle hauteur, qu'on y serait un Ouvert, dans un élan vers nos limites inaccessibles. Enfin, les leviers, le sujet de ce livre, auraient dû non seulement mettre en jeu nos forces, mais aussi mettre en valeur certaines de nos faiblesses, celles qui témoignent de notre participation à l'œuvre invisible du Bien.

Les termes sont trompeurs : adhérer à une noble faiblesse pourrait s'appeler force suprême, comme renoncement à l'action, au nom du Bien,

pourrait s'appeler action véritable. Je tiendrai à l'acception non-paradoxe : la force symboliserait la mobilisation de nos ressources, pour atteindre nos intérêts plausibles, le plus souvent matériels ou à contenu social, non-spirituel ; la faiblesse impliquerait un refus d'employer nos forces, plutôt qu'un manque quelconque.

Nos énergies et nos dynamismes jouent des rôles différents selon la modalité de leur application – le valoir (à nos propres yeux), le devoir (aux yeux de la tribu), le vouloir (aux yeux fermés du désir), le pouvoir (aux yeux ouverts de la création).

Enfin, le dernier point – le genre littéraire que je choisis. Le style narratif, fondé sur le développement des *idées* dans un bloc monolithique, m'inspire l'ennui ou l'indifférence. Le pratiquent, en général, ceux qui ne maîtrisent pas l'enveloppement par le *mot*, c'est à dire ne sachent ni la joie des étincelles d'une pure lumière ni la noblesse des ombres nobles ; la quintessence de cette maîtrise se rencontre dans le genre aphoristique.

Les citations, dans cet exercice, jouent un double rôle : soit elles fournissent une source de lumière aléatoire, pour mieux mettre en relief mes ombres, soit elles offrent des objets familiers, sur lesquels se reflètent mes étincelles immatérielles.

PHI,

Provence,

décembre 2016

Valoir

Jamais noblesse ne fut plus percluse d'impuissance, ni bassesse - plus vigoureuse. Nous finissons par avoir honte de ce qui se porte bien, en nous-mêmes, et par être fiers de ce qui nous lancine. Souffrir, c'est savoir le meilleur et le plus pur de nous-mêmes - inutile. Les ennuis surclassèrent la souffrance en capacité mobilisatrice.

Savoir traduire un abouchement des épidermes en un attouchement sidéral, créer de la proximité en se réfugiant dans des astres - l'aristocratie des unions, qui renoncent à la force. À une intimité, l'aristocrate préfère la vacuité, qui transporte mieux un vrai magnétisme, qui nous bouleverse, sans nous effleurer.

Chez l'homme, ce merveilleux parallélisme entre le matériel et l'immatériel : la mémoire et le muscle accompagnent l'esprit, et ce dernier mue en âme, dès que le corps s'adonne à la caresse ou découvre les joies de la faiblesse. Le corps et la raison sont bicéphales - une tête sobre et une autre - grisée.

Trois critères hiérarchiques, pour me reconnaître une âme sœur : la part du rêve ou de l'actualité, l'hymne de la défaite ou l'appel du triomphe, la pitié pour le faible ou l'admiration du fort. Et dans chaque dimension, chaque adhésion, - la hauteur du regard. Le bon goût est l'équilibre de ces trois hauteurs.

Le nihilisme, ce n'est pas la sottise manie de nier, mais la force et l'art de se passer des affirmations des autres, pour en bâtir ses propres.

Le cycle vital : l'écoute stoïque de tout courant de la vie (*libido sciendi*), le désir de puissance artistique (*libido dominandi*), l'aristocratique regard, baignant dans la pitié et la honte (*libido sentiendi*). Nietzsche n'accomplit que la moitié du parcours, prenant trop à la lettre les substantifs, se trompant systématiquement d'adjectif et oubliant le verbe !

On s'imagine Nietzsche en surhomme, tandis qu'il est, si nettement, le *dernier homme*, tel qu'il le décrit lui-même, en train de poser les meilleures des questions : *Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la création ? Qu'est-ce que le désir ? Qu'est-ce que l'étoile ? - Was ist Liebe ? Was ist Schöpfung ? Was ist Sehnsucht ? Was ist Stern ?* Avec ses réponses, le surhomme, succédant au Dieu mort, est aussi peu crédible que son prédécesseur.

Dionysos fêté élégamment rejoint Apollon ; la primauté de la vie enveloppée de belles métaphores est indiscernable de l'idéalisme ; la volonté de puissance auréolée d'humiliantes défaites égalise le ressentiment et l'acquiescement ; l'Antéchrist, à l'âme haute, tend la main au Christ, à la tête basse, - quel nihiliste parfait est Nietzsche ! Et lui-même, dans des moments de lucidité, ne reconnaissait-il pas, que le nihilisme était un *mode de pensée divin (eine göttliche Denkweise)* ?

Être plébéien, c'est ne pas savoir s'appuyer sur sa faiblesse et ne vivre que de sa force. *Ne vaincre que par la force, c'est ne vaincre qu'à moitié* – J.Milton - *Who overcomes by force, hath overcome but half his foe.*

Personne ne chanta mieux l'ombrageuse fierté de la faiblesse que Nietzsche, mais les hommes ne retinrent de sa métaphore ironique (*spöttischer Ingrim*) de surhomme (*über sich selbst hinaus*) que des mots de puissance et d'orgueil. Ce qui est au-dessus de l'homme, c'est la volonté et non pas la puissance ; la puissance divine, salutaire et solidaire de la faiblesse humaine, s'appelle hauteur ou surhomme.

Comment pratiquer le sacrifice et la fidélité ? - s'inoculer l'infériorité du fort ou la supériorité du faible. Sache que la force infeste ce qui naît dans les strates inférieures, et la faiblesse assainit ce qui soupire dans les hauteurs. Le sacrifice est le frère de l'injustice (la fidélité-foi serait la sœur de la justice - Horace - *iustitiae soror, incorrupta Fides*).

N'importe quel imbécile peut se mettre face au jargon, au savoir, à la force et les défier, mais toute nuisance serait annihilée par l'insensibilité des puissants. En revanche, la hauteur, la noblesse, la faiblesse sont vulnérables ou pitoyables devant les attaques de la vulgarité : *La grossièreté vient à bout de toute raison et désarme tout esprit* - Schopenhauer - *Die Grobheit besiegt jedes Argument und verscheucht allen Geist* - quoiqu'il y faudrait parler de l'âme et du rêve.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour Nietzsche, vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - C.Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - Valéry), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

Le faible cherche l'écho, le futile l'applaudissement, le naïf le partage. Et moi, qui suis un peu tout cela ? Les tous, à la fois, entachés d'une lumineuse incompréhension.

Le surhomme a la même généalogie en amont que l'homme grégaire (celui-là serait un ruminant comme les autres, mais sachant digérer le malheur). En aval, le second est beaucoup plus prolifique. Le bleu du ciel se dilue dans le temps comme le bleu des yeux et du sang. Ce même doux azur, qui comme le dit quelque part Hölderlin, baigne et le bel arbre et la pure ogive, qu'on n'admire simultanément qu'en ruines, cet édifice, dans lequel se réfugie le faible.

La hauteur est un pur fantasme, tel le bien (Socrate), le cogito (Descartes) ou la volonté de puissance (Nietzsche) ; ce qui se met au-dessus du corps et de l'âme, en défiant la force et la matière (qui nous attirent vers l'horizontalité). Moins qu'un cri - une mimique, un mouvement littéraire (Valéry).

Être héroïque : savoir sacrifier une force et savoir rester fidèle à une faiblesse. Être toujours fidèle à la force, mépriser toute faiblesse – la devise des goujats.

Se savoir juste, se voir fort - marques d'une âme basse.

Ce n'est pas dans le solide des muscles, mais dans le liquide de ses faiblesses que l'homme diffère radicalement de la bête : dans la larme, dans l'encre, dans le fiel. Tant que le sang, et non pas la lymphe, alimente son âme.

Être en désaccord avec ce monde - mais qui ne le dit pas ? La question est : où sont les meilleurs accords - dans la force, la tonalité, la vitesse, la hauteur ?

Alterner la domination de l'esprit sur le corps (l'ange) avec la domination du corps sur l'esprit (la bête ou le surhomme), afin de donner à chacun l'occasion de ne pas quitter le sommet de son excellence.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

Deux sources de pathos inconciliables : la faiblesse de mes genoux ou bien le désir de cacher ma bosse, suivi de la découverte, inattendue, de mes ailes. *Sabots ! Ailes ! Entrelacés ! Unis ! Ô, hauteur ! Hauteur ! Hauteur !* - M.Tsvétaeva - *Копыта ! Крылья ! Сплелись ! Свились ! О, высь ! Высь ! Высь !*

Toute descente vers la profondeur peut être vue en continu ; tandis que toute ascension vers la hauteur n'est que rupture, toute gradation est discrète. L'infériorité - cause de la puissance des semelles ; la supériorité - effet de l'impuissance des ailes.

La force, le savoir, la noblesse - trois axes, sur lesquels se propage la volonté de puissance. Le bon ordre de leurs étiquettes est à préserver : l'étendue, la profondeur, la hauteur.

Plus ciblés et volontaires sont mes efforts pour *devenir* plus grand ou plus noble, moins j'ai de chances de *l'être*. Pas d'étapes vers la hauteur primordiale, qui ne se donne qu'à la force inemployée. La *puissance*, aux yeux des Anciens, était surtout appréciée en tant que *potentialité*, *puissant* et *possible* ayant la même origine (l'expression *en puissance* en est un reliquat).

Le pyrrhonien constate *son triomphe ou sa défaite et s'y fortifie également* (Pascal) ; l'anti-sceptique suspend son vote et ignore le vainqueur, tout en prenant parti, dogmatiquement, par simple goût ou dégoût, pour la hauteur de l'étoile, sous laquelle naissait l'avis plus brillant. D'autant plus

qu'*une victoire racontée en détail, on ne sait plus ce qui la distingue d'une défaite* - Sartre.

Deux sortes de noblesse : celle du *quoi* et celle du *comment*, la grandeur et le style. Aucune grandeur ne rattrape les lacunes de style, mais la force d'un style peut pallier le manque de grandeur. *Scrute le quoi, mais davantage le comment* - Goethe - *Das Was bedenke, mehr bedenke Wie*.

La liberté en tant que libre arbitre, s'appuyant sur un caprice ou un coup de dés, est digne des singes ou des machines. La vraie commence avec l'écoute de ma faiblesse et de ma honte intérieures, face à ma force et mon intérêt extérieurs.

La liberté est l'une de ces notions floues, que n'éclaircit que la présence de la noblesse ; mais aujourd'hui, le plus souvent, quand on est libre, on est sans noblesse, et quand on est noble, on l'est déjà au-delà de la liberté. La seule grande liberté vérifiable est une préférence accordée à la faiblesse, face à une force sans noblesse. *Sans pouvoir être déraisonnables, nous ne nous considérons pas assez libres* – W.Leibniz - *Nisi potestas brutalitatis fiat, satis non liberos esse non putamus*. Quand on ne respecte que la force raisonnable et incolore, on est gris comme un mouton ou livide comme un robot.

La noblesse des propriétaires (de terres, de châteaux, de titres, de prébendes) n'a jamais existé ; elle ne naît que chez les dépossédés (les faibles extérieurement) ou chez les possédés (les forts intérieurement), dans la défaite ou dans le rêve. Au sein de l'humanisme, elle tient la même place, que la poésie - au sein de la littérature.

À partir d'un certain niveau de dons naturels, avoir de la profondeur est question d'inertie ou de persévérance ; atteindre à la hauteur, en revanche, ne demande ni efforts de la volonté ni constructions de l'esprit ;

c'est une affaire de goût, de prédestination ou de sensibilité ; l'édifice savant, solide et durable, face à la tour d'ivoire, aérienne et éphémère.

Le dépassement, [nietzschéen](#) ou populaire, en tant que mode de propulsion vers le surhomme ou le superman, est une démarche des Fermés : en-deçà de la frontière, on peut espérer une fraternité artificielle, et au-delà - une satisfaction de la volonté de puissance. Ô combien plus noble est l'homme Ouvert, qui se fiche des dépassements, et vit de l'intensité de l'élan, l'attirant vers sa limite, qui ne lui appartient pas ! Chez les Fermés, tout passage à la limite les laisse avec et en eux-mêmes. Une définition d'Ouvert, mathématiquement rigoureuse, se trouve chez un poète : *Un désir s'élançe toujours vers ce qui n'est point lié* - Hölderlin - *Immer ins Ungebundene gehet eine Sehnsucht.*

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur sagesse sur des sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennoblir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

Liberté en tant qu'axiome, liberté de représentation, c'est le libre arbitre des moyens créateurs ; liberté prouvée, liberté d'interprétation, ne peut s'affirmer qu'en tant qu'un sacrifice de la force ou une fidélité à la faiblesse, c'est la liberté des contraintes nobles. Enfin, la liberté en tant que but est à la base de la noblesse et de la création.

Les meilleurs des esprits et des âmes s'affirment par le ton, le style et l'intelligence, et ils réservent à ces facultés - la volonté de puissance, volonté affective ou instinctive ; les pires, la majorité, dépourvus de ces

qualités, placent la puissance calculée dans leurs coudes et leurs bras ; cet abominable goût de domination est propre à toutes les meutes féroces, à tous les troupeaux conformistes, à tout rassemblement horizontal ; d'après cette échelle, les meilleurs restent souvent en marge.

On ne peut pas préférer, en toute circonstance, l'immobilité au mouvement, ou vice versa : il y a musique de l'être et musique du devenir ; la puissance ou la beauté de l'une se répercute systématiquement sur l'harmonie ou le ton de l'autre ; comme le Bach de l'être, le Beethoven du devenir ou le Mozart des deux - sont complets, tous les trois, dans leurs éléments.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun - l'intensité. Ainsi, [Nietzsche](#) mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

L'esprit fait des progrès dans son domaine exclusif, la profondeur ; le cœur, de même, gagne en lucidité dans l'ampleur des horizons mouvants ; ce n'est que l'âme, dans sa hauteur atopique, qui ne peut compter que sur l'intensité constante, comme facteur de puissance et porteur de l'éternel retour. Il faut donc vivre en esprit, avancer par le cœur et s'élever par l'âme ; l'action et l'écriture devraient les rendre solidaires.

Le nihilisme des commencements - ne pas se hisser sur les épaules des autres ; le nihilisme des contraintes - en être le seul auteur ; le nihilisme des moyens - savoir se servir de ses faiblesses ; le nihilisme du parcours - tenir davantage au regard qu'aux pieds ; le nihilisme des finalités - en reconnaître l'insignifiance. Je pense en être très proche.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est à dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan [nietzschéen](#). Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Quand je choisis mon adversaire en fonction du *fond*, je débouche, le plus souvent, sur des inepties du genre de la *dialectique* (historique, philosophique ou politique). Le bon choix, c'est la *forme* ; ce n'est pas la profondeur du combat qui détermine ma stature, mais la hauteur de mes admirations ou de mes dégoûts.

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'*être* ou le *néant* (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeable, sur lesquels se gargarisent Hegel et [Sartre](#). Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est à dire puissant, ironique, créateur et noble.

Les forts de tout poil - guerriers, politiciens, séducteurs - triomphent grâce à la résistance des autres forts, mais s'écroulent devant les faibles - pacifiques, résignés, purs. *L'ennemi le plus redoutable de la force, c'est la faiblesse* – H.Hofmannsthal - *Der gefährlichste Gegner der Kraft ist die Schwäche*.

La préservation d'une intranquillité d'âme est l'un des soucis permanents d'un poète, mais le chemin le plus sûr, qui y mène, est paradoxal : le culte de la faiblesse du geste, la paix des idées, la puissance des mots. *Voici un grand projet : avoir la faiblesse d'un homme et la tranquillité d'un dieu* - Sénèque - *Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem dei.*

Les orgueilleux et les ambitieux s'identifient avec le vouloir et le pouvoir - la volonté de puissance, la finalité ; les purs et les nobles - avec le devoir et le valoir - les valeurs ou les vecteurs de leur soi, la source ; les pires et les plus vilains, incapables de voir les fins et insensibles aux sources, ne voient que des moyens : *Pour profiter des intérêts les plus élevés, investis en savoir* - B.Franklin - *An investment in knowledge always pays the best interest.*

La liberté est un concept d'autant plus douteux, que deux grands sentiments, la honte et la pitié, lui sont franchement hostiles. La liberté est l'égalité des dons de l'esprit, du cœur et de l'âme. L'angoisse accable l'âme, la pitié fige le cœur, le dégoût ravage l'esprit. Mais aujourd'hui, l'angoisse est due à la faiblesse du cœur ; la pitié se calcule par un esprit sans honte ; le dégoût se dissimule dans des âmes sans hauteur.

Le terme d'*être*, presque entièrement vide, est tout de même utile, pour désigner ce point médian entre la pensée et le rêve, ou entre la raison et l'âme. Le problème est dans l'entente impossible entre l'en-deçà de l'être, qui est *vivre* (où l'on *vit* selon son *muscle*), et son au-delà, qui est *rêver* (où l'on *est* selon son *âme*).

L'innocence, c'est la vie en mystère ; y retomber, c'est surmonter le péché des solutions. *Faudrait-il encore une fois goûter au fruit de l'arbre de la connaissance pour retomber en état d'innocence ?* - H.Kleist - *Müssten wir wieder vom Baum der Erkenntnis essen, um in den Stand der Unschuld*

zurückzufallen ? - une belle intuition ! Le palais peut être le même, ce sont les dents qu'il faut changer.

Ce que j'ai de meilleur procède de mes faiblesses. Pour un recalé des certitudes, paumé des doutes et nostalgique des défaites, c'est une raison de plus pour m'y attacher. Confucius, n'a-t-il pas mis *homme* et *faiblesse* dans le blason de son école, le *jou* ? À moins que l'oxymore du nom de Lao Tseu, *vieil enfant*, ne renforce mon goût du paradoxe.

Mon héros, c'est un anti-Antée : toucher la hauteur (m'ex-*alter*) et retrouver ma faiblesse. *Exhausser, exaucer, sont le même mot* - Valéry. Perdre la terre en l'exhaussant. Dans une tour, profonde côté terre et haute côté ciel. Des visées côté terre noire devraient élever mon regard côté ciel d'azur.

La volonté et le rêve sont maîtres de leurs empires respectifs, et le rêve d'impuissance (caractère sensible) peut parler d'égal à égal avec la volonté de puissance (caractère intelligible).

Dans la *volonté* il y a plus de pouvoir que de vouloir ; c'est l'âme qui veut, mais c'est la volonté qui peut. Et l'on vaut par la concordance entre elles.

L'égalité des corps (de leurs besoins) est flagrante, celle des cœurs (de leurs faiblesses) est douteuse, celle des âmes (de leurs créativité) est impossible. *La création répugne à l'égalité, il lui faut l'inégalité, la hauteur* - N.Berdiaev - *Творчество не терпит равенства, оно требует неравенства, возвышения.*

Être et avoir : je suis passions et faiblesses, contraintes et commencements, talent et noblesse, vouloir et valoir ; j'ai la raison et la force, les buts et les moyens, le savoir et le pouvoir. On ne peut vivre,

c'est à dire agir, de mon avoir, mais mon être doit se dédier au rêve, c'est à dire au créer.

C'est la musique et non pas la force de nos désirs qui nous distingue ; le malheur du noble, c'est pouvoir encore, mais déjà ne plus vouloir. Chez les médiocres, parmi lesquels se place **Pascal**, c'est l'inverse : *C'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir.*

L'artiste et sa *force*, face à la *faiblesse* du goujat, - trois illustrations : l'amplification de la haine (**Cioran**), la transformation du mépris (**Nietzsche**), le filtrage par l'indifférence (**Valéry**) – comme toujours, c'est **Valéry** qui adopta la pose la plus adéquate.

N'importe quel sot se doute bien de ce que peut viser la force et que doit éviter la faiblesse ; seul le sage voit où ne doit pas aller la force et à quoi peut servir la faiblesse.

Porte haut ta faiblesse - une haute liberté t'y rejoindra ; dans les profondeurs de la puissance, toute liberté est basse.

Où est la force des passions ? Dans l'agitation, l'intérêt ou la noblesse ? L'aristocrate s'y retrouve en compagnie du fanatique et du cynique. *Pour bien vivre, il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions* – **Platon**.

Socrate ne produisit qu'un seul témoin à sa décharge - sa pauvreté. Pourtant, il m'est plus facile d'imaginer un **Socrate** riche et les sophistes – pauvres. *La pauvreté peut assombrir la noblesse, mais jamais l'obscurcir complètement* - Cervantès - *La pobreza puede anublar a la nobleza, pero no oscurecerla del todo*. La noblesse, c'est être lumineux à l'intérieur et maîtriser les ombres extérieures. La honte du pauvre naît de la faiblesse de sa lumière ; la honte du riche devrait provenir de la force arrogante de ses ombres.

Un ami est un homme, devant lequel on peut penser à haute voix - R.W.Emerson - *A friend is a man before whom you can think loudly*. La voix baissée fut toujours signe de pensée. *Tes amis sont là où tu peux être faible* – Th.Adorno - *Deine Freunde sind dort wo du schwach sein kannst*. C'est pourquoi on pense le mieux devant soi-même, et Flaubert, dans son gueuloir, s'égosillait à tort.

Trois niveaux de discours : énoncer, poser, formuler - se désintéresser de la réponse, la laisser au lecteur, la mettre dans la question même, sous forme de belles inconnues. Athlète, ascète, esthète.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

On n'admire ni n'aime vraiment la chose que lorsqu'on n'en connaît pas le *pourquoi*. Même le *comment*, le geste, n'est qu'antichambre du *quoi*, au toit constellé, aux murs mouvants, aux fenêtres en trompe-l'œil, aux portes sésamiques. L'œuvre est fortuite, la force sous-jacente captive davantage, ce qui enfante cette force est proprement divin.

Les formules de la physique de Newton et d'Einstein traduisent le mouvement et l'énergie relatifs ; la formule d'Euler, $e^{\pi i} = -1$, exprime une beauté absolue et immobile, une stupéfiante rencontre de la géométrie, de l'analyse et de l'algèbre avec un monde docile ; il serait juste, que

l'incapacité d'en être bouleversé soit rédhibitoire pour l'accès à la philosophie, comme jadis à l'Académie [platonicienne](#).

L'hypertrophie des cerveaux y est presque pour aussi importante que celle des dollars, dans le prestige des philosophes américains (ou américanisés !). Mais il leur manque cette force ascensionnelle, qui rend les idées délicieusement impondérables.

Dans ses pérégrinations l'esprit suit la lumière (le nombre, le concept, l'idée) ou la force (le mot, l'image, la passion). L'intelligence consiste à contenir la force en se servant de la lumière.

On ne connaît la réalité qu'à travers la représentation, mais la représentation ne relève du savoir que si on lui trouve un sens dans la réalité. *L'être est inconnu s'il ne rencontre pas l'apparaître, et l'apparaître est sans pouvoir s'il ne rencontre pas l'être* - Gorgias.

Le ratage le plus irrémédiable, celui dans l'art de la *docte ignorance* (où excellent [Socrate](#), Pétrarque, Nicolas de Cuse, Cervantès, [Valéry](#), G.Thibon, [Cioran](#)) : *une savante ignorance, instruite par l'Esprit de Dieu, qui soutient notre faiblesse* - St Augustin - *docta ignorantia, sed docta spiritu Dei qui adiuvat infirmitatem nostram*. Au genre ridicule, la gnose livra plus d'échantillons que la crédulité.

L'intelligence se montre supérieure à la force dans la mesure, où elle prouve, que le déclaratif l'emporte sur le procédural (l'inverse s'appelle barbarie). Toute intelligence opératoire devrait se consacrer à la réduction de procédures en pures déclarations. L'outil de cette conversion s'appelle interprète de paradigmes.

Les grands viennent de nulle part et nous communiquent le vertige et la jouissance de la hauteur, gratuite et vécue sans effort. Sortent, ensuite,

des rats de bibliothèques, des ronds-de-cuir, figolant, pinaillant, finassant, creusant, tarabiscotant, approfondissant, marmonnant des litanies au travail et à la rigueur. La hauteur, contrairement à la profondeur, n'a pas d'épaisseur, et toute graduelle pénétration ne peut mener qu'à la platitude, comme celle de G.Bernanos : *Il est beau de s'élever au-dessus de la fierté. Encore faut-il l'atteindre.*

Le combat des verbes, chez [Schopenhauer](#) (le vouloir contre le savoir) ou chez [Nietzsche](#) (le pouvoir contre le devoir) ne fait que substituer des idoles. En revanche, le combat des noms (la représentation contre l'interprétation ou la noblesse contre la faiblesse) produit des unifications fécondes.

[Valéry](#), se désintéressant de ses propres productions cérébrales *fixées*, devait se douter de l'avenir de ce genre - être à portée des machines. La puissance écoulee du sentiment s'avère, à la longue, plus digne de nos plumes que la terreur devant *l'impuissance prochaine* de la pensée.

Je contiens en moi un homme du regard (sensibilité, tempérament, goût) et un homme des preuves (imagination, intuition, puissance). Entre les deux - la corde raide de l'intelligence. J'en garde l'équilibre, en maintenant le premier par l'amplification et en entretenant le second par le filtrage, et non pas l'inverse, qui rendrait le regard - fuyant et la preuve - envahissante.

L'*être* est ce qui dicte, guide et valide la représentation ; l'Un est la force ou la grammaire unissante ou unifiante, qui rend la représentation intelligible aux autres - l'ontologie et l'hénologie, qui se tendent la main.

Hegel assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, [Marx](#) - de le changer, [Aristote](#) - de le représenter : le sens, le devenir, l'être. Le relatif de l'absolu, l'absolu du relatif, l'absolu. Mais, en tout cas, c'est la

musique et l'intensité du langage, c'est à dire le regard, qui feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité [nietzschéenne](#) n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

[Kant](#) a tort d'opposer les déterminations qualitatives de la philosophie aux déterminations quantitatives de la mathématique ; la mathématique procède par l'abstraction maximale de l'*objet* et par la rigueur la plus élégante de la *relation* ; si, incidemment, au bout de ce regard apparaît le *nombre* viril et non pas l'*idée* sans corps, c'est que, peut-être, Pythagore fut meilleur philosophe que [Platon](#).

Dire qu'on a plus de matière que de force, ou dire l'inverse, est également sans objet ni intérêt ; c'est qu'on ne doit pas appliquer les mêmes outils à ces sources de notre soi : devant la matière, il faut mettre des filtres et munir la force - de transformateurs et d'amplificateurs.

La représentation et l'interprétation sont, potentiellement, deux moyens pour exercer une volonté de puissance ; la représentation ne peut gagner qu'en profondeur, tandis que l'interprétation a une issue vers la hauteur, l'intensité métaphorique. Le progrès linéaire, face à l'éternel retour ; celui-ci s'avère supérieur au sens, cet autre fruit de l'interprétation. L'éternel retour est la réfutation de l'authenticité de l'être et l'affirmation d'un devenir inventé.

Soucis de l'être, précis du devenir, telles sont deux faces d'une vie intellectuelle (Parménide, complété par Héraclite) : réceptacle du libre arbitre - du savoir, du pouvoir, du goût, ou spectacle de la liberté - de l'intelligence, de la puissance, du langage. Création ou créativité.

Le regard, c'est à dire le visage, est ce qui déborde, dépasse ou vivifie un savoir objectif et une ignorance subjective, tout en en restant solidaire ; il

en serait l'*unité de l'unification* (*die Einheit des Einigens* – Hölderlin), une puissance au service d'une faiblesse, l'intelligence soumise à la musique.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou L.Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans leurs *soi* respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent – R.Char et R.Debray.

Newton ne fait pas taire Zénon d'Élée ; le principe d'indétermination de Heisenberg est trop anti-intuitif pour réconcilier, psychologiquement, le mouvement et la position ; la convergence, support de la continuité, ne désamorce pas notre perplexité devant l'énigme du mouvement et du temps ; l'esprit est impuissant de rationaliser les premiers pas du bon sens.

Trois types d'existence : être, non-être, devenir - puissance, imagination, acte. *L'être est le possible ; le non-être le rend intelligible* - Lao Tseu. Qu'est-ce qu'être intelligent ? - élargir (la connaissance), approfondir (le savoir), rehausser (le goût) le domaine du possible pour y choisir sa demeure - tour d'ivoire, souterrain ou ruines.

L'éternel retour est un hymne à la puissance créatrice, dont la hauteur artistique et/ou vitale est supérieure à la profondeur mystique et/ou morale. Ni effondrements, ni même réévaluations, comme l'interprètent

les professeurs, mais – la création de vecteurs, au-dessus ou au-delà des valeurs.

L'homme borné est celui qui, même en se sentant à l'aise dans un domaine, ne maîtrise pas l'art de franchissement de bornes. Le philosophe est son exact opposé : même en pataugeant dans tous les domaines du savoir, il place sa maîtrise aux frontières entre bruit et musique, puissance et faiblesse, espérance et désespoir, vrai et faux, langage et réalité.

Tant de transitions bourratives, dans des enchaînements narratifs, qui finissent par en oublier les sources et les finalités. Tout le contraire de la poésie : *Le poète, grand Commenceur, le poète intransitif* - R.Char.

On oublia la jouissance d'une admiration gratuite, qu'il s'agisse d'un talent d'autrui ou du miracle de ma propre conscience. C'est à la faiblesse ou à l'ignorance qu'on attribue ces égarements, bien que le savoir et la force s'y prêtent avec beaucoup plus d'aplomb et surtout avec aussi peu de bonnes raisons. Celui qui admire son visage (Narcisse) admire rarement sa mémoire.

La création a peu de choses à voir avec la volonté ou la puissance, le talent seul peut y suffire. Pour un talent, vouloir, c'est créer des buts, et pouvoir, c'est créer des contraintes. Le talent, lui-même, devrait se consacrer aux commencements, ou plutôt devrait les sacrer.

Dans la résolution de problèmes, une rigidité dans l'imposition de contraintes ne fait que rendre plus élégante la liberté dans la recherche de solutions. *Ferme dans le choix des choses, souple dans leur traitement* - François d'Assise - *Fortiter in re, suaviter in modo* - pour rendre invisible l'effort, on a, au contraire, besoin de fermeté en traitement. Et la sensation de vie, ou de sa source, naît indépendamment des choses choisies ; des choses évitées sont plus éloquentes. Quand on tient à

caresser ou à envelopper plus qu'à adresser ou à développer, être sans frein est pire qu'être sans fins.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Nos actes mentaux portent les marques du temps, du hasard, de la pluralité ; nous sommes tentés d'y voir de l'ascension ou de la force ; mais toutes ces valeurs s'estompent, dominées par des métaphores intemporelles, constituant la seule musique et la seule unité du monde et nous révélant l'éternel retour de l'Un, du Même. L'art de l'unité - la faculté du Même.

Toute chose peut être vue sous un angle soit temporel : progrès ou décadence, soit intemporel : hauteur ou intensité ; la mort ou la vie, la puissance de la volonté ou la volonté de puissance, la force irréversible ou

le réversible éternel retour, *éternel* soulignant l'insignifiance du temps et non pas une répétition quelconque. L'éternité surgit, quand le temps perd toute son importance, et s'impose l'intensité - *l'éternel retour du même, c'est l'inépuisable intensité de la vie en tant que joie-douleur* - Heidegger - *die ewige Wiederkunft des Gleichen - die unerschöpfliche Fülle des freudig-schmerzlichen Lebens*, c'est un équivalent de la hauteur, un *sommet du regard (Gipfel der Betrachtung - Nietzsche)*.

Tout n'est qu'interprétation - les phénoménologues, les langagiers, les hommes d'action ; tout n'est que représentation - les métaphysiciens, les conceptuels, les hommes du rêve. L'humain finit toujours par l'emporter sur le divin ; le premier est proclamé vainqueur par tous les votes, du multitudinaire à l'élitaire. En plus, ou par-delà, il y a des nihilistes, pour qui interprétation est donation de sens, vitalité ou intensité, dans lesquelles se traduit la volonté de puissance.

Le besoin de la composition logique, de la division ou de détour inférentiel tient à la faiblesse de l'esprit humain - Thomas d'Aquin - Nihilominus tamen compositionem et divisionem enuntiationum intelligit, sicut et ratiocinationem syllogismorum, intelligit enim composita simpliciter. C'est pourtant sur cette *faiblesse* que l'homme se pencha si fort, qu'il s'éloigna dangereusement de l'ange et se rapprocha outrageusement du robot. Être robot, c'est, en toute occasion, suivre la métronomie de la vérité, ne pas entendre la musique alogique du rêve et proclamer, docte et bête : *Je préfère être un diable en pacte avec la vérité qu'un ange en pacte avec le mensonge* - L.Feuerbach - *Ich bin lieber ein Teufel im Bunde mit der Wahrheit, als ein Engel im Bunde mit der Lüge.*

Tant qu'on a la force de se plaindre de la faiblesse de son esprit, l'esprit a de la force - J.Joubert. Regretter la force exclusive de son esprit est encore plus prometteur - on peut découvrir, en passant, l'existence de son âme, à la faiblesse vivifiante. *L'amour, c'est pouvoir être faibles ensemble*

- Valéry. Comme l'intelligence ou la sagesse, ayant atteint de lumineuses profondeurs, s'élançant, au moment bien choisi, vers des hauteurs sombres, bêtes ou folles.

L'esprit ne fait que choisir les matières, dont se nourrit mon feu sténophage, les lumières, que refléteront mes ombres, et le lieu, où seront déposées mes cendres. C'est l'esprit qui procure aliments et excitants, pour que mon feu intérieur soit pur et mes ombres extérieures – puissantes. *Plus pur est l'esprit, plus lumineuse et plus ardente sera la vie* - Novalis - *Je reiner der Geist ist, desto heller, feuriger das Leben*. De la rencontre, impossible sur Terre, de la pureté et de l'intensité naît la hauteur ; sur Terre, on dit : *Qu'y a-t-il au monde de plus contraire à la pureté ? La recherche de l'intensité* – S.Weil.

Ce qui persiste dans le devenir (*das Bleibende im Werden* - Heidegger) est ce qui n'existe pas ; on peut donc le nommer, à bon droit, Dieu ou Être. *Imprimer au Devenir le caractère de l'Être* - Heidegger - *Dem Werden den Charakter des Seins aufzuprägen*. Mais l'Être n'est que le Devenir de l'esprit en exil, et le Temps est peut-être l'Être du Dieu déchu. L'Être - la puissance de la volonté ; le Devenir - la volonté de puissance. Allant à leur rencontre, l'un vers l'autre, ils se muent, respectivement, en l'étant et le devenu, ces synonymes. Le devenir, ayant atteint le caractère de l'être, s'appelle création ; l'intensité expressive en fait une œuvre d'art. Quand on comprend, que l'intensité maîtrisée est le point final des pérégrinations du savoir et de l'intelligence, on vit l'éternel retour du même (on renonce au changement, à la négation, on est dans l'acquiescement cosmique).

Personne ne sait si Dieu est en nous ou dans l'infini. La vie pratique le situe quelque part entre le muscle et la cervelle, et l'art fait de Son éloignement un prétexte pour chercher Sa proximité. Ce n'est pas Son magnétisme qui Le dévoile, mais la sensation que toute autre attirance le cède en priorité à la Sienna.

L'art et la science, dans leurs racines et leurs aspirations vers le haut, sont chargés du doute, mais on ne les apprécie que pour la certitude de leurs fruits attirés vers le bas. Toute clarté, dans l'art, est de l'impuissance, de l'incapacité de s'ouvrir à d'autres langages ou d'atteindre une autre altitude, un arrêt au milieu de son temps.

L'art, qui se désintéresse du bien, peut être bon pour des anthologies, il ne pourra pas servir d'apologie à une vie vouée à l'échec. Le bien est, il ne se fait pas. N'importe quel mufle peut être sûr d'en faire, il s'agit de le vivre et le fond de cette sensation s'appelle la honte : pour mes muscles trop prompts, pour ma cervelle trop calculatrice, pour ma plume trop sereine.

Penser = produire du vrai - une des plus mornes équations de l'ère moderne. *Sentir = faiblir d'esprit* - est sa réciproque. Penser, dans l'art, c'est savoir mettre en valeur nos faiblesses. La pensée rend les sentiments plus déliés ; elle est une nécessité physiologique, et s'en libérer n'honore guère le sentiment. À l'écrivain, le registre des syllogismes doit être aussi familier que celui des véhémences ou des pamoisons.

Ce qui rend particulièrement sceptique, face à la tyrannie des *pensées*, c'est qu'une défectuosité de forme est ressentie, le plus souvent, comme une défectuosité de fond, mais la qualité de fond rattrape rarement la faiblesse de forme.

Toute bonne lecture est de nature érotique : dès que je ne veux que comprendre ce que je recherche, je suis frappé de honte ou d'impuissance. Chez les autres, je me découvre des pulsions de voyeur ou me comporte comme dans un lupanar. *Ta bibliothèque est ton harem* – R.W.Emerson - *A man's library is a sort of harem*. Livre comme visée, à l'usage des chasseurs (Diane précédant Vénus et même Minerve), ou livre initiateur du premier pas, protecteur de l'intouchable.

Le mûrissement de notre plume, à travers nos rapports avec la beauté, - trois étapes : le désir – l'ampleur des choses belles à peindre ; la puissance – la profondeur de notre vision du beau en général ; la création – la hauteur, le ton et le style de notre beau langage. Arrivés au dernier stade, ayant acquis notre propre regard et l'art de manier nos faiblesses, nous nous désintéressons et des choses vues et des puissances.

Pour nous révéler, comme pour nous cacher, l'art, à l'instar des muscles ou des cervelles, est impuissant, imposteur et même faussaire. L'art ne peut que peindre notre circonstance : les barreaux de notre cage, l'élan de notre tour d'ivoire et le périmètre de nos ruines. Tout ce qui nous exprime nous imprime, tout ce qui nous développe nous enveloppe, - mais nous restons insaisissables.

Les valeurs sont dans la vie, et l'art est en leur «réécriture» (et non pas en *réévaluation*) en vecteurs, dans le *Umwerten aller Werthe*, où le mot-clé central est *aller* – de *toutes* les valeurs sur un axe : du bien au mal, de la négation à l'acquiescement, de la puissance à la faiblesse.

Chanter le pouvoir de l'art, qui ne fait pas de doute, tout en sachant les limites de mes propres moyens, qui ne sont que doutes.

La poésie est un langage de la faiblesse, de la superficialité et de l'ivresse. Un poète dans l'âme ne peut chanter que défaites et hauteurs. Il est idiot du village, dès qu'il veut être sobre et profond : *Dès qu'un poète se réveille, il est idiot. Je veux dire intelligent* – J.Cocteau.

Le poète aime le printemps pour les chimères qui naissent et l'automne - pour celles qui se meurent. Les fleurs à peine nées et les fleurs à peine mortes. Chanter apparitions, pleurer disparitions - le contraire de

Nietzsche : *être sans pitié pour ce qui est faible ou mourant - unerbittlich sein gegen alles, was schwach und alt an uns ist.*

Styles descriptif ou aphoristique : flamme maintenue au petit feu ou feu sans flamme. La flammèche enflamme, le feu attire. La force du scandale, l'impuissance de la tentation.

L'écriture, c'est la culture de l'arbre complet, l'ouverture à l'unification dans toutes ses parties. La lecture, c'est la *puissance d'unification (die Macht der Vereinigung)* – Hegel.

Un pointillé d'artiste et ses chances d'aboutir à la vie ont la même fatalité géométrique et thermique qu'une constellation : un jeu des forces de gravitation et des réactions atomiques.

Il est trop facile de battre mes coupes, lorsque je suis déjà terrassé ; c'est au comble de ma puissance, que je devrais en enterrer les rêves. La confession, c'est la reconnaissance de ma faiblesse primordiale ; c'est pourquoi il faut la pratiquer, dès que je ressens un accès d'orgueil ou de dynamisme. *L'art, c'est la confession gagnant de hauteur, c'est un monde de la faiblesse* – B.Pasternak - *Искусство - это повышающаяся исповедь, мир бессилия.*

Les contraintes dans l'art, c'est comme le vent et la flamme : la faible s'éteint, et la forte gagne en intensité.

Avoir trouvé dans la vie une musique, que ne surpassera aucune sonorité discursive, avoir découvert à la réalité une hauteur, dont aucun verbe ne pourra envisager l'ascension, me sentir un fond, que ne tapissera aucune parole, avoir compris, que le meilleur emploi de ma force est dans la peinture de mes débâcles - c'est seulement après ce parcours initiatique d'humble que je pourrai dire d'avoir écrit *par faiblesse (Valéry) : Quand, le*

même jour, vous songerez à votre force et à votre complet néant, je croirai, que vous êtes à la recherche de la forme - L.Reisner - Когда Вы, в один и тот же день, будете мечтать о своей силе и полном ничтожестве, я поверю, что Вы ищете форму.

La netteté de la frontière entre la vie et l'art est signe d'artiste ; c'est en la franchissant qu'il devient, respectivement, maître ou esclave ; sa force n'a aucun sens dans la vie, son humilité n'a aucun sens dans l'art.

Se rendre compte de l'ineptie de tout système apriorique, c'est renoncer à la synthèse dialectique, laisser polyphonique toute partition ; l'art, dans lequel ne réussissent que les plus forts : [Shakespeare](#), [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#).

Le hasard et la platitude - deux ennemis techniques de l'art, d'où le caractère prophylactique de la volonté de système ou de la volonté de puissance, de la maîtrise des sources ou des langages, - les contraintes de profondeur ou de hauteur visant le but, qui est la musique.

Quand Apollon, au lieu de tendre son propre arc, guide les flèches des autres, il n'inscrit pas un nouvel exploit herculéen, mais s'inscrit en apprenti d'abattoir. Héraclès et Ulysse ne laissèrent, derrière eux, qu'un arc sans flèches. *Les poètes sont des Antée, qui touchent le sol avec leur talon d'Achille* - S.Lec.

Dans un bon écrit, la voix ou la musique de l'auteur compte plus que le bruit des choses invoquées, mais le mauvais lecteur s'attarde au bruit et rate la musique ; mettre au registre du bruit - le choix rhétorique de la force, de la négation, de l'indifférence, de la versatilité ; extraire des métaphores, pures et décharnées, les faire vibrer au courant de la vie et de ta propre sensibilité.

Dans tout discours se glisse l'inertie, et toute volonté de conclure est signe d'orgueil et de faiblesse. Que toute métaphore coule de mes hautes sources, sans découler de mes raisons *profondes*. *Le commencement appartient au génie, la suite et la fin - au sot et à la bête* - L.Andréev - *Начинает гений, а продолжает и кончает идиот и животное.*

Si je me crois fort en pensées, puisque j'aurais atteint une hauteur, au-dessus des autres, je dois me tromper de dimension : la hauteur doit donner le vertige de la faiblesse et du rêve. La place des pensées est la profondeur, qui, inexorablement, devient platitude, si, chemin faisant, un mot ailé ne les élève pas en hauteur.

Les mouiroirs discrets, les progrès de l'hygiène sociale et l'arrogance du cerveau autocrate rendirent l'homme si puissant, que l'art devint inutile et se mit à couvrir de son prestige un artisanat sain et bien portant. *Est-ce que l'art est autre chose qu'un aveu de notre impuissance ?* - R.Wagner - *Ist die Kunst etwas anderes als ein Geständnis unserer Ohnmacht ?* L'artiste est celui qui se sent un être mortel porteur d'un message immortel. L'artisan agit, comme s'il était immortel, et ne transmet que les traces d'un être mortel.

La seule sincérité d'une œuvre, qui vaudrait quelque chose, est l'astuce, donnant de la réalité à une illusion. Mais il vaut mieux laisser l'illusion vide bien irréaliste, mais valant la peine qu'on abandonne, pour elle, une réalité trop pleine.

Une tentative de lecture de [Nietzsche](#) : la poésie peint le devenir fugitif, tandis que la philosophie scrute l'être immuable. Comment rapprocher ces deux mondes ? - en donnant au premier la stature du second et en munissant le second de l'intensité du premier. Rencontre entre la volonté d'artiste et la puissance de penseur, les deux mondes devenant le même : le devenir héberge le retour, l'être s'incarne dans l'éternité.

Les pensées, dans la poésie, ne sont que des ruses d'acoustique. La poésie, dans les pensées n'est qu'aveu d'impuissance. *La poésie cesse à l'idée. Toute idée la tue* – J.Cocteau.

L'art est le seul édifice qu'on commence par le haut. *Les pensées créent un firmament nouveau, une nouvelle source d'énergie, d'où jaillit l'art. L'homme créateur crée un nouveau ciel* - Paracelse. L'artisan est analogique, l'artiste – anagogique.

Il est bien naïf de voir dans la révolte - la source d'un grand style (A.Camus). L'oubli actif ou l'acquiescement passif sont plus prometteurs. L'apostasie (éloignement) favorise l'advenue d'un style fort, la conversion (proximité) ne révèle que la faiblesse.

L'art, c'est une mise en valeur des axes entiers – le Bien et le Mal, la force et la faiblesse, la fidélité et le sacrifice, la fierté et l'humilité, la proximité et le lointain. Tandis que la vie, c'est à dire l'instinct et le bon sens, me fait pencher vers une seule extrémité, le choix éthique, avec sa tragédie – l'insignifiance des actes. La tragédie de l'art se traduit par l'ironie, que mérite l'extrémité esthétique violente, et par la pitié, qu'inspire la douce extrémité éthique ; appliquées à doses égales, elles assurent l'intensité du *même*.

L'intensité artistique est plus compatible avec une faiblesse noble qu'avec une basse puissance ; elle vérifierait peut-être cette belle contrainte : *minimum d'énergie, maximum d'excitation* - Valéry.

Mais, cherchant l'expression, qu'est-ce que j'exprime, au juste ? - ce que je suis (le pouvoir) ? ce que j'aime (le vouloir) ? ce que je parais (le valoir) ? Une part honteuse de hasard, de ce contraire du devoir, y affleure.

Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les hommes tout nus. Il faut les vêtir – Valéry. Le couturier dominant fournit les uniformes ; la première noblesse arrache les insignes et ose le haillon ou la charpie. *L'homme nu sur Pégase sans ailes* – F.Lorca - *Hombre desnudo en Pegaso sin alas*.

L'essence de l'art n'est ni dans l'énergie, ni dans le jeu, ni même dans la liberté, elle est dans la révélation du cœur - B.Pasternak - *Суть искусства не в энергии, не в игре, даже не в свободе, а в сердечной угадке*. Dans l'opacité de sa source on puise la liberté, le jeu et l'énergie.

Tout remonte à l'arbre, que ce soit l'image ou la formule logique ; de ses substitutions naissent des fleurs, des fruits ou des cimes. *Les substitutions d'images, c'est un symbole de force, c'est l'art* - B.Pasternak - *Взаимозаменяемость образов, то есть искусство, есть символ силы*.

Un génie, c'est primo : le degré suprême d'une prémonition subie, secundo : sa maîtrise - M.Tsvétaeva - *Гений : высшая степень подверженности наитию - раз, управа с этим наитием — два*. Prédestination et talent. L'écoute du divin et le regard d'humain. La grâce du soi inconnu, ce seul interlocuteur du divin, et la puissance du soi connu, ce créateur d'images. Et le génie, c'est l'harmonie du passage de l'Ouvert mystique au Clos problématique.

Impossible, aujourd'hui, d'imaginer la *force* d'un homme seul. Je ne le vois que déconvenu, rendu, résigné.

Cages bénites ! - êtes-vous le seul moyen, pour ne pas chercher à déployer mes griffes ou pour ne pas me laisser entraîner dans un troupeau ? Pour ne pas muer en une machine féroce ? Et pour réussir, peut-être, à embrasser une courageuse résignation ? *L'animal, même*

sauvage, quand on le tient enfermé, oublie son courage - Tacite - *Etiam fera animalia, si clausa teneas, virtutis obliviscuntur.*

Profite du désert comme d'un lieu des tentations et des mirages, et ne cherche pas à en devenir le seigneur, ce qu'une corne plus acérée, un sabot plus agile ou un poison plus dense mettraient si facilement en question.

Ce que je reproche à un Dante, un G.Byron ou un R.Debray, c'est leur attitude face au Prince : vivre la hauteur de sa solitude et jalouser l'inaccessible profondeur de sa puissance. Il vaut mieux vivre sa puissance et jalouser sa solitude.

La plus horrible des unions (et non pas des fraternités) est l'union des brillants, puisque *L'union, même de la médiocrité, fait la force* - Homère - et la noblesse consiste à chanter la faiblesse. Prôner l'union voudrait dire, qu'il ne reste plus rien à défier, le bon défi étant toujours personnel. La force, jadis, résidait dans l'individu ; aujourd'hui, elle n'émane que des organismes - la raison première de la mauvaise presse du solitaire.

Le saint désarmé ou l'artiste solitaire veulent vouer le monde à la faiblesse, dans le domaine du bon, et à l'image, dans celui du beau. Mais le monde se donne à la canaille du nombre et de la force : *Un monde dominé par la Force est un monde abominable, mais le monde dominé par le Nombre est ignoble* - G.Bernanos. Une des joies du Nombre étant de s'acharner contre le Faible, celui-ci subira donc, sous le Nombre, une double tyrannie, abominable et ignoble. *Le mal, aujourd'hui, s'appelle Nombre* - A.Moravia - *Il male, oggi, si chiama legione.*

Le devenir ne m'ouvre pas à l'avenir ; le monde entama sa descente vers la platitude finale, où je ne me veux aucune place. Mes aboutissements, comme mes commencements, mon énergie, comme mes ressources, sont

installés dans le passé, où je trouve et de bonnes oreilles et de vraies unifications et de beaux enterrements ; mon devenir ressemble étrangement à mon être.

L'inertie peut refléter deux motifs opposés : soit je suis, aveuglement, ma spontanéité, soit j'obéis à un conformisme éclairé. La faiblesse suffit, pour succomber au premier appel ; le second choix exige de la force : *Seigneur, donnez-moi la force, pour suivre le courant !* - M.Guénine - *Боже, где взять силы, чтобы плыть по течению ?* Vous comprenez pourquoi je parie sur la faiblesse, pour rester au rivage. Tout appel à la force, pour nager à contre-courant, débouche dans le courant commun.

Mes joies ou mes pleurs ont des valeurs et des vecteurs : j'apprécie les premières au milieu des hommes, je suis transporté par les seconds dans la solitude. *Seul, je pleure et je ris, je suis amer de ne connaître ni d'aimer les hommes* - I.Bounine - *Горько мне, что один я радуюсь и плачу и не знаю, не люблю людей.* Mais c'est dans *les plus peuplés lieux*, où se donnent rendez-vous la force et la paix d'âme, que je devrais déverser ma bile. Les meilleurs des liquides se réservent pour *les plus déserts lieux*. Pour souffrir ou écrire.

Le *vouloir* témoigne surtout de la physiologie de l'espèce et, donc, se réduit essentiellement au *quoi* ; le *pouvoir* traduit le souci du genre et, donc, fait entrevoir le *qui*. Ceux qui veulent pouvoir sont plus nombreux et banals, que ceux qui peuvent vouloir ; la visée de puissance cède à la puissance de viser, la multiplication de cibles - à la tension de la corde. *On ne découvre le fond de nos pulsions que dans les passions animées par la seule puissance pure* - Heidegger - *Triebe finden erst ihr Wesen als die von der reinen Macht erfüllten Leidenschaften.*

L'esprit ne gagne en vigueur qu'en se frottant aux autres ; la solitude le démobilise. *Dans la solitude, l'esprit revigoré apprend à ne s'appuyer que*

sur lui-même – L.Sterne - *In solitude the mind gains strength and learns to lean upon itself* - ce Münchhausen y apprend à compter sur ses faiblesses. La solitude est l'endroit, où l'esprit avoue aux autres, plus vigoureux que lui, - surtout à l'âme - qu'il ne faille pas compter sur lui, puisqu'il ne sait que compter. Dans la solitude, l'arithmétique est remplacée par la rythmique.

La fraternité est une invention des solitaires, qui, dans leur silence de longue haleine, soudain découvrent la musique dans un accord entre deux âmes, aspirées vers une même hauteur. Et quand c'est toute une tribu, émue par les mêmes notes, on peut composer jusqu'à une symphonie : *Plus il y a de solitaires, plus solennelle, émouvante, puissante est leur communauté* - Rilke - *Je mehr Einsame, desto feierlicher, ergreifender und mächtiger ist ihre Gemeinsamkeit.*

À fréquenter la multitude des capitales ou de la province, on finit par trop respecter soit la force soit la faiblesse brutes ; on ne peut respecter la force ou la faiblesse nobles que dans la solitude.

L'usage populaire du terme *fort* place dans cette catégorie les marchands et les politiciens, c'est à dire ceux qui ont le plus besoin de foules, pour assouvir ainsi leur avidité de richesses ou de pouvoir. Mais Nietzsche les appelle *faibles* ; ils finiraient toujours par écraser et humilier les *forts*, ceux qui ne s'épanouissent que dans leur solitude.

Mon visage, c'est mon soi inconnu, le créateur ; mon soi connu, le producteur, ne peut exhiber que des masques. Les masques, que produit l'homme de la multitude, sont reproductions des visions communes, tandis que le regard du solitaire invente ces masques, est obligé de les inventer. Même chez les meilleurs, la mascarade peut devenir fanfaronnade. Ce que Nietzsche dit de Spinoza : *O combien de sa propre vulnérabilité trahit cette mascarade d'un malade solitaire !* - *Wie viel eigne*

Angreifbarkeit verräth diese Maskerade eines einsiedlerischen Kranken ! - s'applique parfaitement à lui-même.

D'un côté - les bureaux rutilants et puissants, élevés sur les ruines des idées universelles ; de l'autre - les ruines des mots personnels, beaucoup plus infréquentables, et d'où s'élève la salutaire impuissance du solitaire.

La misère rend envieux, et c'est l'envie qui avilit. *Il faut peut-être plus de force pour résister à la solitude qu'à la misère ; la misère avilit, la retraite déprave* - D.Diderot. La retraite pousse vers la méditation qui, comme le dit l'un de tes amis, déprave. L'état béat est antonyme à la fois de l'envie et de la méditation.

Ma faiblesse va si loin, que toutes mes convictions, aux yeux de mon âme, tombent tout seules - J.-G.Hamann - *Meine Schwachheit geht so weit, daß ich alle meine Meinungen von sich selbst hinfallen fühle*. Débarrassé de ce ballast, mon rêve aura d'autant plus de chances de garder sa hauteur. La vraie, la mystérieuse faiblesse résulte d'un sobre constat du gouffre entre mon rêve et ma réalité, faite d'images, de mots, d'idées. Respecter cette faiblesse, en découvrir les bienfaits est signe de noblesse. Les convictions, le plus souvent, sont des constats fallacieux d'une adéquation entre le ressenti et le dit.

Bien connaître mes différences rend l'unification plus vivante et riche. Mais si l'écart me pousse jusqu'à ma tour d'ivoire ou mes ruines, je suis perdu pour l'unification et sauvé pour la paix : personne ne viendra m'assiéger. Et mon soi connu, belliqueux au milieu de ses soucis terrestres, cherchera toute sa vie à se réconcilier avec mon soi inconnu, détourné du monde des forts et absorbé par la résignation des étoiles, en accord avec tout l'univers. *Qui s'écarte facilement du monde, facilement se réconcilie avec lui* - Hölderlin - *Wer leicht sich mit der Welt entzweit, versöhnt sich auch leichter mit ihr*.

Je hais la solitude, j'exècre votre liberté, qui ne remarque que la force brute, la seule qui puisse faire aimer la solitude. *Qui n'aime pas la solitude, n'aime pas la liberté non plus* - Schopenhauer - *Wer die Einsamkeit nicht liebt, der liebt auch nicht die Freiheit*. Il faut mobiliser toutes les ressources de notre faiblesse, pour vivre de la soif, près d'une bonne fontaine. La soif assouvie, tous se lamentent de solitude, tout en se gobergeant dans leurs dîners en ville.

La part des mesquins est la même, chez les hommes du troupeau ou chez les solitaires. Ce n'est pas en visant la *grande action* qu'on sombre dans la solitude, mais en visant le *haut rêve*. *Les hommes oublient ce qui est grand et s'adonnent au mesquin. Dans la solitude, c'est différent, l'homme se renforce en lui-même, prêt à affronter la grande action* - Dostoïevsky - *Люди забывают о великом и погрязают в мелком. В одиночестве не так : человек крепнет в самом себе, становясь готовым к великому*.

La force d'un être réside dans son incapacité de savoir à quel point il est seul - Cioran. Les vraies affres de la faiblesse sont donc dans cette lucidité, qui t'empêche de t'agiter et d'agir. Et si le mal résidait exactement dans le sacrifice rituel à cette force ? Et le bien - dans la discrète fidélité à cette faiblesse ? La faiblesse serait, hélas, le seul moyen qu'ait le solitaire pour préserver sa hauteur, puisque *dans la solitude, le plus fort s'effondre* - Nietzsche - *der Stärkste geht an der Einsamkeit zugrunde*.

Deux instruments, pour façonner la liberté de l'homme - l'intelligence et la volonté. La volonté cherche des ressources profondes de la force brute ; l'intelligence trouve les hautes sources de nos belles faiblesses. *Il y a plus de noblesse dans l'intelligence que dans la volonté* - Thomas d'Aquin - *Intellectus nobilius voluntate*. La volonté *doit* déboucher sur l'action ; l'intelligence *peut* conduire au rêve. C'est pourquoi à la volonté de puissance il faut préférer l'intelligence de la faiblesse.

Surmonter les axes éthiques – bien-mal, ascension-déclin, force-faiblesse, fierté-humilité, acquiescement-négation –, sur lesquels toutes valeurs sont *différentes*, en les *enveloppant* par un axe esthétique, qui réduit ces valeurs au *même* (ce qui traduit la volonté de puissance), - telle fut l'origine de la métaphore de l'éternel retour. Mais pauvre Nietzsche prit cette métaphore pour une pensée, qu'il chercha à *développer* par des chinoiseries lamentables autour des lois physiques ou des cycles, répétitions, anneaux.

Ne pas être de son temps, refuser le présentisme actuel, est un devoir d'artiste, et le meilleur moyen d'y réussir est de ne s'engager dans aucun combat avec ses contemporains. Mais même le frêle Nietzsche rêve de batailles de rue : *Quel est le pugilat le plus féroce, qu'un philosophe doit affronter ? - celui qui le libérerait d'être enfant de son siècle - Womit hat ein Philosoph seinen härtesten Strauß zu bestehn? Mit dem, worin er das Kind seiner Zeit ist.*

Deux *narrations* dominant dans l'Histoire : celle de la souffrance du faible et celle de la gloire du fort ; il y manque le *chant* du solitaire, où il ne serait question que de sa noblesse, et non pas de sa faible gloire ou de sa forte souffrance.

La puissance et le talent appartiennent au soi connu ; le soi inconnu détermine la hauteur et envoie l'inspiration. Les amateurs de l'*absolu*, de la toute-puissance, inversent leurs rôles : *Le soi inconnu se définit comme une puissance absolue* - F.Schelling - *Das unendliche Ich ist als absolute Macht bestimmt.*

Le style : un point d'Archimède, choisi en fonction de ta puissance et de ton ironie, réalisant un équilibre entre ton pouvoir et ton vouloir et visant à relever ton valoir.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

La tour d'ivoire, où l'aristocrate se sent surhomme, dès l'origine, n'était que ruine, où le visitent la mouise ou la honte du sous-homme. L'aristocrate est celui qui est capable de mettre le surhomme et l'homme du sous-sol - sur un même axe, intense sur toute son étendue, ou plutôt sur toute sa hauteur.

On accomplit les tâches les plus nobles dans un état d'inspiration incontrôlable ou de soumission aveugle aux forces impérieuses supérieures ; le fumeux courage n'y a pas de place, il est une vertu des sots mécaniques.

Les ronchons de métier, nostalgiques de la plume et hostiles au clavier d'ordinateur, oublient, que la facture, le fait divers ou le compte-rendu noircissaient plus de manuscrits que les lettres d'amour. Les mêmes ahuris glapissent sur la liberté qui recule, tandis que ce qu'il y a à déplorer, aujourd'hui, c'est bien la disparition des nobles servitudes d'âme ou de cœur. Peu importent les outils, le triomphe des sensations grégaires est dû au dépérissement de l'organe, de celui qui nous enivrait, en justifiant et en ennoblissant notre solitude.

Dans le domaine du réel, notre pouvoir se réduit de plus en plus au savoir, comme, dans le domaine de l'illusoire, notre vouloir seul reflète désormais le valoir. Toute tentative de fusionner ces deux domaines, comme, par exemple, la poursuite de la volonté de puissance, est vouée à l'échec et ne peut donc être que tragique.

Quand tu clames ta grandeur ou marmonnes ta petitesse, tu te retrouveras au juste milieu, aux allures d'une platitude. C'est une franche

et audacieuse unification entre l'humilité de ta grandeur et la fierté de ta petitesse que tu maintiendras les chances de garder de la hauteur.

L'espérance métaphysique, la seule dont j'y parle, devient vraiment belle, quand elle est flanquée d'un désespoir parfaitement physique et touchant les valeurs nobles mais irrécupérables. C'est lorsque aucun appui ne permet plus de projeter la moindre étincelle sur un avenir sans issue, donc lorsque seul un nihilisme intérieur, gratuit et irresponsable, offre ses ressources à ma musique et, d'une noirceur extérieure, laisse surgir une douceur illisible, c'est alors que l'espérance se fraternise avec mon angoisse, se fait consolation et m'assure que mes palpitations, perdues pour les yeux et l'esprit, portent un sens pour l'âme, au-dessus des faits, des calculs et même des passions. Cette espérance ne prétend sur aucune profondeur humaine, elle est dans une hauteur divine, inhabitable.

Un peu d'esprit suffit pour constater, au bout de tout chemin, - un désespoir. Un bon esprit l'étouffe par l'action ou le cynisme. Un esprit noble découvre son allié charitable, l'âme, porteuse de chimères et souffleuse d'espérances, hors chemins, hors temps, hors désir même, une caresse tout intérieure, c'est à dire une chaleur sans ressources et une lumière sans sources.

Garder la hauteur – entretenir les désirs dans un état de pureté que n'altéreraient ni leur assouvissement ni leur échec. Vivre platement – voir dans les désirs des protubérances gênantes qu'il s'agit de ramener à la platitude ambiante, par *néantisation* – satisfaction ou extinction.

Quand l'intelligence ou le goût veulent prendre la *forme* d'une passion, leurs *contenus* deviennent de la sophistique ou de la dogmatique. Et le rêve, c'est l'entente entre la profondeur sophistique et la hauteur dogmatique, la puissance ironique de l'âge mûr justifiant l'impuissance lyrique de notre enfance. *La rigueur d'adulte est de la sophistique sur nos*

folies de jeunesse - Kant - Der Mann der Gründlichkeit wird der Sophiste seines Jugendwahns.

Un peu de lucidité suffit pour découvrir, en tout lieu et à tout instant, des abîmes de mon futur ou des ruines de mon passé. Les hommes grégaires font appel au courage, pour échapper à ces visions de solitaires et se débarrasser du vertige de l'abîme et de l'élan des ruines. Le courage, se jouant sur les places publiques, est fossoyeur de la poésie.

- Valoir -

Devoir

Dans la sphère des idées, comme dans celle des actes, leur portée est souvent mesurée par ce qu'on n'a pas fait. La métrique des forces inemployées. Selon S.Weil, ceci s'applique non seulement au mystère, mais aussi au problème : *Quoi de plus sot que de raidir des muscles à propos de la solution d'un problème.*

Plus orgueilleux est l'esprit ou le muscle, plus servile devient l'âme. Une raison suffisante pour devenir misologue et chercher l'humilité des représentations et la volonté d'impuissance. Car, depuis les jansénistes ou même depuis St Augustin, on sait, que la volonté de l'homme, traduite en actions et sourde à la grâce, produit, inévitablement, du mal. J'aurais même laissé complètement tomber la grâce...

Je ne vois pas de meilleur emploi de la violence et de la volonté de puissance que pour faire régner l'inaction hiératique et encenser la faiblesse auratique.

Le *souci heideggérien* semble être un bon compromis entre l'action et le rêve - l'intensité d'une corde tendue, face aux cibles de l'action et aux flèches du rêve, l'être se résumant mieux dans la puissance que dans le sens ou dans les sens.

La conception ou le langage : action ou réaction, recherche de la profondeur ou recherche de la vérité, *volonté* de puissance ou *pouvoir* de curiosité - deux dons distincts, presque sans interpénétration.

À tout moment, une de nos facettes doit être active et, *ipso facto*, - profanée ; et il vaut mieux que ce soit notre bras plutôt que notre âme ; il faut entourer celle-ci d'oisivetés et d'indéterminations ; laisser les affaires croire, que *la seule chose qui vaille dans ce monde, c'est l'âme active* – R.W.Emerson - *the one thing in the world, of value, is the active soul*.

Les uns cherchent des buts pour valoriser les choses, les autres - des moyens pour qu'elles bougent, moi, je cherche la contrainte, qui les laisserait sans prix ou invariables. L'extase ou l'homéostasie. Les contraintes, c'est la faiblesse créatrice, face à la force destructrice. *La faiblesse qui conserve vaut mieux que la force qui détruit* - J.Joubert.

L'artiste dit, à l'opposé d'Aristote, que la forme est une puissance libre et génératrice, dont la matière n'est qu'un acte passif et servile.

Acte (élément d'algorithme), action (déclenchement d'algorithme), activité (algorithme) – que peut-on opposer à ces attributs de la platitude ? - des attributs du rythme : périodes (ampleur), force (profondeur), tempérament (hauteur).

Le sentiment a sa dynamique interne, pour arrêter le temps, se fondre dans l'être, et son énergie externe, pour mettre en mouvement l'espace, se diluer dans le devenir. Compatibles, mais non interchangeables. Sauf peut-être pour les robots : *Ce qui existe dans la conscience sous forme de sentiment peut se transformer en un équivalent de mouvement mécanique* - H.Spencer - *what exists in consciousness under the form of feeling is transformable into an equivalent of mechanical motion*.

Dans l'opposition entre la tension de la corde et les flèches touchant leur cible, entre la maîtrise et l'accomplissement, entre *potentia* et *actus* (entre la *dynamique* et l'*énergie aristotéliennes*, entre la potentialité et l'actualité *kantiennes* ou *heideggériennes*), je me range résolument du

côté opposé au [Stagirite](#) et aux phénoménologues, pour le recueillement de l'âme, contre l'extraversion de l'esprit. Tout ce que l'esprit perçoit dans le contact avec les choses, l'âme le conçoit dans l'isolement et dans la solitude.

C'est en surmontant la fatigue vitale (*Lebensmüdigkeit*) que [Nietzsche](#) espère descendre jusqu'au problème vital (*Lebensaufgabe*). Oh combien plus prometteur est de céder à la puissance vitale pour monter vers le mystère vital !

La volonté de puissance (ou plutôt le désir de force) ne concerne ni les muscles ni, encore moins, la flèche décochée, mais exclusivement, la corde, sa tension, l'intensité entre elle, mes doigts et mon regard (c'est la *dynamique aristotélicienne* face à son *énergie*). Mais les hommes n'en retiennent que la force de frappe et la cible frappée. L'homme vaut par *les flèches, sans cible, de sa raison* – A.Tennyson - *the viewless arrows of his thoughts*.

L'intensité comme fond de l'existence est dans l'essor et nullement dans l'effort, comme le croient les activistes : *Notre vie ne vaut que par les efforts qu'elle nous a coûtés* – F.Mauriac.

Dieu est visiblement sensible à la beauté, au bien et à l'intelligence ; en revanche, je ne vois aucune trace de son intérêt pour la puissance (ni pour l'éternité ni pour l'infini) qui, pourtant, sauterait aux yeux de tous les théodicéens.

On affirme sa volonté soit pour maîtriser des choses, soit pour lui apporter de nouvelles forces vitales à ne pas employer, pour devenir volonté de puissance pure, volonté de volonté.

La sensation de puissance vient soit de l'action (force matérielle), soit de la maîtrise des métaphores (force créatrice), soit, enfin, de la noblesse (force de l'âme). Nietzsche est fort, dans le deuxième sens, son Zarathoustra - dans le troisième, mais tous les deux sont dérisoirement faibles, dans le premier sens. D'où toute l'ambiguïté de la volonté de puissance. *Toute mon action est résultat de ma faiblesse* - H.Hesse - *All mein Tun kommt aus Schwäche*.

Il est inévitable que, de temps en temps, mes carquois se trouvent remplis de flèches ; toutefois il faut ne leur chercher que des arcs puissants et de dédaigner les cibles qui, toujours, profanent de bons muscles.

Il faudrait parler de volonté *en* et non pas *de* puissance, puisque Nietzsche refuse à cette volonté le statut d'une faculté, devant déboucher sur une action ; chez lui, elle n'est qu'en puissance, puisqu'elle se réduit à une pulsion, à un affect, à une intensité, qui peuvent se passer de faits et de causes.

Ce qui est grand dans le combat de Nietzsche, c'est qu'on ne voit jamais ni ses ennemis ni ses alliés ni l'origine du conflit ni les trophées escomptés ni la direction de ses flèches. On sent une corde bandée, on oublie les carquois. L'intensité.

L'homme désire ; à un moment donné, au lieu de continuer à désirer, il se met à agir : par la parole, par la raison, par le muscle ; la discordance entre le désir et l'acte, très rapidement, devient flagrante ; dans cette banale platitude, où il n'y a ni dissimulation ni aliénation ni refoulement, la psychanalyse prétend découvrir des gouffres d'inconscience. Imposer un sens à ce qui en est dénué, dénicher un sens paillard dans ce qui n'est que criard - deux démarches d'un même charlatanisme.

N'importe qui peut soulever la chose, dont on connaît le point d'Archimède ; s'arrêter à la recherche de celui-ci, c'est comme maîtriser une corde tendue, qui a aussi peu besoin de cibles que de flèches.

Parfois, la mer présente des avantages *agricoles*, par rapport à la terre, puisqu'on peut *labourer la mer sans moisson* - Homère - et laisser toute semence aux messages des bouteilles jetées à la mer, à destination de ceux qui s'intéresseront à ma race plus qu'à ma trace. Je choisirai pour patron Poséidon, fort et profond, seul capable de rendre leur hauteur aux bouteilles coulées. Comme les Stoïciens - avec la force d'Héraclès, les Sceptiques - avec la profondeur d'Hadès. Et je m'acoquinerai avec la nymphe Calypso, celle qui voile, que j'associerai au dévoilement apocalyptique.

Je voudrais réhabiliter la méta-action, l'action sur la volonté, visant la puissance, le commandement et la maîtrise de noumènes, inexistantes et mystérieuses, et professant une certaine indifférence face aux phénomènes, problématiques et criards.

La sagesse, la performance, la noblesse se chargent, respectivement, d'approfondir les buts, d'amplifier les moyens, de rehausser les contraintes - la force complexe, la force réelle, la force imaginaire. L'une des plus nobles contraintes : pratiquer une faiblesse active et une force passive.

Si le corps-à-corps avec les choses me répugne, ou bien si j'y ai déjà subi des déculottées, bref si ma faiblesse ne fait plus aucun doute, je chercherai à maîtriser ces choses à distance, à pratiquer l'arc bandé, au carquois vide, ou l'intensité d'une volonté de puissance. Et je marmonnerai, que les autres, les vainqueurs naïfs et ignares, ne voient pas leur propre défaite.

Pour qu'on comprenne ce que j'entends sous *faiblesse*, je dois postuler, que tout passage à l'action relève de la force (et non pas de la faiblesse comme le prétendent les sages oisifs) ; la faiblesse est l'oreille, qu'on prête à l'appel du soi inconnu, mystérieux et fascinant, intraduisible ni en mots, ni en actes, ni en système. On peut en dire ce que J.de Maistre dit du monde, qui serait *un système de choses invisibles manifestées visiblement*.

L'homme Nietzsche n'a rien à voir avec la puissance, comme l'homme Valéry - avec l'action ; mais, pour tous les deux, savoir est synonyme de vouloir, d'où un remarquable parallèle entre la *volonté de puissance* et le *savoir-faire*, qu'ils choisirent pour leurs emblèmes respectifs.

Volonté banale : orientée par un but, guidée par un chemin, motivée par des moyens ; volonté en tant que puissance, ou contrainte intérieure, - l'intensité du regard, réduisant au *même* les buts et les chemins, vécus comme un retour en ton soi.

Nég-liger veut dire ne pas lire, et ne pas négliger le Verbe signifie - Le lire, et non pas agir. Être davantage attiré par les sons de Ses cordes que par la précision de Ses flèches. Cette *puissance sans actes* ne fut jamais appréciée que par des stylites : *Où trouvera-t-on jamais dans le monde une faculté qui se renferme dans la seule puissance sans exercer acte ?* - W.Leibniz - dans la philosophie moderne, il ne reste plus de place aux relations unaires ; on n'imagine plus ni l'esprit ni l'âme seuls, sans médiation de leurs cibles.

Les défaites des âmes ataviques passent inaperçues, tandis que les défaites des bras ou des têtes sont toujours bien compréhensibles et leurs conséquences - bien lisibles. Jamais le muscle et la cervelle ne furent aussi solidaires. On ne sait plus, sur qui tombe la punition de jadis :

Quand le bras a failli, l'on en punit la tête – P.Corneille. Quand l'âme innocente a réussi, l'on en félicite, hélas, les deux arrogants complices.

Sisyphé versait le trop plein de son cœur dans le vide de la vie. Le monde est vide, quand le but perd de son poids ; le cœur est plein, quand les contraintes lointaines emboîtent le pas au but immédiat. La souffrance de Sisyphé est supérieure à celle de Tantale (la souffrance tient en forme l'âme, et *Sisyphé se faisait les muscles* - Valéry), comme la contrainte suivie est supérieure au but poursuivi, pour maintenir notre fringance.

Recours à la force est toujours rejeté par la sagesse, comme instrument toujours pipé, comme condition toujours *sine qua si* quand même. La force réduit aux gémonies ce qui ne progresse pas, c'est-à-dire ce qui est éternel. *Cet état d'extrême simplicité où, sans notre action, nos besoins harmonisent avec nos forces* - Hölderlin - *Ein Zustand der höchsten Einfalt, wo unsere Bedürfnisse, ohne unser Zutun, mit unseren Kräften gegenseitig zusammenstimmen.*

Au prix de grandes sueurs, ils produisent de vastes blocs de pesantes banalités ; les perles ne demandent aucun travail. *Aucune grande création intellectuelle n'est due à un grand effort* – J.Ruskin - *No great intellectual thing was ever done by great effort.* L'intelligent est rarement diligent. Tu dois être bien le seul à ne pas appeler à *travailler dur pour réussir*, que ce soit auprès des garagistes, des ingénieurs commerciaux ou des peintres. Chapeau ! Et dire que *école* vient de *loisir* !

Ni devoir ni action, mais bien la volonté, qui doit (veut ? peut ?) rester une pure volonté de puissance. Si, en plus, on se souvenait, que Nature voulait dire naissance ou commencement : rester fidèle au commencement s'appelle rythme - la vertu serait donc de la musique !

Dès que j'emballer mes muscles, je perds le contact avec Dieu ; de même, la tête basse, mieux que la tête haute, convient à mes rendez-vous avec Lui ; les yeux plutôt fermés. Et non pas à cause de Sa puissance, mais, au contraire, puisqu'Il est non seulement dans la faiblesse, mais peut-être Il est même inexistant, comme mes rêves ou mes prières. *Ce qui est divin est sans effort* - Eschyle.

Qui fut, de tous les temps, le plus dynamique et le plus entreprenant ? - un conquérant, un banquier, un marchand. L'impulsion première d'un être noble fut la tête tournée du côté des étoiles et les mains plus près du cœur que du marteau ou du sabre. Tout goujat réussi exhibe la sottise de Sénèque : *L'effort, c'est l'apanage de l'élite - Labor optimos citat*. Le seul effort noble est celui des commencements, des découvertes d'un courant nouveau, même, quelquefois, d'un contre-courant. Mais du haut de sa tour, sans quitter ses ruines. Toutefois, il n'y a plus d'élites, tout effort se réduisant aujourd'hui à l'appui sur un bouton.

Créer des contraintes, c'est créer des forces immobiles, qui, tout en mettant des solutions en marche, nous laissent en compagnie du mystère de la création même. Les bonnes solutions sont donc un problème de contraintes, que le mystère du but-mouvement nous souffle.

Les choses à ne pas remarquer - les contraintes ; les choses à s'y focaliser - la force ; se détacher des choses - l'intelligence. Le but : se laisser guider par des contraintes, s'appuyer sur la force, baisser pavillon avec l'intelligence.

Pour viser le savoir, l'action ou l'espérance, Kant préconise, respectivement, la puissance, le devoir et l'audace. Plus percutante est la gymnastique quotidienne de Pythagore : *En quoi ai-je failli ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de mes devoirs ?* Et, en plus, elle est plus inaccessible aux machines.

Ni la sagesse ni la grâce ne se trouvent à l'origine de l'appel d'agir. Celle-ci est si ténébreuse, que l'*homo sapientis* trouvera toujours quelque disgrâce dans nos mobiles. Plus nous sommes conscients de notre vide, mieux nous sommes capables d'y puiser de la grâce en *homo nobilis*. Et l'on devient *homo credens*.

Mieux on range le savoir à l'intérieur, moins on est tenté d'exercer son pouvoir à l'extérieur. Un pouvoir inconscient résolu devrait découler d'un devoir conscient absolu. Et le devoir, c'est la rupture de l'équilibre entre options également défendables, c'est un défi, lancé au savoir impartial, la paralysie d'un pouvoir, fondé sur le seul savoir. D'après St Augustin, être, savoir et vouloir (*esse, nosse, velle*) sont inséparables et constituent la vraie vie. Avoir, devoir et pouvoir en constitueraient l'inventée.

La compétence peut servir dans deux actions opposées : enraciner profondément par la performance pragmatique ou déraciner en hauteur par la puissance ironique. La performance, naguère, n'était qu'un effet de la compétence ; aujourd'hui, elle en est la cause : pour le malheur de l'intelligence, il faut maintenant être compétent pour être performant. Et les déracinés à cause d'incompétence sont aussi ennuyeux que les enracinés suite aux performances.

Tant d'enthousiastes rêvaient du jour, où la vérité serait la force, où le savoir se traduirait immédiatement en pouvoir. Ce jour est venu. On pourrait continuer à tenir à la beauté du mot, on serait sans doute horrifié de la complicité du savoir et du pouvoir. *On paye cher l'accès au pouvoir : le pouvoir abêtit - Nietzsche - Es zahlt sich teuer, zur Macht zu kommen : die Macht verdummt* - mais encore davantage abêtit le savoir moderne. Quand la force était la vérité, quels beaux mensonges chérissions-nous !

Quand, dans une émanation de mon soi - action, pensée ou mélodie - je reconnais mon essence, d'habitude résistante et au mot et au geste et à la composition, je suis tenté de l'appeler - œuvre d'art ; une perplexité : j'y serais libre du monde et j'y serais esclave d'une force, dont je ne serais qu'un instrument, pour produire du bon ou du beau. Bergson ne voit que la première, banale, facette : *Un acte est libre, quand sa relation à moi-même est semblable à la relation d'une œuvre d'art avec son auteur.*

La même nécessité d'action se lit dans le conatus spinoziste, la volonté [schopenhauerienne](#) ou [nietzschéenne](#), l'élan vital bergsonien. Mais sa nature peut être soit mécanique soit organique : soit développer l'idée par un discours sans vie, soit envelopper le discours du souffle de l'idée. La cohérence discursive du pouvoir ou l'intensité inchoative du vouloir. La puissance de la volonté ou la volonté de puissance.

La force se prouve par l'action ; celle-ci devrait donc s'occuper de racines, sans se mêler de fleurs et encore moins - de cimes. L'esprit est l'adorateur principal de la force : *L'inaction sape la vigueur de l'esprit* - de Vinci - *L'inazione sciupa l'intelletto*. La vigueur provenant essentiellement de la terre et l'esprit gagnant surtout par sa profondeur, on n'est pas prêt à opter pour l'action, si l'on est muni d'ailes.

Je cherche à confondre la *volonté de puissance*, et voilà que surgit au bout de mes lèvres, tout de raccroc, - la *volupté en puissance*, à laquelle peut-être avait pensé [Shakespeare](#) : *La volupté en action ruine l'esprit* - *Th'expense of Spirit, the lust in action*, tandis que la volupté en puissance l'élèverait !

La volupté est la volonté de ne pas agir, les yeux ouverts, mais de rougir ou rugir, les yeux fermés. La volonté *en puissance* est un thème à creuser, puisqu'on sait que : *la volonté d'agir écrase la pensée* - [Heidegger](#) - *Der Wille zum Handeln überrollt das Denken* - il faut donc choisir entre volonté

en tant que corde tendue ou en tant que flèche décochée, ou, comme dirait [Aristote](#), entre la volupté en *puissance* et la volonté en *acte*.

Quand je vois l'homme d'action, l'homme de compétence ou l'homme de performance (fabrication, représentation, interprétation) - patauger, impuissant, en compagnie du mot, je suis presque prêt à acquiescer à l'exagération de [Heidegger](#) : *Seul l'être en puissance du mot confère l'être aux choses - Das verfügbare Wort erst verleiht dem Ding das Sein.*

Curieux chiasme diachronique des termes *dynamique* et *énergie* : aujourd'hui, le premier s'associe au réel (cadres dynamiques), et le second – au potentiel (énergie dormante ou accumulée), tandis que chez [Aristote](#), ce fut l'inverse : le premier était en puissance, et le second – en acte.

L'ironie et l'action : l'ironie des symptômes, l'ironie du diagnostic, l'ironie des palliatifs. Se moquer du hasard, de l'intelligence, de la force. Prendre au sérieux la musique, qui est leur antimatière, en-deçà de l'âme.

La chose, pour laquelle ma tête se démène le plus, est l'immobilité de mes bras. La bougeotte des périphériques s'explique souvent par la faiblesse de l'unité centrale.

La pureté : n'être que réceptif, aux formes douces, et ne connaître ni désirer de contenu, au fond amer. Outil sans application, regard sans chose, volonté sans acte. Maîtrise de l'acte en puissance, désintérêt pour la puissance de l'acte. Face à la réalité parfaite, la puissance comme fin de la volonté, à l'opposé de [Thomas d'Aquin](#) : *L'acte est plus parfait que la puissance - actus est potentia perfectior.*

Le seul moyen, aujourd'hui, de sauver l'homme serait de le rendre faible. Toute force, vécue comme une ivresse, désormais, mène vers une bonne

conscience et, donc, est source d'ignominies. À leur ébriété lucide de repus de la manne monétaire, je préfère une ivresse éperdue des assoiffés près d'une bonne fontaine. Les orgueilleux se prennent pour Alexandre le Grand : *ce qui ne me tue pas, me rend plus fort, me nourrit* - sans prendre ses risques, ou pour des matadors des arènes minables - *lo que no mata engorda* (proverbe espagnol).

Le raté, contrairement à un simple incapable, ne saurait pas se servir de la force, qui lui fût donnée, pour rejoindre la meute de ceux qui tirèrent leur épingle du jeu. *Par délicatesse j'ai manqué ma vie* – A.Rimbaud.

À tout moment de la vie, où l'on tente de tirer un bilan, provisoire ou définitif, il faut se dire, qu'on avait fait fausse route, quels que soient les distances, les sens ou les frontières, qu'on auraient suivis ou négligés. Il est encore plus facile de se convaincre, qu'on avait gardé de bonnes ruines, qui n'ont pas d'âge et dont le seul mérite est de te mettre hors temps. Rien de bon dans les parcours factuels ; le bon n'a qu'une demeure idéale.

Plus je me mesure avec les autres, plus je suis abusé par le misérable culte de la force ; je ne commence à cultiver une noble faiblesse qu'après d'honorables défaites, face à mon adversaire de choix, mon soi, inconnu et invincible. Cette volupté d'abandon et de sujétion est appelée, par certains, *force* : *Toute force s'acquiert dans le combat avec ton soi et par son dépassement* – J.Fichte - *Alle Kraft wird erworben durch Kampf mit sich selbst und Überwindung seiner selbst* - dépasser ce qui est immobile ne fait tourner la tête que chez les adorateurs des pieds, oublieux des cervelles.

La force me renferme dans le comparatif ; la faiblesse me laisse une issue vers la prière qui est hymne du superlatif.

L'essentiel n'est ni dans la *promesse* du sensible (Nietzsche), ni dans le *souci* de l'effable (Heidegger), ni dans le *geste* du faisable (Sartre) - ce sont trois types d'homme fort, trois types d'audace anticipante, qui finiront tous dans le troupeau - l'essentiel est dans la *vénération* résignée de l'indicible.

À l'homme du chemin (les positions prises, les connaissances apprises – la profondeur), à l'homme de la marche (la puissance, la volonté - l'ampleur) j'oppose l'homme de la danse (le goût, la noblesse – la hauteur).

La leçon du Beethoven sourd, dont l'esprit *entend* ce que n'atteint plus l'ouïe : la possibilité et la dignité d'une volonté sans puissance ou d'un Bien sans action.

Quand on comprend ce que vaut le rêve, comparé à l'acte, ou la métaphore libre, comparée à la métonymie mécanique, on comprend ce que vaut le génie, comparé au talent. Le génie est une intuition se passant d'intelligence : *Le génie est le don de découvrir ce qui ne peut être ni appris ni enseigné* - Kant - *Genie ist das Talent der Erfindung dessen, was nicht gelehrt oder gelernt werden kann*. Et toutes les grandes idées des hommes, comme leurs plus grands actes, valent surtout par leurs images métaphoriques : *La métaphore est la puissance la plus féconde que l'homme possède* - Ortega y Gasset - *La metáfora es el poder más fértil que el hombre posee*.

Sentir sa force, en mesurer l'ampleur, plutôt que l'employer, la profaner par le hasard des cibles. Tant de ressources de la faiblesse sont nécessaires, pour résister aux tentations de la force. *C'est dans la faiblesse que ma puissance donne toute sa mesure* - St Paul.

Les Grecs distinguaient bien le *dynamisme* de la verticalité et l'*énergie* de l'horizontalité : l'élan de l'âme vers le haut, facilité par les contraintes du corps en bas.

Le hasard – mon rôle social, mon talent, mon énergie - prouve ce que je *peux*. La liberté – mon cœur, ma honte, ma foi – souffle ce que je *veux*. L'acte visible face au rêve invisible. Ceux qui n'ont que les yeux pour voir n'en perçoivent pas la différence : *Seuls les actes décident de ce que l'on a voulu* - Sartre.

Dans la volonté de puissance, le but est le vouloir, l'intensité, et non pas le pouvoir, l'efficacité. Par-dessus – une contrainte implicite : exclure de mes horizons ce qui ne peut pas être muni d'une haute intensité.

Le bien est l'état de notre cœur, où affleurent aussi nos hontes et nos impuissances. Ni les idées ni, encore moins, les actions ne peuvent s'y associer. *La bonne action, commise pour le salut de ton âme, n'est point bonne* – N.Berdiaev - *Добрые дела, которые совершаются для спасения собственной души, совсем не добрые* - le salut de ton âme, c'est la fidélité à la musique ; le salut de ton cœur, c'est le sacrifice de l'action (et non pas l'action de sacrifice).

Le passage du vouloir au pouvoir, de l'intention à l'intensité, de la velléité – aux trois stades de la volonté : volonté de buts (action), volonté de moyens (création), volonté de commencements (puissance).

L'action met en jeu mes forces communes, elle produit ; le bilan se situe entre l'arrogance et l'humiliation. Le rêve exprime mes faiblesses innées, il crée ; le bilan me bouleverse par l'angoisse ou la béatitude. Pour les robots, c'est beaucoup plus simple : *La Joie : la contemplation de notre puissance d'agir* - Spinoza - *Lætitia : suam agendi potentiam contemplatur*.

Je n'existe que dans l'acte, je ne suis qu'en puissance : *L'existence est à l'essence, comme l'acte est à la puissance* - Thomas d'Aquin - *Essentiam actualem ab existentia, tamquam realem potentiam ab actu.* - joli parallèle !

Si ton œuvre n'est pas une simple empreinte de l'époque courante, si elle est une proclamation de foi et de rêves, elle grandirait de ton propre élan. *Ce ne sont pas les œuvres qui nous sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les œuvres*- Maître Eckhart - *Die Werke heiligen nicht uns, sondern wir sollen die Werke heiligen.* Sois plutôt ton propre inquisiteur que l'hérétique des autres. Les autres sanctifièrent l'agriculture bio, l'aile aérodynamique, le suffrage universel, et oublièrent le silence du Christ devant le Grand Inquisiteur, le Christ, incapable de transformer pierres en pain, refusant de se jeter du haut du Temple ou d'accepter le sceptre. Ta propre sanctification en miniature sur l'échelle de la puissance : par le sacrifice de la force ou par la fidélité à la faiblesse, et c'est le soi inconnu qui en est seul capable, notre œuvre étant un produit du soi connu.

Savoir, c'est connaître les contraintes, savoir ne vouloir que ce qui en est digne ! Savoir, c'est donc choisir : préférer ou exclure, même si, pour celui qui sait, tout choix a sa défense. *Le savoir, en soi, c'est le pouvoir* - F.Bacon - *Nam et ipsa scientia potestas est.* Les œillères sont un compromis entre savoir et vouloir, que dicte le bon goût. Savoir, c'est fabriquer ou maîtriser l'outil ; pouvoir, c'est son usage mécanique ou le jeu de dés. Le cheminement de la décadence du regard : voir, savoir, prévoir, pouvoir. Quand le savoir se met du côté des sbires, on se sent proche des émeutiers d'un savoir désintéressé et clandestin.

Les vices sont proclamés sur des agoras, les vertus s'apprennent dans l'anachorèse. *La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice* - La Rochefoucauld. Toute force publique s'avère, tôt ou tard, foiresque, même

avec attachement de la vertu. La faiblesse, elle, est un vice au milieu des multitudes agissantes et une vertu dans ta solitude rougissante.

Le moi fort et agissant se transvase, fatalement, dans les choses - le voilà, à la fois, victime des minables et triomphateur des minables. *L'immobilité des choses s'opposant à mon immobilité, la victime de ce combat ne pouvait être que moi-même* – G.Leopardi - *L'immobilità delle cose contrastando colla immobilità mia ; la vittima di questa battaglia non poteva essere se non io*. Qu'être terrassé par des fantômes est plus glorieux !

Tes actes parlent si fort, que je n'entends pas ce que tu dis - R.W.Emerson - *What you do speaks so loudly that I cannot hear what you say*. Au lieu de chercher à entendre la force ou l'étendue de ce qu'il dit, tu aurais dû tenter de voir la hauteur de ce qu'il chante, ou au moins, la profondeur de ce qui le fait chanter. Préférer les yeux aux oreilles.

L'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force – A.Rimbaud. L'inaction, en réhabilitant la faiblesse, peut t'éloigner encore davantage de l'ironie, c'est-à-dire de l'absence, du courage de se contenter d'être prêt. *Prends-y garde, ô ma vie absente* !

Celui qui trouve un emploi à sa faiblesse prouve son intelligence. *Celui qui applique sa force, prouve sa faiblesse* - R.Tagore. La faiblesse coule de source, la force vient des confluent ; à l'estuaire elles deviennent indiscernables.

La liberté, c'est ce qui nous autorise à vivre de ce que nous sommes : la banalité et l'impuissance. L'oppression nous force à réinventer ce que nous aurions pu être : des chimères envoûtantes et irrésistibles.

Le chaos d'une âme barbare et l'harmonie d'une âme poétique, se sentent offensés par la règle démocratique. Le démocrate de raison met dans le même panier la barbarie et la poésie ; par exemple, il pense que les plus grandes calamités du siècle dernier ont pour origine une barbarie - la soif de pouvoir, l'intolérance, la brutalité - tandis que ce fut bien une poésie - la grandeur, le déni de la force marchande, la vision eschatologique de l'homme.

Le faible, qui est toujours un peu sauvage, et le rêveur, qui est toujours un peu fripouille, n'ont rien à attendre de la démocratie, qui est la liberté du boutiquier, prude et probe, et du loup, pavoisé et apprivoisé. Ils sont caciques ou sous-fifres, à tour de rôle, rôles que répugnent les faibles comme les rêveurs.

L'irrésistible puissance de l'argent provient du fait que, au rebours de tout ce qui est noble, il n'a pas d'adversaires à mépriser ; il est prêt à s'acoquiner avec un bourreau ou avec un poète, avec un comptable ou avec un philosophe. Un poète a même dit : *Dans ses effets et lois, l'argent est aussi beau que la rose - Money is, in its effects and laws, as beautiful as roses.*

L'urgence des rendez-vous de la Justice nous fait oublier les signaux de la Sagesse. On se fait écraser sous les roues de l'Histoire, ou l'on se retrouve dans un cul-de-sac du Progrès ou dans les embouteillages de la Peur. La Justice, c'est l'Égalité de choix de fourrage, la Liberté de sa digestion et la Fraternité entre le Fort et le Faible.

En quoi la force de l'argent est plus honorable que la force du glaive ? Celui-ci faisait trembler pour notre corps, celui-là - pour notre âme.

L'abjecte qualité, qui a le plus bel avenir, est le *sens des responsabilités*. Elle décharge la société de l'assistance au faible, accorde au calculateur le

prestige, dont seul le danseur aurait dû se prévaloir et, surtout, elle pousse tout danseur à devenir calculateur. Le beau principe espérance (E.Bloch) vit ces derniers instants, pour être remplacé par le vilain principe responsabilité (H.Jonas). L'espérance peut se passer du réel, la responsabilité s'y identifie : *L'acte responsable s'oppose au monde de l'imagination* – M.Bakhtine - *Теоретическому миру противопоставлен ответственный поступок.*

Ce n'est pas pour sa faiblesse que je tiens en piètre estime la démocratie, mais bien pour sa force.

Dictature du cœur ou dictature du muscle, tout les oppose en leitmotive, tout les confond en finales. On devrait n'en garder que les ouvertures, *vivace, cantabile*. Laisser à la dictature de l'argent tous les développements, *ma non troppo*. Laisser en *vibrati* le cœur et le muscle contents, avant que l'argent comptant ne décoche la flèche finale en *moderato* ; disparaître au moment même, où s'allume ta lampe d'Aladin : *L'argent comptant est la lampe d'Aladin* – G.Byron - *Ready money is Aladdin's lamp.*

Une erreur esthétique : chercher des tares sociales du capitalisme - mais celui-ci y a réussi mieux que toutes ses féroces alternatives. Ce qu'il y a de hideux chez lui vient des rapports entre les faibles et les forts, entre la sagesse et l'efficacité.

L'échelle la plus profonde, qui s'applique aux hommes, est celle qui va du plus faible au plus fort. Mais elle est brouillée par les tracés, sans intérêt, des classes, des mérites, des chances.

Dans une société autoritaire, on est prêt à voir dans un bougre marginal – une victime d'injustices, et l'on lui compatit. Dans une société juste et

démocratique, toute faiblesse est synonyme de bêtise ou de paresse, et l'on voue au faible le mépris ou l'indifférence.

Là où triomphe la liberté économique, se répand la jungle de la force (*la force de la meute est dans le loup* – R.Kipling - *the strength of the Pack is the Wolf*). Là où pousse, timidement, la fraternité humaine (*la force du loup est dans la meute* - *the strength of the Wolf is the Pack*), s'élargit le terrain vague et s'enhardit la mauvaise herbe.

Dans une tyrannie, j'admire et compatis à ceux qui souffrent, les meilleurs, une infime minorité, et ainsi, à mes yeux, la liberté rejoint l'élite des valeurs. Dans une démocratie, les médiocres, la majorité triomphante, m'écœurent, et la liberté dégringole parmi ce qu'il y a de plus vulgaire. La seule *ratio essendi* de la souffrance reste ma propre faiblesse, qu'aucune *ratio cognoscendi* ne calme, - l'humiliant verdict démocratique, par négation, interdit aux élans de ma honte ou de mon orgueil tout appui terrestre.

L'idéal politique : une démocratie forte ne s'occupant que des faibles. Mais cette ambition sert toujours de prélude à toutes les tyrannies. *Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices* – J.Racine. Cercle vicieux, qui nous pousse à désirer le seul règne qui marche, celui des marchands.

Le détachement de l'histoire est signe d'une forte personnalité ou d'une lamentable société.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques (Descartes), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes (Rousseau), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

La question de société, qui est occultée par tous, tout en étant à l'origine de toutes les chamailleries, est : quelle doit être la récompense de la force (musculaire, intellectuelle, monétaire) ? La réponse, presque unique et presque unanime, est - l'argent. On te range d'après ce que tu manges. Nos footballeurs, nos penseurs, nos banquiers exercent de plus en plus le même métier - ce sont des faiseurs d'argent. Sans cette récompense, les déserts de la pensée, aménagés aujourd'hui en sinécures, retrouveraient le béni inconfort des cavernes.

Plus une beauté est pathétique, mieux s'en accommode la scélératesse et l'exaction. La tolérance démocratique s'éduque dans la tiédeur et la mièvrerie.

La vraie question, raciale et politique, n'est pas *quelles sont des races inférieures ?*, mais bien *quelle doit être la liberté du fort et s'il doit sacrifier quoi que ce soit au faible* (tout en sachant, que le faible d'aujourd'hui peut devenir le fort de demain).

L'homme dont les droits vous clamez est un homme mort, homme réduit à l'être abstrait. Le premier droit de l'homme vivant est de ne pas devoir son *avoir* à sa force, mais à la solidarité humaine. Prince P.Kropotkine poussait encore plus loin : *La solidarité, c'est ce puissant moteur qui centuple la créativité humaine - Солидарность, этот великий двигатель, увеличивающий во сто раз творческую силу человека.*

Quand ma haine du fort, dans cette société des marchands, baisse, très brièvement, d'intensité, je me rends compte, que je hais le faible encore plus nettement, puisqu'il serait pire, s'il parvenait à rejoindre le fort. Et pour recevoir ma sympathie, il ne me reste, en définitive, que des exclus de leurs balances, des impondérables, des exilés, des emmurés, des anachorètes du style, des stylites sans colonne.

Le hasard et la force brute désignaient, naguère, le gagnant : *de troubles appels à de troubles actions gouvernent le monde* - Goethe - *verwirrende Lehre zu verwirrendem Handeln waltet über die Welt*. Aujourd'hui - l'algorithme et la force élaborée. Sur l'échelle du bien, cette distinction est toujours une chute. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, avec les meilleurs, surchargés de savoir et d'intelligence, elles sont si retentissantes. *On ne peut que déchoir, quand on attrape un moral de vainqueur* - R.Debray.

Le Christ proclame la priorité du spirituel sur le matériel. Le Christ prône l'égalité matérielle. Le Christ veut se pencher sur le faible. Comment ne pas reprocher à Son Église de ne pas avoir mis en pratique ces visées communistes ? *Les Chrétiens auraient dû réaliser la vérité communiste, et alors le mensonge communiste n'aurait pas triomphé* - N.Berdiaev - *Христиане должны были осуществить правду коммунизма, и тогда не восторжествовала бы ложь коммунизма*.

Il paraît que la leçon de Confucius, le *jou*, se réduise à deux mots : *homme* et *faiblesse*, à l'opposé de la devise des hommes : *l'union fait la force*.

La démocratie devient irréversible le jour, où le nombre de tyrans repus dépasse celui de victimes assoiffées. Nous y sommes.

Pour donner à Valéry ou Cioran la gloire populaire de Nietzsche, il faudrait qu'un futur Hitler, Staline ou Attila s'en entichât. Hélas, l'arbre et les ruines n'ont pas la puissance mobilisatrice du surhomme.

Pour Kant, le goût, le savoir et la raison légifèrent à tour de rôle. Démocrate *pratique* (aristocrate *pur* ? juge en *esthétique* ?), je dirais, que le savoir devrait s'occuper de l'exécutif, la raison - du législatif et le goût -

du judiciaire. Les bancs des assimilés, les bancs des assemblées, les bancs des accusés.

Toutes les révolutions furent des mutineries de perdants revigorés, qui, en changeant de règles, se repositionnent comme vainqueurs. Ce qui devrait nous pousser à soutenir, dans ce monde minable, les règles minables, propulsant les hommes minables, ignorant tout ressentiment.

La gauche serait pour privilégier la justice, face à la liberté, et la droite serait résolument pour l'inverse - pitoyable opposition, quand on sait que, pour les deux, et la justice et la liberté consistent à assurer à celui qui est dix fois plus fort un compte en banque dix fois mieux approvisionné !

À l'époque, où n'appartenaient à la plèbe que les pauvres et les faibles, on n'hésitait pas à parler de racaille ; aujourd'hui, où la racaille est constituée plutôt de riches et de puissants, on lui réserve le titre de démocrate.

Humainement, je salue l'avènement du règne du *dernier homme* - il réduit le nombre de faibles ; je déplore l'attitude du *premier* : sa soumission aux goûts du dernier et sa recherche de reconnaissance par ce dernier. Le maître défait enviant l'esclave victorieux - pitoyable ! Dès qu'apparaît cette exécration soif de reconnaissance, il n'y a plus de maîtres, on dit même (Kojève et Fukuyama), qu'il n'y a plus d'Histoire, puisque l'égalité des chances calme toutes les ambitions.

Le boutiquier comme symbole, tel est le point de départ commun de [Marx](#) et de Hitler, du marxisme et du nazisme. L'élan de haute justice de [Marx](#), pour redresser le faible, ou la pulsion de basse envie de Hitler, pour se dresser en force. La haine de tout boutiquier - l'attitude marxiste, ou la haine du grand boutiquier par le petit - l'attitude des nazis. Mais l'élan ou la pulsion, lâchés dans la foule, produisent le même effet - la férocité contre l'autre.

L'échelle de mes haines va des riches aux forts, en passant par les paisibles ; et chaque fois que je me trouvais, moi-même, dans leur peau respective, ma haine redoublait de violence ; mais, tout en subissant toutes les combinaisons de ces avatars, je ne me connus jamais, à la fois, pauvre, apaisé et faible ; ce bouquet angélique serait réservé au Rédempteur.

La politique a deux hypothèses fondatrices - l'homme est bon ou l'homme est mauvais. Elles ont des justifications d'égal poids ; soit on s'attendrit sur le sort de l'esclave, soit on libère les forces du salaud. Même résultat : l'esclave persiste et le salaud résiste.

Deux points capitaux communs, entre le nazisme et le bolchevisme : l'exaltation du vainqueur et l'élimination du vaincu ; sur le premier point, les sources sont à l'opposé, l'anti-humanisme face à l'humanisme : glorifier le fort, le supérieur ou bien le faible, l'exploité ; mais sur le second point, la ressemblance est complète : voir dans l'adversaire un sous-homme, un insecte, un ennemi du peuple - le mépris d'espèce aboutissant même plus sûrement à l'abattoir qu'à la salle de tortures. Et si c'était une fatalité de tout matérialisme ? - *En supprimant les injustes, on s'assurera plus de tranquillité* - Démocrite.

Le nazisme ou le communisme, la supériorité ou l'égalité, c'est par un paisible compromis entre ces deux attitudes que triomphe la démocratie, compromis, qui s'appuie sur deux faits capitaux : les supérieurs ont désormais les mêmes goûts que les inférieurs, et les faibles repus trouvent le culte du mérite aussi naturel que les méritants repus.

De tous temps, le rebelle avait plus de noblesse et d'intelligence que le conservateur ; quand je vois le minable mutin d'aujourd'hui s'enflammer

pour l'alter-mondialisme ou la baisse de taxes, j'accorde aux puissants la palme de vertu et même de justice.

L'adhésion à Hitler ne pouvait être que de l'égoïsme de celui qui aimerait se trouver parmi les forts ; l'adhésion à Staline était surtout de l'altruisme, de la compassion pour les faibles. L'ennui, c'est que ce n'est ni le fort ni le faible qui furent bénéficiaires de ces ordres, mais le mouchard, l'assassin et le lèche-bottes.

Jadis, le faible voyait dans la chère liberté un moyen pour se rapprocher de l'égalité et d'envisager la fraternité ; aujourd'hui, le fort pratique la liberté, chérie comme un but, en éloignant l'égalité et en se détournant de la fraternité.

Le rêve social n'est beau qu'impuissant ; dès qu'un lyrisme (celui de [Marx](#)) s'incarne dans un dynamisme (Lénine), un concentrationalisme (Staline) en prendra la suite.

Tant de bavardage ampoulé autour du pluralisme démocratique, tandis qu'il n'y a plus de pluralisme d'idées, mais seulement celui des forces ; tous prônent le même modèle social anglo-américain, fondé sur l'inégalité de principe ; ses adversaires de jadis non seulement ne veulent plus, idéologiquement, le combattre, ils ne le peuvent plus, matériellement. Le vrai pluralisme n'existe que dans des tyrannies, pour être débattu dans des sous-sols ou cuisines ; quand il parvient à occuper des parlements, il est déjà trop tard, la pensée unique aura ravagé toutes les cervelles.

La France reste le dernier pays au monde, où l'intellectuel intervienne dans les affaires politiques, en osant même sortir parfois de la thématique fiscale. *La France est un trop noble pays, pour se soumettre à la puissance matérielle* - Napoléon. Le dernier à y avoir cru, fut le Général de

Gaulle. Mais les capitaines d'industrie, qui désormais nous gouvernent, se moquent des états d'âme des généraux.

L'émancipation de la femme eut pour conséquences la disparition de tout esprit galant ou chevaleresque chez l'homme et le changement d'organe de communication chez la femme - le cœur brûlant passa le flambeau à la tête calculante. *Les femmes sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison* – N.Chamfort - la force et le bon sens du boutiquier eurent raison de la faiblesse du poète et du chevalier.

De tous les temps, les faibles, c'étaient la majorité, pauvre et opprimée ; aujourd'hui, les faibles, c'est une minorité invisible et inaudible, pas assez misérable pour intriguer les journalistes ; la majorité hilare et repue, ne les remarque même plus - tyrannie démocratique.

Celui qui veut défendre le faible est systématiquement conduit, pour des raisons idéologiques ou psychiques, à n'user que du sérieux et des slogans ; l'ironie et l'aphorisme, leurs contre-parties intellectuelles, tombent entre les mains des *droitiers* (voyez nos Balkaniques, [Cioran](#) et K.Axelos). Le seul moyen de briser cette injustice est, hélas, de pratiquer le cynisme.

La démocratie, c'est une méta-loi, la règle, qui définit ce que devrait être la loi. Cette règle, aujourd'hui, - assouvir la faim minimale du faible - n'est qu'une méta-oppression. La bonne méta-règle devrait être : ne pas engraisser, mais «*engrâcer*» la force. *Une société qui n'aurait plus pitié pour ses faibles, deviendrait robotique* - [Dostoïevsky](#) - *Когда общество перестанет жалеть слабых, оно очерствеет.*

Les grands, comme les petits, disparaissent, comme disparut la pitié. Et les médiocres tyranneaux de village forment un troupeau méritocratique sans

heurts, où il n'y a plus ni pitié ni tyrannie. La leçon de Saadi : *Quiconque n'a pas pitié des petits mérite d'éprouver la tyrannie des grands* - ne sert plus à rien.

Tant qu'il y aura des forts et des faibles, la liberté sera un oppresseur. Pour le fort, c'est l'égalité qui entrave. La loi ne peut affranchir que si l'on est *fraternel*.

Le déséquilibre des totalitarismes vient de leur partialité systématique : la tyrannie de gauche, mécaniquement, est du côté des faibles, ce qui ruine l'économie et la liberté, et celle de droite, cyniquement, - du côté des forts, ce qui ruine la fraternité et la liberté. Tandis que l'équilibre démocratique est apporté par un pouvoir, qui est avec le fort, aux moments paisibles, et avec le faible, aux moments troubles.

La lutte des classes avait un sens pathétique et mobilisateur, à l'époque où le faible fut muet et désorienté, et son porte-parole fut un homme fort à conscience indignée. Mais aujourd'hui, il n'y a que deux classes : les riches et les pauvres, tous verbeux, bruyants et responsables. Les premiers - techniciens, commerçants, gestionnaires - sont singulièrement solidaires autour de la notion consensuelle de méritocratie, tandis que les pauvres - artistes, analphabètes, incapables, ratés - n'ont rien en commun et même se méprisent mutuellement. Heureuse cécité, heureux mutisme ne reviendront plus jamais, pour une nouvelle émancipation, dont personne ne veut.

La Gauche s'apitoie sur les faibles, les flatte, s'en solidarise complètement, veut en être élue, pour représenter leurs intérêts - et elle est d'accord, pour qu'ils soient dix fois plus pauvres que les forts. Je suis pour l'égalité matérielle totale, mais que les ex-pauvres ne viennent pas m'enquiquiner avec leurs images, leurs odeurs, leurs beuglements. En attendant, ils

vouent aux Géhennes ma pitié en *actes* et continuent à compter sur le *discours* impitoyable de la Gauche.

L'aimable méritocratie du fort lamina outrageusement le faible, qui en arrive à souhaiter le règne de l'hypocrite, plutôt que de l'honnête, du faible donc et non pas du fort.

Jadis, l'argent violait la loi ; aujourd'hui, la loi l'épouse.

L'une des confusions, créées par ce siècle, et qui m'embête sérieusement, c'est que les deux castes traditionnelles - les riches et les forts - se fusionnèrent. Et je ne pourrais plus dire : c'est avec enthousiasme que je participerais à l'œuvre d'égalisation matérielle totale, mais je n'aurais rien d'immatériel à partager avec les ex-pauvres et beaucoup avec les ex-forts (qui, en réalité, ne seraient que des ex-riches).

Trois attitudes, face à la liberté politique : croire la posséder, se battre au nom d'elle, la croire insignifiante - la bêtise, la force, la faiblesse. Pour continuer à tenir à l'ironie et à la pitié, ces deux piliers de la noblesse, la troisième position est la seule possible. Vivre dans une lumière immuable, se frayer le chemin vers la sortie de ta caverne, se vouer au jeu des ombres.

La liberté politique devint bien réelle, seulement elle changea de genre ; de fable elle se mua en mode d'emploi ou manuel de références, à usage des robots gouvernables. C'est de la ringardise romantique que de ronchonner : *La liberté politique est une habile fable, inventée par les gouvernants pour endormir les gouvernés* - Napoléon - tous veillent, aujourd'hui, et personne ne rêve.

J'ai un goût pour la liberté du faible, du vaincu, de l'ange : Leopardi, Lermontov, Cioran. La liberté prônée par Goethe ou Ch.Baudelaire, liberté

du fort, du gagnant, du démon, Lucifer ou Léviathan, - est grégaire, en seconde lecture.

Qu'il y ait des pauvres et des riches, tout le monde s'en fiche, mais qu'il y ait des gaspillages, ça émeut le dernier des citoyens ou des abbés. Toute ma vie, c'est une série de gaspillages (aux plus précieux des gains, je réservais mes faiblesses), je n'arrive pas à me débarrasser de la répugnance que m'inspire l'existence des riches et des pauvres. *Les riches m'embêtent non pas à cause de leur richesse, mais parce qu'ils font ressentir aux pauvres leur pauvreté* – V.Klioutchevsky - *Богатые вредны не тем, что они богаты, а тем, что заставляют бедных чувствовать свою бедность.*

Jadis, la loi prescrivait l'unité des moutons ; aujourd'hui, elle impose la fraternité des robots. Le sacré, lui, est hors-la-loi.

Le combat entre le fort et le faible - thème central et de [Marx](#) et de [Nietzsche](#) ; mais pour le premier, il se déroule entièrement en dehors de l'homme, au milieu des hommes, sous forme d'une lutte des classes ; chez le second, il est entièrement intérieur à l'homme, où le sous-homme fait toujours son travail de sape ; tous les deux sont pour la victoire du fort : le premier - en rendant fort le faible actuel, le second - en surmontant l'homme banal, en soi-même. Aujourd'hui, les hommes triomphèrent, à l'extérieur, et le sous-homme - à l'intérieur ; l'homme est remplacé par le robot, et le surhomme - par le mouton le plus habile ou chanceux.

L'une des raisons de la paix civile d'aujourd'hui est que ceux qui ont *raison* l'emportent sur ceux qui ont *tort*, c'est à dire sur ceux qui battent leur coulpe (*Prie, pour avoir toujours tort à l'égard de Dieu* - [Kierkegaard](#)), les blessés, ceux qui se font rééduquer à l'école des forts, le bâillon bien enfoncé sous anesthésie locale.

Le culte de l'inégalité, dans nos sociétés repues, découle directement de la sensation de force, qu'éprouvent même ceux qui se trouvent en bas de l'échelle sociale. Pour rendre l'homme – fraternel, il faudrait lui rappeler qu'il est faible. Et la liberté se vit mieux en tant qu'un songe qu'une veille. *L'épuisement est le chemin le plus court vers l'égalité, vers la fraternité, et c'est le sommeil qui y ajouterait la liberté* - Nietzsche - *Die Ermüdung ist der kürzeste Weg zur Gleichheit und Brüderlichkeit – und die Freiheit wird endlich durch den Schlaf hinzugegeben*. Il n'existe pas de rêves, nés dans l'abondance ; l'utopie est affaire de la misère, réelle ou imaginaire ; la satiété fruste tue la société juste.

La fidélité à une noble faiblesse et le sacrifice d'une force immonde – telles sont les contraintes, qui testent ta liberté intérieure. Quant à l'extérieure : *La liberté n'est rien quand tout le monde est libre* – P.Corneille.

Dès que je possède la liberté, je m'attache, comme tout le monde, aux biens, au consensus des sujets et à la présence du maître. Et je me souviens de mes premières amours, où, épris de la liberté, je voulais être riche sans biens, puissant sans armes, sujet sans maître. Mais dès que je possède la puissance, je n'ai plus la liberté : *Cet étrange désir - chercher la puissance et perdre la liberté* - F.Bacon - *It is a strange desire to seek power and to lose liberty*. Ceux qui veulent pouvoir sont rarement libres ; ceux qui peuvent vouloir le sont plus sûrement : *La liberté est une sensation de pouvoir vouloir* - Valéry.

Le mouton suit ce que *veut* son instinct sourd ; le robot exécute ce que *peut* son algorithme monotone ; l'homme libre tâte ce que *vaut* la voix palpitante du bien. Mais les deux premières espèces prétendent, elles-mêmes, être libres : *Être libre, ce n'est pas pouvoir faire ce que l'on veut, mais c'est vouloir ce que l'on peut* - Sartre. La liberté ne se mesure qu'à l'échelle verticale du valoir (la noblesse et le talent) ou du devoir (la

fidélité et le sacrifice) ; le vouloir (l'instinct ou la violence) et le pouvoir (la force et l'inertie) appartiennent à l'horizontalité.

Dans une société inégalitaire, la fraternité ne peut s'établir qu'à travers la honte ou la révolte avalées ; et puisque la honte du fort et la révolte du faible disparaissent, l'avenir appartient à la solidarité des robots.

Être à égale distance de tout, sans bonne hauteur, peut être encore plus médiocre que de pencher d'un seul côté. Dans la contemplation de la lutte : accepter ou rejeter, bâtir ou contempler, expliquer ou s'éberluer, - seule une bonne hauteur te permettra de reconnaître le plus défaillant, pour le rejoindre à temps ! *Le triomphe de l'art est d'être capable de faire de la cause la plus faible la cause la plus forte* - Protagoras. Dans un haut combat, c'est à dire dans celui, où ne figurent ni la vérité ni la mécanique, la sophistique est nettement plus digne et noble que la dogmatique.

Pour qu'on puisse manier rigoureusement une logique, le système doit être fermé. C'est pourquoi le nazisme et le bolchevisme possédaient la vérité et la grandeur internes (*innere Wahrheit und Größe* - Heidegger, la *musique* de A.Blok, la *vérité-force* de V.Maïakovsky et M.Tsvétaeva), tandis que la démocratie, ce système ouvert, en est dépourvue, étant renvoyée à la transparence, la justice et l'efficacité externes.

Aucune force extérieure ne peut nous priver de notre liberté intérieure ; celle-ci ne se perd qu'en suivant soit l'inertie moutonnaire, soit l'algorithme mécanique. Ceux qui sont déjà tout près du mouton ou du robot pensent qu'*il est aisé d'écraser, au nom de la liberté extérieure, la liberté intérieure de l'homme* - R.Tagore.

La première règle du monde entier devint : *je suis plus fort* - en intelligence, en performances, en héritage - *donc, je mangerai mieux* ; être plus fort signifiant se vendre mieux sur le marché courant, le prix

d'échange étant devenu la seule valeur humaine prise en compte et bannie des contes.

Les tyrans commencent par persuader le faible, qu'il a assez de raisons, excellentes et dogmatiques, de se sentir heureux, fier, confiant en avenir. Dans une démocratie, il a toute la liberté de se répandre en lamentations, médiocres et sophistiques, sur ses malheurs, ses humiliations, ses horizons bouchés.

Les actes des nazis sont en parfaite concordance avec leurs idéaux : la guerre, la supériorité raciale, l'extermination ou l'asservissement de races inférieures. Mais les actes des staliniens n'ont rien à voir avec l'idéal communiste : la libération par le travail, le bonheur collectif, la fraternité entre les forts et les faibles, les valeurs humanistes, opposées au lucre et à la compétition impitoyable. Tout est franc et honnête chez les premiers ; tout est fourbe et mensonger chez les seconds. L'idéal des premiers n'inspire plus que le dégoût ; celui des seconds – que la pitié.

La dégénérescence ne naît ni de la lutte entre les forts et les faibles, ni de la domination de l'une de ces classes, mais plus sûrement de l'entente *spirituelle* entre elles : les faibles reconnaissant aux forts le mérite et les privilèges qui en découlent, les forts adoptant le goût des faibles, les deux ignorant envies et mépris. Ni esclaves ni maîtres, aux sentiments véhéments, – mais robots passifs et robots actifs, aux instincts apaisés.

Rien d'assez sacré, qui ne se laisse profaner par l'argent ; rien d'assez fort, qui résiste à sa poigne - Cicéron - Nihil est tam sanctum, quod non violari : nihil tam munitum, quod non expugnari pecunia possit. Et, aujourd'hui, rien d'assez haut que l'argent ne terrasse. Par exemple, dans une démocratie, on est d'autant plus libre qu'on est plus riche, et l'on est d'autant plus riche qu'on est plus fort. Meilleur on est, et plus on est libre - ce constat cynique est, hélas, juste.

La force naît par violence et meurt par liberté – L.de Vinci - *La forza nasce per violenza et muore per libertà*. On s'en serait aperçu ! Une noble liberté sacrerait la faiblesse. Hélas, la liberté se consacre encore davantage à la force, car il lui faut d'infinies arguties pour justifier l'injustice, là où l'esclavage y allait de bon cœur.

Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force – Pascal. La force brute n'empêchait pas le remords. La force justifiée sème la paix dans les âmes basses. Ne daignant atténuer l'injustice, on continue de dédaigner la faiblesse.

Il faut que les forts cèdent une partie de leurs forces, et les faibles – une partie de leurs espérances – J.Joubert. Pourquoi brider la force, tandis qu'il suffirait de l'auréoler de plus de prestige, plutôt que de plus de privilèges ? Pourquoi renoncer à l'espérance, tandis qu'il suffirait de la rendre immatérielle ?

Quand la haine du faible est compensée par la honte du fort, l'équilibre est possible. *J'ai assez vécu pour savoir, que différence engendre haine* - Stendhal. Penser différemment n'est plus menace pour personne. Chacun est sûr de faire exception et jamais le consensus n'était si vaste et spontané. La haine honteuse se transforma en riante paix d'âme.

Qui est incapable d'être pauvre, est incapable d'être libre – Hugo. Notre société, si prodigue en récompenses des mérites, prive tout homme fort de cette chance de vivre en misère et le rend, de ce fait, esclave méprisable. L'homme ne sachant pas se contenter de peu, vivra toute sa vie en esclave (Horace).

Toute force centrifuge des hommes est mensonge. Toute force, qui libère chaque particule d'une multitude, est vérité - L.Tolstoï - *Сила сцепления*

людей есть ложь, обман. Сила, освобождающая каждую частицу людского сцепления, есть истина. Et ce qui libère pour unir ? Ou ce qui unit pour libérer ? Des vétilles ! N'est vrai que le premier pas, dans n'importe quelle direction ; la grandeur n'est pas dans la direction ([Nietzsche](#)), mais dans le commencement, poétique ou héroïque. La direction, c'est tout pas second, expression de la force mécanique, de l'inertie.

Aujourd'hui, tous sont contre l'État, et jamais il ne fut aussi faible. Ses adversaires d'antan furent des brigands et des rêveurs. Le rêve est mort et le brigandage devint policé et souriant. *Un État est d'autant plus fort, qu'il peut conserver en lui ce qui vit et agit contre lui* – [Valéry](#).

Celui qui n'est pas à gauche à vingt ans n'a pas de cœur ; celui qui l'est à quarante n'a pas de tête - W.Churchill - *Any man who is under 30, and is not a liberal, has not heart ; and any man who is over 30, and is not a conservative, has no brains.* Prenez G.Bernanos, calculant dans sa jeunesse, avec R.Debray, vouant la sienne au rêve. Le rêve tardif désavoue la vilenie des jeunes calculs ; la raison tardive consacre la belle défaite du rêve. Le despotisme de la tête met au pas le cœur. On prend l'abrutissement de celui-ci pour la sagacité de celle-là ! Qu'est-ce qui n'est pas condamné par la liberté ? - les instincts mécaniques, dictés par la force et la logique. L'idée communiste, étant un défi à toutes les deux, elle est doublement condamnée.

Le meilleur en nous n'a ni langage ni émetteur ni force - ce terrible constat est source de la vraie souffrance. Ne communiquer avec le ciel qu'avec notre épiderme - et l'esprit et la langue en font partie - à croire que Dieu n'est pas amour *verbeux*, mais souffrance muette.

Submergé de bonheur, on perd l'image de Dieu ; accablé d'une souffrance, comme illuminé par une beauté, on assiste à l'émergence d'un Dieu en

majesté. Pourtant, d'après les hommes : *Le bonheur et la beauté découlent l'un de l'autre* – B.Shaw - *Happiness and beauty are by-products*. Dieu, qui est peut-être dans une étrange rencontre du beau et de l'horrible (*fair is foul and foul is fair* - Shakespeare, en lecture traumatologique et non pas météorologique), pour la bonne raison, que la douleur et l'harmonie n'appartiennent à personne. Un masque étincelant de l'art, sur le visage horrible de la vie – telle serait la destinée d'artiste.

Face au *malheur*, se réduisant au faible pouvoir d'achat, je suis à court de sympathie, car je sais d'avance, que le meilleur remède est dans davantage de lucre et de machinisation dans la société. Je ne suis sensible qu'au malheur de ne pouvoir vivre (de) mon rêve et de devoir cacher ma honte. La réalité et le rêve auraient dû avoir la *différence symétrique* vide ; lorsqu'ils interagissent comme des vases communicants - *plus la réalité me blesse, plus robuste en sort mon rêve* - le rêve y est mesquin, même s'il est puissant.

Si je veux devenir fort, je réveillerai en moi un prédateur et je serai obligé de le nourrir. En me déchirant.

Dans le bonheur, tout se réduit à sa source, qui, dans le meilleur des cas, est merveilleusement cachée. Le sot la trouble rapidement, le sage en fait une fontaine inaccessible pour entretenir ses soifs. On invente son amour à partir de la soif, dont il est la seule source. Dans la souffrance, peu importe la source ; le sot la voit dans autrui, à qui il voue sa bile, le sage - dans les effets de sa propre fragilité et il tourne son aigreur contre soi-même.

Pour qu'un désespoir nouveau-né puisse affermir sa voix, le vide est le meilleur berceau ; mais lorsque *meurt l'espérance, surgit un vide* - de Vinci - *il vuoto nasce, quando la speranza more* - vide infécond, qui nous laisse sans voix. *Ce qui suit immédiatement la souffrance, c'est le vide* –

O.Spengler - *Was dem Leiden auf dem Fuße folgt, ist die Leere* - que le sot remplit de sa faible voix, tandis que le sage y invite la voix divine.

Les inconscients, s'adonnant au rire et à la danse, - les seuls heureux de la terre ! De l'incapacité de jouir naît le souci du savoir, de la puissance ou du rêve, qui mène, inéluctablement, au désespoir. Le malheur, c'est qu'au rire jeune succède toujours un rire jaune.

L'inquiétude comme cause et l'inquiétude comme effet. L'artiste exploite la première comme énergie alimentant ses hauts rythmes ; le philosophe étouffe la seconde comme trace des bas algorithmes. À propos, si l'art survit, ce sera peut-être parce que *jamais ne manqueront, heureuses ou malheureuses, les causes d'inquiétude* - Sénèque - *numquam derunt vel felices vel miserae sollicitudinis causae.*

La hauteur nous fait mépriser la force, la profondeur nous rend maladifs - c'est dans l'étendue seule qu'on peut encore placer son espérance dans la force et ne pas se savoir incurable : *Tout vivant ne peut devenir sain, fort et fécond qu'à l'intérieur d'un certain horizon* - Nietzsche - *Jedes Lebendige kann nur innerhalb eines Horizontes gesund, stark und fruchtbar werden.*

Tout le monde souffre d'avoir une volonté vaste et une puissance mince. On s'en débarrasse facilement, quand on comprend, que la volonté, c'est la puissance : tant qu'on veut intensément on peut virtuellement.

Les plus impressionnants des triomphes ne se font pas à l'ombre des épées, mais en clarté des massues ; regardez Hercule et Zarathoustra, profanateurs de l'arbre, que sanctifièrent les défaites du Christ et de Manès. Aimer l'arbre, où l'on expire : *J'aimais ma mort, j'aimais ma faiblesse* - St Augustin - *Amavi perire, amavi defectum meum.*

Je me moque de leurs *souffrances* d'écrivailleurs, la seule que je respecte est la trouille devant le spectre d'ennui s'élevant de mes pages. Souffrir dans les bureaux, *bâiller sur la croix* (Cioran) - deux fléaux modernes. Leur manie : se vautrer dans une souffrance imaginaire au milieu d'une douceur de vivre bien réelle. Et dire que les siècles précédents s'efforçaient à inventer une douceur imaginaire au milieu des souffrances bien réelles ! L'écriture n'est que jouissance, quand on est en possession de son sujet. Même à son impuissance il faut savoir donner un ton pénétrant.

Un même écrit est vraiment bon, s'il peut servir de baume, de poison ou d'antidote, en fonction de nos plaies du moment, lui-même n'étant qu'un adjuvant, et le poison du faible pouvant servir de nourriture au fort (Nietzsche). Et si, en plus, je peux me permettre d'alterner les attitudes de guérisseur, de cobaye ou d'immortel...

Homme orgueilleux, je sais, que c'est la simplicité qui fait le mieux cicatriser les plaies au-delà des épidermes. Mais je sais aussi, qu'aux yeux des sages la simplicité n'est que bouffonnerie, aux yeux des sots - impuissance, et à mes propres yeux - chute. *Garde pour toi la conscience de ta faiblesse, pleine et éblouissante* - M.Boulgakov - *Сознание своего полного, ослепительного бессилия нужно хранить про себя*. Pense à l'Agneau sacrifié et sanctifié, *la Souffrance et la Faiblesse glorifiées* (Balzac).

Dans ce monde, il faut regretter davantage l'extinction des joies que l'étouffement des souffrances, puisque celles-ci se surmontent plus facilement, lorsque celles-là sont fortes : *Un gran piacer sostiene un grande affanno* - Michel-Ange - *un grand bonheur fait supporter une grande souffrance*.

L'esprit a pour fonction la production de la puissance, tandis que l'âme nous fait pencher en faveur de la faiblesse, et l'on appelle cette dernière faculté – force d'âme ! *Il n'y a de force d'âme que dans la résignation* - Cioran !

Notre soi se dépose dans trois domaines : hors de nous, sur notre épiderme, au fond de nous-mêmes. Le premier réceptacle reçoit le vrai (l'universel, la puissance), le deuxième – le beau (la création, la caresse ou la souffrance), le troisième – le bon (l'amour, la noblesse, la honte).

Fatalement, un jour, toute vraie consolation et toute vraie intelligence ne te satisferont plus ; alors la bonne philosophie, c'est à dire une méta-consolation ou une méta-intelligence, consiste à croire que ce manque est dû à la faiblesse de ton talent et non pas à la puissance du désespoir.

La force, l'action, la création, ce sont des rideaux qui nous cachent la vue de la sinistre faucheuse. Les plus rusés et doués en tapissent toutes les facettes de leur demeure : la force – pour les fondements de la réflexion, l'action – pour l'ampleur de la vie, la création – pour la hauteur du rêve. Dans tous les cas, il s'agit de dévier les yeux du soi connu, pour se fier au regard du soi inconnu.

Je sais que ne chantent sincèrement l'espérance que les faiblards moribonds ; pour retrouver de la force vivifiante, rien de plus stimulant que le désespoir (*la toute-puissance d'un désespéré* de Hölderlin, *die Allmacht eines Verzweifelten*).

La vie heureuse, dont prétend s'occuper une philosophie hédoniste, n'est pas à portée des discours. Si le verbe fut élu, pour y placer une part du divin, la vie humaine alors ne serait faite que pour aboutir à un beau livre (aboutissement verbal, mais qui devrait s'interdire d'aboutir !). Tout autre aboutissement est soit banal (force ou chance) soit épouvantable (beauté

ou amour). Le Verbe essaya de s'incarner en un corps (son porte-parole minaudant : *Jouis !* devant une impuissante d'amour) ou en un livre (le même jouvenceau ricanant : *Lis !* sous le nez d'un puissant analphabète) - deux désastres d'une sagesse, infidèle à sa hauteur.

La noblesse d'un esprit se reconnaît par la présence et l'intensité, dans son regard ou dans ses actes, de l'axe, allant de l'évidence du désespoir à la difficulté de l'espérance. Les faibles s'égarer dans la forêt désespérante, et les forts se retrouvent dans l'arbre consolateur. L'intelligence justifie la présence, et le talent apporte l'intensité.

La tragédie, ce ne sont pas des vicissitudes du parcours, mais le crépuscule des fins, assombrissant et dramatisant l'aurore des commencements : l'affaiblissement pressenti de toute la gamme de l'âme : l'émotion, l'espérance, le talent, la volonté, la jeunesse. C'est pourquoi le meilleur tragédien, ce n'est pas [Shakespeare](#), mais Tchekhov. Ni l'action ni la réflexion, mais la pitié et l'impuissance.

La beauté sans puissance et la puissance sans beauté, voilà ce qui nous éclaire sur l'origine de l'angoisse des artistes ou de la paix d'âme des managers et techniciens.

Pour mon âme, le culte des commencements est le culte du printemps et de son sacre, de l'optimisme et de l'acquiescement ; les autres saisons me plongent dans un pessimisme de la faiblesse, de l'immobilité ou du dépérissement. Plus humblement je baisse alors ma tête rédemptrice, plus fièrement se redressera mon âme créatrice.

Aucune volonté, aussi héroïque et déterminée soit-elle, ne peut me sauver de cette triple tragédie : le bien, disparaissant derrière le bas horizon de l'action, le beau, chutant du haut firmament du rêve, le vrai, expulsé de la profondeur et affleurant à la platitude. Quand l'esprit et les bras s'avouent

leur impuissance, doit apparaître l'âme, la consolation d'une tragédie assumée. Quand ils continuent de s'agiter, la tragédie devient vaudeville.

Pour l'esprit, qui nécessairement ambitionne la force, toute souffrance est réductrice ; elle peut être rédemptrice pour l'âme, qui se penche sur nos faiblesses. La consolation chrétienne aurait pu être philosophique, si elle visait le présent désespérant et non pas le futur plein d'espérances.

Le monde est un feu vivant, s'allumant par un style – Héraclite. L'intensité vécue en musique - beau style de vie !

L'homme serait tout-puissant, si son désespoir était un état, qui pût durer – G.Leopardi - *L'uomo sarebbe onnipotente, se potesse esser disperato tutta la sua vita*. Heureusement, Dieu nous a munis d'ironie, pour que nous mettions le meilleur de nous-même - dans la faiblesse ! *Dieu nous envoie le désespoir pour réveiller en nous une autre vie* - H.Hesse - *Die Verzweiflung schickt uns Gott um neues Leben in uns zu erwecken*.

En esthétique, le désespoir est un désespoir de la faiblesse, du refus d'être soi-même ; en éthique, le désespoir est celui de l'affirmation de soi-même, du désir désespéré d'être soi-même – Kierkegaard. Et en mystique, le désespoir est celui du constat, que tout notre soi-même est désespérément autrui, les autres, donc l'enfer. Est mystique celui qui sait se dégager de la sociabilité du langage.

Toute hauteur de l'homme est gagnée par la culture de la grande souffrance - Nietzsche - *Die Zucht des grossen Leidens hat alle Erhöhungen des Menschen geschaffen*. Mais ce n'est pas la volonté de puissance, stoïque ou héroïque, qui rend possible cette culture, mais la résignation de ne pas prêter trop attention à la souffrance mesquine, facilitant la profondeur et la platitude. Et la création haute, non pas en

tant qu'un anesthésiant (*la grande délivrance de la souffrance - die große Befreiung vom Leid*), mais en tant qu'un excitant.

La vie est un prétoire. Le Russe se sent coupable devant ses juges, il se comporte en filou, fanfaron, cachottier, sans avoir rien à se reprocher. L'Européen, avec du poids et force paroles bien assénées expose ses rodomontades, la conscience en paix. Pour celui-ci, le non-lieu est une certitude psychologique. Jamais le Russe ne s'entendit avec ses *défenseurs*. Pire, il y vit toujours des complices de ceux qui le tyrannisent !

Ce n'est pas au faible de régler les rapports des forces, ce n'est pas au pauvre de répartir les richesses, ce n'est pas au prodigue de tendre une main secourable - telles sont les véritables, et terribles, leçons de la ruine soviétique.

Cernée par toutes les grandes civilisations du monde - l'Europe, le monde musulman, la Chine, le Japon, les USA - la Russie perdit toutes les batailles. L'Europe l'emporta en beauté, l'Islam en volonté, la Chine en dynamisme, le Japon en équilibre, les USA en puissance. Tout sera perdu, quand ses prime-ballerine, échéphiles, mathématiciens ou violonistes seront surclassés par quelques nouveaux tigres asiatiques ou latinos. Elle restera avec ce qui fut son origine - avec ses contes de fées.

Le discours, en Russie, porte à croire dans le règne des purs, et pourtant la couronne n'y est portée que par des crapules. Le triomphe du vil, en ce pays, paraît si inconcevable, au milieu d'un discours mielleux, qu'on l'attribue à une force occulte et maléfique, sans en tirer la moindre leçon.

L'Allemand apprend la force du *pensé*, le Français - l'élégance du *penser*, le Russe - la caresse de la *pensée*.

Noblesse, toujours impuissante, pitié, toujours désincarnée, pathos, toujours immobile – Tchekhov.

Le **Christ**, dans la perception européenne, est une figure fondamentalement apollinienne ; chez les Russes, il est hautement dionysiaque. Le **Christ** russe, pitoyable, en compagnie du Grand Inquisiteur, ou le **Christ**, assisté de Torquemada, frère d'Hercule (**Hölderlin**), ou prêtant son âme à César (le surhomme de **Nietzsche**).

La seule puissance que l'Européen reconnaît est celle qui se traduit en actes, tandis que tout ce qui est fort chez le Russe reste, inexprimé, dans son âme béate et fébrile. De même, une espérance gratuite russe est souvent prise pour un noir désespoir. *La simplicité russe, horrible et dépravante, dans laquelle des phrases mystiques couvrent un cynisme naïf et impuissant* – J.Conrad - *Russian simplicity, a terrible corroding simplicity in which mystic phrases clothe a naïve and hopeless cynicism*. Le cynisme n'étant horrible et dépravant que lorsqu'il est calculateur et puissant, cette définition, à défaut de formuler un problème justifie un mystère. D'après S.Lem, l'auteur de *Solaris*, ce n'est pas de ce livre que s'inspira A.Tarkovsky, dans son film éponyme, mais de *Crime et Châtiment*. Aujourd'hui, c'est pire : les *Frères Karamazov* se tournent, même par les Russes eux-mêmes, comme si c'était *Solaris*.

Comme tous les pays européens, la Russie tsariste fut impérialiste ; la Russie soviétique, pour la première et, sans doute, la dernière fois, dans l'Histoire, se voulut internationaliste, sacrifia ses intérêts nationaux, tenta de voir un frère dans tout Terrien, s'écroula sous un poids insupportable (même le Goulag, en tant qu'un levier *économique*, ne sauva pas l'affaire), s'écroula au grand soulagement des acheteurs et vendeurs concurrentiels que devinrent tous les candidats au titre fraternel. Quand mon seul frère est mon prochain impassible, calculé sur une échelle

commerciale, j'oublierai ce qu'est, sur une échelle du cœur et du rêve, mon lointain vibrant.

La plus infâme des ingratitude européennes, face à l'holocauste russe de la Seconde Guerre Mondiale : une nation, martyrisée par un régime sanguinaire, traînant une noire misère, est envahie par l'armée la plus puissante et la mieux équipée du monde, ayant pour but la colonisation et la réduction en esclavage des Slaves et pour moyens - l'extermination physique, l'éradication de toute culture ; tout un peuple se sent humilié et défié, se bat farouchement pour sa dignité et sa survie, perd 25 millions d'âmes et finit, triomphateur, à Berlin ; toute l'Europe, en 1945, voit dans le Russe son sauveur, méritant l'admiration et la reconnaissance éternelle. Aujourd'hui, tout est oublié : ce sont deux sordides dictatures qui se seraient alors chamaillées entre elles, pour le plus grand bien de la démocratie américaine, le seul vainqueur de cette confrontation entre le Bien et le Mal ; et le Russe aurait été du mauvais côté...

L'heure est à l'horizontalité ; les firmaments et les sous-sols restent en dehors des progrès de la robotisation. Le monde sera américain et chinois - ou rien. Le Russe, avec ses extrêmes verticaux, sera laissé au bord de la route, dans une impasse de plus. *En Russie, il n'y a pas de médiocrités : soit ce sont des génies solitaires, soit d'innombrables vauriens* – V.Klioutchevsky - *В России нет средних талантов, а есть одинокие гении и миллионы никуда не годных людей.*

Souvent, on voit en N.Berdiaev, L.Chestov, V.Rozanov - des [nietzschéens](#), tandis qu'ils sortent tout droit de [Dostoïevsky](#), comme d'ailleurs [Nietzsche](#) lui-même, qui est mi-français mi-russe ; il méprisa et la lourdeur et les thèmes de [Kant](#), Hegel, [Schopenhauer](#), en prenant Voltaire et Stendhal pour modèles de l'esprit ; il puisa ses images centrales - la pureté s'empêchant dans le péché, le surhomme, l'au-delà du bien et du mal - dans [Dostoïevsky](#).

Les vices et les vertus des nations changent si facilement de signe, il suffit de leur adjoindre quelques compléments de lieu ou de temps. Après l'énumération cinglante : *L'Anglais cherche le profit, le Français - la gloire, l'Allemand - le pouvoir, le Russe - le sacrifice* - W.Schubart - *Der Engländer will Beute, der Franzose Ruhm, der Deutsche Macht, der Russe das Opfer* - pensez au profit en usine, à la gloire au salon, au pouvoir en église, au sacrifice en caserne, et vous rabibochez tout le monde.

Veut-on vivre dans l'entente avec le monde ou dans le défi - le type de civilisation dépend de la réponse. *L'homme harmonieux - les Grecs homériques, les Chinois, les chrétiens gothiques. L'homme héroïque - les Romains, les Germains et Latins. L'homme ascétique - les Hindous, les Grecs néo-platoniciens. L'homme messianique - les premiers chrétiens, la plupart des Slaves. L'harmonie avec le monde, la domination du monde, la fuite devant le monde, la sacralisation du monde* - W.Schubart - *Der harmonische Mensch - die homerischen Griechen, die Chinesen, die Christen der Gothik. Der heroische Mensch - das antike Rom, Romanen und Germanen. Der asketische Mensch - die Inder und neuplatonische Griechen. Der messianische Mensch - die ersten Christen und die meisten Slaven. Welt-Einklang, Welt-Herrschaft, Welt-Flucht, Welt-Heiligung*. Peut-on sacraliser par l'harmonie, par la puissance ou par la fuite ? Oui, quand je suis un Ouvert, et ma musique, mon génie ou mon regard proviennent de ma profondeur divine et sont tournés vers ma hauteur humaine.

Dans les profondeurs - la stérilité ; sous les pieds - la pourriture ; heureusement, les hauteurs sont béantes et vides. Dans l'espace comme dans le temps. *Notre passé est horrible ; notre présent est odieux ; heureusement, nous n'avons pas d'avenir* - proverbe serbe. Hitler est trop bon : *L'avenir n'appartient qu'à ce peuple de l'Est, qui s'est avéré le plus fort* - *Die Zukunft gehört ausschließlich dem stärkeren Ostvolk* - ils gaspillèrent leur force, c'est leur faible.

L'actualité, aujourd'hui, occupe la totalité des horizons humains ; tout est consacré au jour, et la nuit des temps n'attire plus grand-monde. Curieusement, *actualité* se dit en russe - *haine du jour* : *Je porte au siècle la haine du jour* – V.Maïakovsky - *Я веку злобу дня нес*. Il serait plus subtil de porter au jour l'amour du siècle.

J'aurais eu assez de force pour traduire ma lucidité en actes, je serais retourné dans ma forêt natale de Sibérie, sur les traces de mes ancêtres orpailleurs, ou, au moins, j'aurais cherché à me réfugier en Amazonie ou au Kenya. Accepter de vivre d'une illusion - l'écriture comme réceptacle d'un souffle - illusion devenue fatalité, telle est la faiblesse, qui est à l'origine de ce livre boursoufflé. *Il ne dépend que de nous : vivre dans un monde rassurant d'illusion* – N.Chomsky - *If we choose, we can live in a world of comforting illusion*.

Comment le Français, l'Allemand ou le Russe lisent la *volonté de puissance* ? - volonté de (seulement) pouvoir (à la [Shakespeare](#)), de faire (*die Macht*, à la [Valéry](#)) ou de posséder (*власть*, à la [Nietzsche](#)) ? Leur seul dénominateur commun s'appelle intensité.

Le rang de la *richesse* : *riche* aurait la même origine latino-germanique que *roi*, tout comme *reich*, coïncidant avec *das Reich* - *l'empire*, mais le russe va encore plus loin, puisque *богатый* y est apparenté à *Бог* - *Dieu*. La *pauvreté* est banale en français (apparemment - de *paucus parere* - *pas grand-chose*), mélancolique en allemand : *arm*, qui signifiait *esseulé* ou *pitoyable*, et franchement calamiteuse en russe : *бедный*, provenant de *беда* – *désastre*.

Le peuple russe n'a jamais pris part au pouvoir et n'a pas été corrompu par lui. Son christianisme fait une nette différence entre la soumission à la violence et son acceptation - L.Tolstoï - *Русский народ никогда не*

участвовал во власти, не развращался участием в ней. Его христианство делает резкое различие между подчинением насилию и повиновением ему. On peut se soumettre (l'action), sans accepter (le calcul), et accepter, sans se soumettre. Dans le premier cas, on souffre, sans lutter ; dans le second - on lutte, sans souffrir. La souffrance bénéfique et la violence maléfique. L'appel de lumière attirant les ténèbres : *La Russie : en bas - le pouvoir des ténèbres, en haut - les ténèbres du pouvoir* – L.Tolstoï - *Россия : внизу - власть тьмы, вверху - тьма власти.*

Que le Moscovite baisse sa tête ou tente de se rabrouer, l'infamie le rattrape et l'inonde ; il s'en laisse emporter ; et son chant désespéré et libre ne peut être tourné que vers l'intérieur. *Le berceau de la Moscovie, ce n'était pas la rude domination de l'époque normande, mais le marais sanglant de l'esclavage mongol. L'empire moscovite ne devint puissant que grâce à sa virtuosité dans l'art de servilité* - Marx - *Der blutige Schlamm mongolischer Sklaverei und nicht die rüde Herrschaft der Normannenzeit war Moskaus Wiege. Zu Kräften gelangte das moskowiter Reich nur, weil es in der Kunst des Sklaventums zum Virtuosen wurde.*

Principaux symptômes du pessimisme : le pessimisme russe ; le pessimisme esthétique ; l'art pour l'art ; le pessimisme anarchique : «la religion de la pitié» , le pessimisme éthique - Nietzsche - *Die Hauptsymptome des Pessimismus : der russische Pessimismus ; der ästhetische Pessimismus ; l'art pour l'art ; der anarchische Pessimismus ; «die Religion des Mitleides», der äthische Pessimismus.* Ces symptômes sont à égale distance du pessimisme et de l'optimisme. On est pessimiste dans le secondaire : les faits, les yeux, la raison et optimiste dans l'essentiel : la vision, le regard, le rêve. Et toute parole riche peut s'écrire à la lumière des chiffres ou à l'ombre du verbe. Pessimisme de la force brute, optimisme de la fine faiblesse. Toi, chantre de la tragédie antique et de la tuerie nihiliste, ou le décadent [Socrate](#), tueur de la tragédie.

Le fond russe est dans un *non* de l'esprit, et sa forme – dans un *oui* de l'âme. *En Russie, la volonté s'apprête à jaillir ; qui sait si ce sera pour un non ou pour un oui* - Nietzsche - *In Russland wartet der Wille, ungewiss, ob als Wille der Verneinung oder der Bejahung*. Rester en puissance ou miser sur la puissance, frauder de ne pas faire ou être orgueilleux de son fait, s'enivrer du possible ou se dissoudre dans l'intelligible – les Russes penchèrent pour le premier choix. La volonté de puissance demeure dans l'âme ; la puissance de la volonté ne quitte pas l'esprit.

Par une route de dangers ma faiblesse me menait aux confins de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons – A.Rimbaud. La force, dévitalisant le danger, dissipant les ombres et pacifiant les houles, conduit aux confins de l'étable. Moi, venu de Cimmérie, porteur des tourbillons élyséens et de l'ombre tartare, je me suis aussi confié à ma faiblesse, mais c'est pour ne pas quitter mes ruines, qu'aucun danger routier ne guette.

Toute la littérature russe n'est qu'une glorification de l'aboulique et de l'impuissant – P.Claudel. Reconnaître, à l'avance, sa défaite dans l'action, défaite proclamant un silencieux triomphe de l'âme - es-tu vraiment chrétien avec ton attente de puissance et de victoires ? La noblesse de la littérature russe est dans son mépris de réalité russe, qui est aussi horrible, que la réalité européenne est douce.

La Russie : la passion promet une force quelconque ; notre baratin n'en promet aucune - Wittgenstein - *Russland : die Leidenschaft verspricht etwas. Unser Gerede dagegen ist kraftlos*. Mais l'erreur fut d'avoir imaginé, qu'on pût tenir cette promesse, tandis qu'elle n'est belle qu'entretenue abstraitement. Tous les économistes te diront : plus on écarte les passions des affaires des hommes, mieux se porte le pouvoir d'achat et même la justice sociale. Et que si, en général, l'âme disparaît

des débats, cette péripétie n'est remarquée et elle ne chagrine qu'une partie infinitésimale d'une élite délitée.

Si la combinaison européenne du pouvoir et de l'argent pénètre en Russie, le pays serait perdu - W.Benjamin - Wenn die europäische Korrelation von Macht und Geld das Rußland durchdringt, würde das Land verlorengehen. Ce sont les choses les plus visibles ; avec son culte de l'invisible, le Russe perdit ses souterrains et vit des bas-fonds. Privé de nobles ruines, il veut des hangars ou des immeubles. Jadis, la force du gourdin fut tempérée par la douceur des meilleures lyres ; aujourd'hui, toute faiblesse devint honteuse en Russie américanisée.

Le trop de forme trahit souvent le peu de fond. Mais c'est le trop de fond qui explique parfois le peu de forme chez le Russe. Et son besoin de fond n'annonce que des naufrages. *Le Français dispose de trop d'énergie organisée, l'Allemand - de trop d'énergie inorganisée ; largement au-delà des besoins - E.Jünger - Das Vorrat des Franzosen an geformter entspricht dem deutschen Überfluß an ungeformter Kraft, und beide reichen weit über den eigenen Bedarf.*

Chez les hommes, il existent deux oppositions, une profonde - entre les forts et les faibles, et une haute - entre la force et la faiblesse, à l'intérieur de chaque individu. La démocratie amortit et adoucit la première et exacerbe la seconde. La faiblesse humaine, ce sont les rêves - le Bien, l'amour, le lyrisme, et la force humaine, c'est la réalité - le calcul, le savoir, la responsabilité. Le culte de la force réelle tua le rêve.

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur

de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

De Sophocle à P.Corneille, en passant par [Shakespeare](#), la tragédie suivait la recette [aristotélicienne](#) – se traduire par l'action et non pas par le récit. Seul Tchekhov dépassa – en hauteur ! - cette vision bien primitive, l'illusion d'une profondeur événementielle ; il devina (inconsciemment !) la grande tragédie dans l'impermanence, la vulnérabilité ou l'extinction des plus beaux états d'âme, de ceux d'un amoureux, d'un artiste, d'un rêveur – bref, non pas d'un acteur mais d'un spectateur.

Quand je cherche des actes (impossibles !), incarnant mes rêves, je lis la tragédie de la vie ; quand je cherche des rêves (possibles !), solidaires de mes actes, j'en découvre la comédie. Et puisque même le rêveur est condamné à agir, sa vie sera une tragi-comédie.

Aujourd'hui, seules des minorités font élever les âmes et baisser les têtes. Les majorités, jadis écrasantes, ne sont plus qu'aplatissantes.

La consolation, dont je parle, n'est pas un refuge, offrant toit et chaleur, mais des ruines, hantées par des fantômes, instantanés, ardents et fraternels. Gémissement, tourné en chant du cygne.

Les commencements politiques possibles : l'élan, la vision du futur, le business-plan – on en mesure les conséquences réelles, et l'on constate, d'une manière irréfutable, que la dernière attitude est, de loin, la plus rentable, pour le bien public. Le rêveur ulcéré laisse tomber le rideau du temps et proclame le culte spatial des commencements immaculés. Et, devenu atemporel, il pratique le palimpseste sur des tableaux du passé et place le futur à une hauteur inaccessible.

Rien de nouveau, de nos jours, dans la domination de l'économique sur le politique. Ce qui est vraiment nouveau, c'est la disparition de la honte chez le possédant. L'inégalité est si nettement justifiée, protégée et codifiée, qu'aucun remords ne trouble plus la bonne conscience du fort ; et le faible s' imagine sur les gradins, devant une arène où il admire les gladiateurs d'industrie croiser leurs business-plans. Disparaît l'âme, celle des révoltés et celle des révoltants. L'époque n'a plus besoin de héros ; tout élan héroïque est immédiatement ridiculisé ou étouffé par le Code Pénal et l'ironie des journalistes.

Ce n'est pas l'indignation, mais la honte ou le mépris, qui devraient motiver le révolutionnaire. Mépriser la force cynique, avoir honte des privilèges de naissance, d'intelligence, d'assiduité, de connaissances, des privilèges matériels. Mais une belle et pure révolution, tout en adhérant à la démocratie des esprits, devrait prôner l'aristocratie des âmes.

Le plus noble des sentiments tragiques – l'angoisse, qui est la paralysante conscience de l'insignifiance, dans le monde réel, de mes plus précieux, authentiques et purs rêves, élans, attaches. L'angoisse, c'est le retour dramatique de la grâce, céleste et impondérable, qui sacralisait ma vie, sur la terre de la pesanteur. Aucun résident permanent des hauteurs n'est immune de ces chutes sporadiques.

Aujourd'hui, le pauvre a le droit de vote et la liberté d'expression, ce qui endort la conscience paisible du riche. Attendri, il dit : *La justice sociale a pour fondement la dignité et non pas l'égalité* – Berdiaev - *Социальная правда основана на достоинстве, а не на равенстве.*

La seule action qui me soustrait au Mal est l'action artistique – la création. Ne plus savoir créer est comme ne plus savoir aimer - la pire des souffrances. *La souffrance consiste dans la diminution de la puissance*

- Devoir -

d'agir - P.Ricœur - pour tout autre type d'action, ce n'est qu'un ennui, et la faiblesse peut y être une source de bonheur ou de noblesse.

Vouloir

L'ironie s'insinue mal dans les couleurs ou les notes, où la farce manque toujours de force ; c'est parmi les mots qu'elle élit ses disciples, pour saper la réputation de la gravité et la tyrannie des idées. L'ironie est le refus de prêter hommage à un potentat, qui doit tout à l'héritage. L'ironie, c'est la redistribution de titres de noblesse parmi des mots jeunes et exaltés.

L'ironie juste, c'est-à-dire le regard du contemplatif et du faible, fait attacher aux illusions autant d'importance qu'à la réalité. Ne désillusionne que le cynisme, qui est l'ironie du fort.

Pour *soulever* le monde, je profite du privilège d'Archimède : mon levier va du centre géographique de l'Asie, où je suis né, au centre spirituel de l'Europe, où j'écris. Chez mes antipodes, à Ushuaïa, j'ai autant de lecteurs.

On n'est jamais autant naturel ou libre que sous d'implacables contraintes qu'on s'impose. *La force naît de la contrainte et meurt de la liberté* – L. de Vinci - *La forza nasce nella costrizione e muore nella libertà*. La force inemployée, appelée ironie, serait-elle la liberté intérieure ? *C'est à l'ironie que commence la liberté* - Hugo. Le sérieux n'est pas seulement le premier ennemi du bonheur, il l'est aussi de la vraie liberté, de la liberté ludique. *Le sens de l'ironie est une forte garantie de liberté* – M. Barrès.

J'entamai ce livre dans la joie d'un chaos prometteur et évanescent ; je l'achève dans la gêne d'un système bâti malgré moi, système redoutable et définitif. Je n'eus aucune velléité d'ordre ; ma volonté de puissance put

se passer de volonté de système. J'eus beau ne pas suivre un chemin - un chemin me suivit.

Sois petit à leurs yeux, par la discrétion de ton ombre ou par l'éloignement. La force, aussi, est un mauvais compagnon sur la route du beau. La force n'est utile que pour le secondaire, les racines par exemple. Le déracinement, c'est la trompeuse et prometteuse faiblesse des nœuds variables, où de bons greffeurs reconstitueront des arbres unifiés.

N'écoute qu'ironiquement les conseils de la puissance ou de la sagesse, de Junon ou de Minerve ; n'oublie jamais, que c'est la beauté de la silencieuse Vénus qui l'emporte à tout concours divin.

La sensibilité est inépuisable, c'est en insensibilité qu'il faut être économe. Progresser vers l'irrésolution et l'irréalisation des désirs, garder la ferveur de l'indifférence. Ne rester de marbre que devant ce qui est fort, se laisser porter par l'ardente patience. Ruiner le réalisme et engraisser l'utopie.

L'apologie de l'ignorance et de l'impuissance : la jeunesse, ignorant les prémisses de la vie, parvient aux conclusions justes et exaltantes ; la vieillesse, inapte désormais à déclencher les conclusions, en maîtrise, parfaitement et amèrement, les profondes prémisses.

L'ironie consiste dans le pouvoir de choisir sa saison, en fonction des couleurs et fièvres du moment. On ne choisit pas son climat, et la suite de ses saisons est implacable : on accumule la force dans le pessimisme, pour la déployer en saison optimiste. Nietzsche tenta, sans succès, de *s'imposer un climat de l'âme - so zwang ich mich zu einem Klima der Seele*, en *tournant son regard vers l'optimisme, lui permettant de retourner vers le pessimisme - ich drehte meinen Blick : Optimismus, um wieder Pessimist sein zu dürfen*.

Tous les hommes sont faibles, mais certains ont la faiblesse de se croire forts, et dont quelques rares infortunés s'abîment jusqu'à un véritable succès de leur entreprise. Sans aucune chance de remonter à nos défaites sommitales communes. Oui, *la lutte vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme* (A.Camus), remplir d'instincts de charognard réussi.

L'ironie serait la bravoure des faibles, cette arme pitoyable de l'humilié, ou la lâcheté des forts. La bravoure des forts me fait ironiser sur les autres, la lâcheté des faibles - sur moi-même.

Tous, aujourd'hui, sont disciples d'Antée, toute leur force étant d'origine bien terrienne (*la force du sol et du sang en tant que puissance - Heidegger - erd- und bluthaften Kräfte als Macht*) ; une raison de plus, pour te déraciner du sous-sol, gardien des nourritures terrestres, et t'installer dans des ruines aériennes, gardant le souvenir d'architectures célestes.

La particularité de l'homme : animal à la fragilité des pieds sans souliers, du corps sans habit, de l'esprit sans proie clairement désignée. Mais je vois le premier Créateur, qui aurait vu l'homme immobile, nu et se sculptant soi-même. Hélas, le second fut plus rusé et moins artiste.

Les meilleures pages de philosophie et de poésie perdent de leur beauté et force, quand on les développe ou justifie. *S'il faut expliquer la chose, il ne faut pas l'expliquer* – Z.Hippius - *Если надо объяснять, то не надо объяснять*. L'expliqué est ce qu'on peut passer outre : *Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer* - G.Braque. Sous une belle forme, on peut toujours découvrir un bon fond, mais il vaut mieux ne pas l'exhiber. *Ce qui a besoin d'être démontré ne vaut pas grand-chose* - Nietzsche - *Was sich erst beweisen lassen muß, ist wenig werth*.

Même la faiblesse, même le désespoir, même le vide peuvent être vécus avec intensité - la leçon centrale de Nietzsche (déjà amorcée par Platon : *Le plus beau des liens est celui qui rend au plus haut degré un soi-même et les termes liés*) ; la volonté de puissance ne vise que l'intensité de la vie. L'intensité de l'inconscience - source de toute poésie ; l'intensité de la conscience - critère de la liberté (H.Bergson).

Le mot n'arrivera jamais à reproduire ce qui est vraiment grand ; c'est pourquoi ironiser sur l'exprimé (et non sur l'inexprimable : *Devant ce qui est grand et grave, l'ironie est petite et impuissante* - Rilke - *Vor den großen und ernsten Gegenständen wird die Ironie klein und hilflos*) n'est jamais un blasphème.

Pour *penser* avec force et hauteur, il faut *sentir* sa faiblesse et bassesse.

Plus je parie sur la force et plus sombre est le pessimisme qui, immanquablement, s'ensuit. À comparer avec l'optimisme, qui accompagne les pensées nées de la faiblesse et des capitulations. Que mon idée-force soit : la fuite doit toujours figurer parmi mes maîtres-mots.

On connaît beaucoup moins la lascivité de Sabaoth que celle de Zeus, puisque celui-là faisait appel à l'engeance volatile, pour s'y identifier, voire pour s'y hypostasier ; et si Hercule doit sa puissance à l'interminable nuit, que Zeus s'offrit pour cocufier Amphitryon, Jésus doit la sienne à la nuit des temps, qui s'abattit sur l'Europe pour un millénaire.

Il y a tant de *penseurs*, qui louent les vertus d'un silence révélateur, et qui abusent de nos oreilles avec leur interminable bavardage. Dans un domaine, où compte avant tout la musique, faite de violences et de silences. Même Nietzsche tombe dans ce travers : *L'essentiel de ta vie se déroule non pas aux plus bruyantes, mais aux plus silencieuses de tes*

heures - Die größten Ereignisse, das sind nicht unsere lautesten, sondern unsere stillsten Stunden - l'essentiel n'est pas dans la force du son, mais dans son amplitude-intensité, dans la ligne musicale de crête ou de faîte. Il faut faire comme L.Beethoven et se dire, en permanence, que le vrai sourd, c'est le monde, et ne pas chercher d'oreilles *adéquates*.

J'admire ce livre d'autant plus fort, que sa puissance externe n'a aucun lien avec la faiblesse interne de son auteur.

Tout le monde sait rire de soi-même, mais du soi hésitant et maladroit, tandis que c'est le soi arrogant et bon calculateur qui le mériterait davantage.

Pour l'écriture de la musique vitale, la force est trop monocorde ; la faiblesse y a des ressources insoupçonnables, surtout à la verticale. Et la grandeur se prête mieux à l'écrit qu'au fait. Plus je suis faible, plus souvent se présenteront les occasions de montrer ma grandeur.

L'ironie est l'un des rares moyens pour valoriser la faiblesse et pour gagner un peu de liberté gratuite ; elle ne te rend jamais plus fort, mais elle t'amène à être plus libre.

Le fait de dire tout haut ce qui doit n'être dit que tout bas, en aparté, doit être considéré comme une chute. Et de quel essor et de quelle puissance peut-on avoir besoin, pour chuchoter ce que hurlent, impudiques, les autres !

L'ironie est, avant tout, question d'imagination et de puissance - savoir recréer ses propres saisons d'âme, que ce soit dans des ténèbres boréales ou sous un soleil de Midi. Quand on en manque, on est soit un mouton, subissant le calendrier commun, soit un robot, optimiste ou pessimiste, -

vivant dans le meilleur (W.Leibniz) ou dans le pire ([Schopenhauer](#)) des mondes.

Plus lucide est la conscience de mon impuissance, plus résolument je veux ne vivre qu'intensément.

On a besoin de plus d'énergie, de talent et de force, pour entretenir la pose de perdant que pour tenir le rôle de gagnant.

Le terme, qui revint à la mode - le *déploiement*, pour parler d'une expansion commerciale ou des antennes captant le bruit du monde. Jadis, on l'associait aux voiles ou aux ailes. [Nietzsche](#) y voyait le premier instinct de tout être vivant cherchant à *déployer sa force* (*seine Kraft auslassen*). Mais qu'est-ce qu'on peut déployer ? - son savoir, son tempérament, son talent, ses faiblesses, sa solitude ? Et dans quelle direction ? - vers la platitude du vous, vers la profondeur du nous, vers la hauteur du soi ?

Chez [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#), il y a une espèce d'obsession, maladroite et mal-orientée, pour le *fond* - la force, la connaissance, la fébrilité - où ils s'avèrent assez médiocres, tout en étant brillants dans les exacts contraires, se résumant dans la *forme* : l'acquiescement résigné, l'intelligence intuitive, le style équilibré. Les défauts de notre esprit, favorisent-ils les qualités opposées de notre âme ?

En cherchant les vertus de la jeunesse, on tombe sur ce côté mystérieux de notre sens esthétique : j'ai beau fouiller dans tous les avantages, que traditionnellement on attache à l'âge tendre, je n'en retiens que la beauté physique, ou, plus précisément, ce qu'on tient pour telle. La pureté, l'innocence, l'énergie, la force, l'élan, la créativité, le rêve, l'espérance et même la fraîcheur appartiennent à un autre âge.

Les *Plus Déserts Lieux*, PDL, les mots, hésitant entre la force et la liberté, et trouvant, comme par hasard, des échos dans : *Prime Data Language*, *Public Document Licence*, *Popolo della Libertà*, un *poundal* (mesure de la force).

Nos meilleurs jugements sont intuitifs, c'est à dire prononcés sans qu'un *ensemble de conflit* complet soit formé. Pour arriver à une résolution déductive ou autoritaire, il faut de l'audace, puisque je m'avoue trop bête pour ne faire confiance qu'à ma sagesse, qui est toujours intuitive. *Devine si tu peux, et choisis si tu oses* – P.Corneille. L'audace semble être le lot du genre humain, calculateur et sobre. La voyance - celui des sages, ivres et désemparés.

Le créateur choisit son adversaire, son arme et son issue désirée. Le puissant penche pour le nombre, le muscle et la victoire insolente. Le subtil, l'impuissant, - pour la lettre, l'ironie et la défaite consolante.

Je dois disposer d'un bon exposant, supérieur à l'unité, pour élever la vie au maximum de sa puissance ; d'autres préfèrent des multiplications : *La santé, c'est l'unité qui fait valoir tous les zéros de la vie* – B.Fontenelle. Dès que je la mets en place d'honneur, elle se gonfle d'importance et ajoute un nouveau zéro.

Les cibles privilégiées de l'ironie devraient être nos vertus et nos forces et non pas nos vices et nos faiblesses. Le vice et la faiblesse se bâtissent sur l'opinion. L'opinion, qui les fait ressentir comme vertu et force. Les gestes sont aveugles, c'est l'opinion qui désigne les places et les mesures.

Le sérieux, c'est la lutte politique et l'approfondissement du savoir, et l'une des tâches de l'ironie consiste à nous en débarrasser. *Ironie ! Vraie liberté, c'est toi, qui me délivres de l'ambition du pouvoir, du pédantisme de la science, de l'adoration de moi-même* – J.Proudhon. Toutefois l'ironie

dédie le vertige et le savoir à la vénération de l'inconnu, dont le premier s'appelle soi.

Le silence est si élastique, en volumes et en puissance, qu'on peut y fourrer la bêtise la plus vaste et exigeante. *Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse* – A.Vigny. L'un des signes des grands hommes est qu'ils sachent s'appuyer sur leur faiblesse. L'un des mérites de la faiblesse est qu'elle puisse irradier une beauté ou réveiller une force. La grandeur est l'attouchement de la perfection, la faiblesse - sa poursuite.

Heureusement, l'humain n'est pas seulement un frêle *roseau pensant*, mais aussi un oiseau dépensant, quand il s'y niche... Surtout quand on est du sexe féminin (*La femme peut faire un millionnaire de tout milliardaire* – Ch.Chaplin - *A woman can make any man a millionaire, if he is a billionaire*). Que de fermeté faut-il à la femme, pour porter haut sa fragilité ; que de hauts abandons faut-il à l'homme, pour affirmer sa profonde puissance ! *Il faut être femme avec masculinité et homme - avec féminité* - V.Woolf - *One must be a woman manly, or a man womanly*.

Les mauvais esthètes fustigent l'utile ; c'est aussi inepte que dénoncer le débonnaire, le serviable, le musclé. Les mauvais ascètes se réfugient auprès des bouseux, comme si le meuglement fut plus naturel que le chant, la réflexion ou le carillon.

Pour bien chanter les charmes de la faiblesse des mains, il faut posséder une très forte voix de l'âme. Les débâcles fracassantes n'enthousiasment que mises en musique apaisée.

La tradition, comme la routine, est oubli, ignorance ou impuissance dans les commencements.

Ma force réclame la négation, et ma faiblesse déclame mon acquiescement. J'adhère à la plus intelligente.

Le philosophe et les éléments : il veut liquéfier ou solidifier la chose, soit pour la rendre protéiforme et universelle, soit pour prouver sa puissance et sa rigueur. Tandis qu'elle aurait besoin de feu, pour son intensité, et d'air, pour sa hauteur.

La manie des faibles d'esprit de parler de *puissance de la pensée* ; je parcours la liste de ceux qu'on décore de cette qualité douteuse et je vois tout de suite leur point commun - l'absence de toute ironie dans leur écriture. Pour en parler un peu plus sérieusement, je dirais qu'une pensée est d'autant plus puissante qu'elle exhibe davantage d'ironie philosophique pour elle-même et, surtout, qu'elle subisse avec succès l'examen par une ironie des poètes.

La force devint attribut banal de tous, ce qui métamorphosa en nabots mécaniques même les géants. Leur cible, l'homme au carquois vide ou aux flèches démouchetées. C'est l'un des symboles des temps modernes : ma peine est réelle, la flèche est pointue, l'arbalète bien réglée, - mais je ne sens ni muscle, qui se tende, ni âme, qui vibre, - je fus foudroyé par un robot. *La raison invoquée est comme une flèche d'arbalète : sa force est la même, que ce soit un géant ou un nabot, qui l'avait décochée* - F.Bacon - *Argument is like an arrow from a cross-bow, which has equal force though shot by a child.*

N'être que prêt, tout est là - Shakespeare - *The readiness is all*. Ce n'est qu'un tiers, le tiers des scouts, l'autre tiers serait prêt pour l'action contraire et le dernier, le meilleur, pour reconnaître sa défaite (ce que tu résumes bien : *Être mûr, tout est là* - *Ripeness is all*), quand vient l'heure de l'acte lui-même (à rebours de *l'antériorité de l'acte sur la puissance* d'Aristote ou du Docteur angélique). Du Faire au Fait - on s'abaisse, du

Dire au Dit - on s'élève. L'opposé de l'opiniâtreté ou du risque. Saluer l'énergie, sans la traduire en mouvement, se contenter de désirer. Tenir à son regard, qui accompagne l'action, est plus instructif qu'agir en le suivant. Savoir ce que je fais, plutôt que faire ce que je sais. Ne pas redouter de n'être que prêt à vivre. Faire ses sélections, sans faire de choix. Avoir à sa disposition, sans disposer. La disponibilité serait le bonheur à proprement parler du Chinois. *La possibilité est vie, et tout le reste - déchet* - Valéry. Caresser l'idée, sans l'habiller en concept. Je peux rater le but, mais je l'aurai bien perçu ou bien nommé.

Plus le corps est faible plus il commande, plus le corps est fort plus il obéit – Rousseau. L'esprit fait l'inverse, face au sentiment : plus il est fort plus il obéit, plus il est faible plus il commande. Pourtant, *mens sana in corpore sano*.

N'expose, en profondeur, que tes parties vulnérables - pieds, cerveau, muscles ; cache, en hauteur, tes parties furtives - âme, rêve, regard. Vis au pays des cordes tendues et des flèches non décochées. *Plus grande est ta stature, plus facilement une flèche de l'ironie t'atteint ; toucher un nain est moins facile* - H.Heine - *Je größer der Mann, desto leichter trifft ihn der Pfeil des Spottes ; Zwerge sind schon schwerer zu treffen*.

Quelle force que de n'avoir jamais cédé à l'espoir – R.Debray. Surtout quand on n'est pas assez pusillanime, pour combattre le désespoir. Par sa volonté de puissance, Nietzsche défendit bien la vie contre le désespoir, la souffrance, la satiété, mais succomba à l'invasion par la solitude. Solitude, ce point de départ d'un nouveau cercle vicieux ou du même éternel retour : du soi connu qui se désespère - vers le soi inconnu qui espère, et de cette duplicité naît la volonté de puissance, la volonté d'authenticité cédant à la volonté d'invention.

Nos limites jouent deux rôles : déclencher nos élans ou mesurer nos forces. Dans le second cas (Ulysse ou Hegel), le soi connu se dépasse et augmente le volume de son savoir. Dans le premier (Orphée ou Rilke) – l'appel de notre soi inconnu nous fascine, inaccessible, et sacre notre regard immobile sur notre étoile.

Sur les axes essentiels, honte - fierté, force - faiblesse, chaos - ordre, plaisir - douleur, je n'arrive pas à placer les valeurs de mon soi, opération pourtant presque banale, lorsqu'il s'agit des autres ; cette indétermination m'oblige à m'inventer. *Quand je pénètre dans moi, je bute sur le chaud et le froid, la lumière ou l'ombre, l'amour ou la haine* – D.Hume - *When I enter into myself, I stumble on heat or cold, light or shade, love or hatred* - ce n'est pas dans un bloc de marbre qu'il me faudra sculpter ma statue crédible, mais *ex nihilo*.

La lumière pragmatique inonde le quotidien des hommes, qui vivent de plus en plus dans l'illusion d'un milieu sans ombres. D'où la chute de l'art et de la philosophie, qui ne vivent que des ombres. *Au fond de chacun, il y a son noyau inconnu, masse d'ombre, qui joue le moi et le dieu* - Valéry. Dieu voulut, à l'opposé de Nietzsche, que ce noyau fût fait de faiblesses (*Kern voll Schwäche* - Rilke !) ; dans l'inconnu de la volonté de puissance il y a autant de sources d'ennui que dans le connu de nos défaites : *L'inconnu passe pour grandiose* - Tacite - *Ignotum pro magnifico est*.

Le faible, par son doute naïf, annonce la fin du règne de l'évidence et aboutit à une évidence sans relief. Le fort, par ses certitudes intuitives, rappelle les secousses, sans lendemain, du doute et se bâtit des ruines pittoresques hantées par un doute apaisé.

La sagesse et la puissance sont tout de maîtrise des contraintes et très peu de savoir des sources et fins. Déjà, Platon voyait dans l'égocratie ou la maîtrise de ses propres contraintes (la tempérance) – le plus haut des

biens. Parmi les contraintes : la méconnaissance de soi et la maîtrise d'autrui - presque le contraire de Lao Tseu : *Connaître autrui est intelligence ; se connaître est sagesse. Maîtriser autrui est force ; se maîtriser est puissance.*

À quoi dois-je m'attendre, si je mets au centre ce qui m'est le plus énigmatique et impénétrable, moi-même ? - au jeu passionnel des ombres, à la perte de repères, au vertige. Et qu'ils sont sots, ceux qui se disent : *placez-vous au centre, et le vrai, le juste et le paisible vous appelleront* - R.W.Emerson - *place yourself in the middle, and you are impelled to truth, to right and contentment.* L'arbre, lui aussi, n'a pas de centre compréhensible, ce qui le rend sacré.

La puissance a deux domaines d'application : la représentation et l'interprétation. La création ou la réflexion. Chez le créateur, ce n'est pas la monade - volonté de puissance - qui le résume, mais la dyade - la volonté et la puissance - qui constitue un véritable axe de sa personne : la volonté gît au fond du soi inconnu et la puissance forme le soi connu. Dionysos est dans la volonté charnelle, que la puissance spirituelle d'Apollon traduit.

Nous sommes tous également impuissants dans la vision du lointain ; c'est seulement en profondeur ou en hauteur que nos regards diffèrent, en gagnant en poids ou en intensité. Et celui qui croit, que *plus on prend de la hauteur et plus on voit loin* (proverbe chinois), se trompe de dimension.

Deux notions creuses, aux trajectoires semblables ou parallèles, - le hasard et le destin. Sensées apporter du mystère à ce qui n'est qu'ignorance et faiblesse. Le scientifique les formalise en tant que lois, et le poète les reformule en métaphores.

L'éternel retour est retour dans ma Caverne, est reconnaissance, que la découverte d'une lumière naturelle n'apporte rien de plus, et que retourner à la source artificielle, à mon propre feu, - n'est ni faiblesse ni bêtise ni honte.

Quelle autre démonstration d'une existence hors espace-temps que le moi, se révélant dans cette coordination miraculeuse entre les sens, le cerveau, les muscles, la conscience métaphysique ! Tous accessibles à tout moment et en toute circonstance, dans un parallélisme et une unité inconcevables !

Deux seules visions du monde méritent notre respect ou notre admiration : la scientifique et la poétique. Trois étapes en déterminent la valeur : la qualité des principes, sur lesquels se bâtit le modèle, la richesse et l'harmonie de la représentation, l'élégance et la complexité des requêtes, auxquelles est soumis le modèle, - la profondeur, l'ampleur, la hauteur. Aucune autre vision n'assure une égale puissance de ces trois dimensions.

Signes de grandeur d'une écriture : la cohabitation du mépris et de la compassion, de la force et de la faiblesse, de l'espérance et du désespoir, de la fraternité et de la solitude, de la fierté et de l'humilité. Les deux poses antagonistes s'adressent aux objets différents, aux moments différents de l'âme, en langages différents - c'est le contraire du relativisme, qui les met sur le même plan, au même moment ou avec la même indifférence.

C'est sur les axes, sur lesquels nous sommes le plus vulnérables, que surgissent surtout nos extravagances et paradoxes, - écoutez ce faiblard de [Nietzsche](#) s'égosiller en faveur des forts ; mais il ne commet pas de faute musicale : c'est bien sur l'axe de la force que se concentrent les gammes les plus vastes.

La négation est le lot des esprits faibles ; elle est une épigonie au signe opposé – la même importance accordée aux avis des autres. Le bon nihiliste méprise la négation ; il prône le oui à sa propre audace de fonder ses propres origines à la pensée, au sentiment, au regard.

L'une des contraintes les plus utiles que s'impose un bel esprit, avant de prendre la plume et faire résonner la musique de son soi inconnu – la saine méfiance devant ses propres forces, devant son soi connu ; les médiocres ont besoin de confiance en soi connu, pour se narrer, en raisonnant.

Le nihilisme n'est pas déni de toute valeur, mais tentative de me mettre au-delà de l'axe habituel, sur un méta-niveau, - volonté de volonté, pensée de pensée, puissance de puissance. La valeur y retrouvera ses nouvelles origines et s'orientera d'après le vecteur de mon regard, qui munira d'une même intensité les deux extrémités de l'axe ; donc, pas de positions ponctuelles, que des poses discrètes d'une même tension.

Il y a un mysticisme d'impuissance, partant de l'indétermination des limites, et un mysticisme de puissance, que j'appellerais nihiliste, et qui consiste à me reconnaître Ouvert et à tendre, malgré tout et en deçà du soi inconnu, vers mes frontières, qui ne m'appartiennent pas, mais savoir, que, au-delà, le monde est fermé, pouvoir m'y basculer et atteindre ce qui, pour le soi inconnu, fut étranger, divin ou simplement inaccessible.

C'est autour des choses *suffisantes* - des consolations ou des jeux de langage - que la philosophie doit déployer sa force discursive ou imaginative. Le *nécessaire*, c'est le domaine de la science. *Le point de départ de la philosophie, c'est la conscience de sa propre faiblesse dans les choses nécessaires* - Épictète - ce serait sain, si c'était pour chanter des hymnes à la faiblesse ou pour imprimer de l'humilité à son propre

discours et pour éviter ainsi, que son point d'arrivée ne soit une auto-suffisance.

L'incertitude idéale serait à la fois grande et faible : *Quelle plus grande faiblesse que d'être incertains, quel est le principe de son être et quelle en doit être la fin ?* - J. La Bruyère. Seuls les esprits les plus forts peuvent se permettre de cultiver cette noble faiblesse ; les certitudes des faibles, sur ce sujet, relèvent non pas de *principes*, mais d'une pitoyable doxa.

L'imagination sert surtout à créer de nouvelles variables sur un arbre de la connaissance. *Au royaume de l'imagination, l'inconnu est tout-puissant* - Napoléon - il en est seulement le signe, dont la première qualité n'est pas la puissance mais l'ouverture à l'unification, la souplesse. C'est la richesse des substitutions interprétatives qui témoigne de la puissance !

Ils expriment des choses presque diamétralement opposées, le sage et le sot, lorsqu'ils disent, qu'ils ne sont sûrs de rien. Le sot avoue son impuissance, le sage - sa force.

Je vaudrais par le doute qui me rend fort et par les certitudes qui me font aimer certaines faiblesses. La sagesse, c'est à dire l'union du talent et du goût, consiste à voir la place du croire ou du savoir.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que du bruit* - ne va pas assez loin.

Des forces hétérogènes animent, respectivement, nos corps, esprits et âmes ; et tout homme, consciemment ou non, crée, pour chacun de ces

organes, une hiérarchie de ces forces, - une tâche de pure psychologie et que Nietzsche appelle volonté de puissance. Un don d'artiste permet de munir ces hiérarchies d'une même intensité – c'est le retour éternel du même, l'équivalence de la vie et de l'art, l'intronisation du surhomme.

Les systèmes sont des béquilles à l'usage des impotents - M.Twain - *Systems are crutches for the lame*. Les virils ne sont pas moins boiteux, mais ils trouvent toujours un moyen de transports dans leur cerveau mobile.

Personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin qui monte - Nietzsche - *Niemand wusste vor mir den rechten Weg, den Weg aufwärts*. Au Sinaï et au Golgotha, d'autres spécialistes de voiries prétendirent à la même exclusive. Les chemins ne servent qu'à ceux qui marchent ; pour la danse que tu proposais conviendrait plutôt une scène, dans la hauteur d'un théâtre en ruines, mais sous les yeux d'un Spectateur, qui en commande la musique. Ailleurs, tu disais mieux : *Les faibles suivent le droit chemin, les héros suivent les hauteurs* - *Die Schwächlinge gehen den geraden Weg, die Helden gehen über die Gipfel*.

Ma force est de n'avoir trouvé réponse à rien – Cioran. Mais que celui qui n'a pas beaucoup cherché ne s'en félicite pas ! L'ironie intelligente consiste à savoir réécrire tout point d'exclamation en un nouveau point d'interrogation. L'art de la ponctuation distingue les hommes plus précisément que l'ordre de leurs mots et le poids de leurs points finals.

Ni l'art ni le savoir ni la puissance n'arrivent à libérer la vie de son accompagnement d'absurdité ou d'angoisse. Même le livre, qui réunit ces trois grandes illusions, finit par se lézarder ou s'écrouler. Seul l'amour réussit à préserver un semblant de consolation ou satisfaction. Ç'aurait dû être une grande victoire du Christianisme sur l'Antiquité. Mais seules les défaites apportent de la durée à ce qui est noble.

Plus que dans l'intelligence, plus que dans le pouvoir, plus que dans l'art du jeu - c'est dans ma faculté de caresser - par la main, le mot ou le regard - que je place mon amour-propre suraigu. Si ma caresse n'est recherchée par personne, rien ne me sauvera de la paralysante honte.

Dans l'amour, plus on érige de contraintes sur le visible, plus indicible (pour les amoureux) devient tout pas vers des buts, de plus en plus illisibles (pour les autres). La fin de l'amour surgît le jour, où l'on usera de force de l'illisible, pour le réduire au visible.

Les miracles de la vie s'éclouent dans la félicité, ses mirages - dans le malheur. Je suis moi-même dans la joie et ne me reconnais plus dans les cauchemars. Pourtant, c'est dans les cauchemars que je manifeste le mieux mon caractère (*comme si je n'avais la vraie sensation de mon moi que lorsque je suis infiniment malheureux* – F.Kafka - *als bekäme ich das wahre Gefühl meiner Selbst nur wenn ich unerträglich unglücklich bin*).
Morale : le meilleur de nous-mêmes ne se montre pas dans la force. Le meilleur ne se prouve par rien.

Toute passion, qui se détache de moi, emporte une partie de mon âme. Développer des barrages et soupiriaux, pour maintenir sa force ou l'envelopper de mots, qui entretiendraient sa faiblesse royale et nue ? La partialité privilégiant la faiblesse, s'appelle amour, la plus défaitiste des passions ! *L'amour est la plus noble des fragilités de l'esprit* – J.Dryden - *Love's the noblest frailty of the mind*.

L'amour peut tout toucher et tout éclairer, tant qu'il n'est ni poing ni chandelle. *Protecteur de paresse, Amour sied aux oisifs* - Parménide. Celui qui en attend des certitudes lumineuses risque de se retrouver en pleine grisaille : *Ô étoile, ô mon étoile fidèle, quand est-ce que tu me donneras un rendez-vous moins éphémère, loin de tout, dans la région de tes*

clartés durables ? - L.Visconti - O stella, o fedele stella, quando ti deciderai a darmi un appuntamento meno effimero, lontano da tutto, nella tua regione di perenne certezza ?

Pour se savoir fort, la connaissance la plus utile est de se savoir aimé. L'ignorance la plus utile est d'ignorer pourquoi on n'est pas aimé. [Socrate](#) s'y connaissait : *Je ne sais rien d'autre que les choses de l'amour.*

Tout élan finit par s'avérer pitoyable, sans pour autant nous détacher de la merveille de la vie, sauf l'appel de l'amour ; ou, peut-être, lorsque l'amour même s'écroule sur ton échelle de valeurs, ton suicide serait l'issue la plus juste. *On se supprime, quand l'amour se révèle misère, infirmité - C.Pavese - Ci si uccide perché un amore ci rivela miseria, infermità.*

Le culte de la caresse, c'est préférer l'appel obscur de la faiblesse à l'obligation criarde de la force, la maîtrise - à la possession, l'invisible - à l'évident. Caresser une peau, une image ou une pensée, c'est maîtriser, en s'abandonnant, en ne se saisissant de rien.

L'amour, comme la philosophie, c'est la découverte du potentiel de mes faiblesses et l'art de tout ramener au point zéro soit du sentiment, soit de la réflexion. *D'un fond de faiblesses et de nudités surgit l'amour, et à partir de là - la fécondité - J.G.Hamann - Auf Schwächen und Blößen gründet sich die Liebe, und auf diese die Fruchtbarkeit* - l'inertie drape la nudité, la puissance sans volonté abaisse mes faiblesses, seuls les commencements sont féconds.

Dans la vie plate, nous vivons des forces claires, et voilà que l'amour nous fait découvrir d'obscures sources de faiblesses. Et tout élan vers une faiblesse envoûtante nous élève à une hauteur, où seul un souffle d'amour permet de respirer. La souffrance, c'est la faiblesse. L'art de chanter la faiblesse, c'est la poésie. *Je veux chanter l'amour, et voilà qu'il devient*

souffrance. Mais dès que je veux chanter la souffrance, elle devient amour
– F.Schubert - *Wollte ich Liebe singen, ward sie mir zum Schmerz. Und wollte ich Schmerz nur singen, ward er mir zur Liebe.*

Le beau nom de *volonté* n'est vraiment grand que lorsque derrière lui on devine aussi bien l'esprit que l'âme, le cœur et le corps, la puissance y étant rejointe par la hauteur, la passion et la caresse.

Les ressources de la faiblesse sont plus riches et imprévisibles que celles de la force : *L'homme aime tant qu'il peut ; la femme aime tant qu'elle veut* – V.Klioutchevsky - *Мужчина любит сколько может ; женщина любит сколько желает* - il est plus facile de munir le désir d'une volonté que la volonté - d'un désir.

La plus belle victoire de l'amour est dans une glorieuse défaite, où il serait abandonné par ses alliés félons : l'amitié, la perspicacité, l'élégance - pour être exilé auprès des sauvages et égrener ses batailles perdues, face au plus fort que lui.

La passion est un besoin soudain de sacrifier ce qui est fort ou de rester fidèle à ce qui est faible. L'esprit, l'âme ou le corps sont les organes, en général – exclusifs, de ces résistances à l'inertie ambiante. Mais seul l'amour les aligne de front, tous les trois : *L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps* - Voltaire.

Le fort est rarement aimé ; la terreur ou l'envie sont vécues par lui comme substituts de l'amour ; c'est pourquoi il s'aime ; aimer sa force est ignoble, on ne peut aimer, au fond de soi-même, que sa faiblesse ou sa solitude. Mais même ce dernier carré est si fragile : *On cesse de s'aimer si quelqu'un ne nous aime* - G.Staël.

L'amour est un triomphe de la faiblesse, mais le désir est la force même. La caresse est traduction de la faiblesse, et la possession – inertie de la force. L'amour, ce n'est donc ni se serrer, ni même se parler, mais bien s'écouter, se consumer, ne plus peser, se laisser soulever.

Notre âme est nomade, et l'amour est un appel à la sédentarité. Tant que l'étoile éclaire le gîte et non pas les chemins, tant que l'amour fait tourner les yeux vers le firmament plus souvent que vers les horizons, les amoureux voueront leur magnétisme au foyer béni, à ces hautes et palpitantes ruines, et se méfieront de vastes et monotones migrations. À moins qu'une terre promise apparaisse au-dessus de la hauteur acquise et nous fasse rêver.

La faiblesse du cœur aide à aimer, et donc à acquiescer, à une *même* perfection ; la force de l'âme permet de munir d'une *même* intensité et l'acquiescement et la négation. Deux manières de vivre un retour du *même*.

Mon écrit part d'un besoin de caresser le mot ou d'être caressé par un regard complice ou fraternel. Comme le corps, il est travaillé par des fantasmes fous ou honteux, mais s'exprimant, allégoriquement, par le cerveau libre ou le muscle servile.

Dans le corps, où logent pèle-mêle l'âme, le muscle et la cervelle, aucune étanchéité sûre : on inocule une dose d'algèbre destinée au cerveau, on en retrouve des traces jusque dans notre capacité d'aimer.

L'amour est un catalyseur de nos meilleures faiblesses, sans lesquelles nous ne chercherions plus la solitude, ne saurions plus justifier la noblesse, n'éprouverions plus de douleurs inexplicables. *On n'est jamais aussi vulnérable que lorsqu'on aime* – S.Freud - *Niemals sind wir so verletzlich, als wenn wir lieben.*

Le sacré devrait fuir la force ; et là où règne la faiblesse, c'est à dire l'amour, le sacré surgit, sans qu'on ait besoin d'en désigner la source.
Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher - Hugo.

L'épreuve par ses faims est, pour le corps, le pire des surmenages ; l'âme, au contraire, s'en nourrit et y gagne en pugnacité.

L'amour est une vérité du cœur et un mensonge de l'âme : les ombres s'y découvrent la pureté de la lumière, la faiblesse y présente la grandeur de la force, la misère y est vécue comme une richesse inestimable. Tout seul, on y incarne l'univers.

Ils vivent du sens, de ce qui est relativement absolu - la force, la reconnaissance ; il faut vivre des sens, de ce qui est absolument relatif - le bon, le beau, l'aimé.

Le meilleur signe de l'amour n'est ni la force ni le sacrifice ni la fidélité, mais la furtive caresse, portée par un regard, une main, un mot. Sur un axe, allant de la volupté à la consolation.

Qui rêve le plus intensément d'une folie des sens ? - un maître du sens, un sage. L'érotisme est la folie la plus irréductible et, donc, la force d'esprit en est un adversaire, mais c'est à sa faiblesse consentie qu'appartient d'en résumer les égarements. *L'esprit a besoin de son impuissance pour faire l'amour* - Valéry – joli calembour !

La force garantit un équilibre mécanique, la faiblesse promet un vertige organique. D'où les bienfaits surréels du sexe faible : *Sans les femmes le commencement de notre vie serait privé de secours, le milieu - de plaisirs et la fin - de consolation* – N.Chamfort. Étonnant parallèle avec les rôles

joués par la langue, au cours du temps, dans l'évolution de mon regard sur la vie, – la mère, l'amante, la consolatrice.

Je suis de ces âmes, que les femmes disent aimer, et qu'elles ne reconnaissent jamais, quand elles les rencontrent – F.Pessoa. Comment, sans la faiblesse de leurs yeux ici-bas, je préserverais la hauteur des rencontres inavouées la-haut ?

L'amour n'exerce ni ne subit la force ; c'est là l'unique pureté – S.Weil. Il a assez de mercenaires fanatiques, qui se souillent pour lui, avec délices.

La force de l'amour croit avec distance, et la vaincre, toujours par des voies inavouables, augmente le prix de la pureté. *Aimer purement, c'est consentir à la distance* - S.Weil.

La contigüité se ressent dans les régions des racines, des branches, des fleurs ou des cimes. Les racines, c'est la négation ; les branches - la puissance ; les fleurs - l'exubérance ; les cimes - la hauteur. Chaque contigüité a son charme, sa vulnérabilité, son mystère. C'est le mystère qui devrait être le plus recherché.

Si je suis beau ou fort, ma beauté ou ma force font partie de moi-même. Mais que doit penser le hideux ou le faible ? Le moi immédiat est toujours un imposteur. *Un bel homme n'est jamais grand* - Martial - *Qui bellus homo est, pusillus homo est.*

S'il avait été honnête, le Christianisme aurait dû faire bien comprendre au faible et à l'humilié, que même dans l'au-delà c'est toujours Mercure et non pas Dieu-Amour qui distribue la manne, car il y aura bien les premiers et les derniers. *Rare est la vérité sur terre, plus rare encore - aux cieux* - Pouchkine - *Нет правды на земле, но правды нет и выше.*

La foi vient à coups de défaites, que les yeux, pleins de larmes, finissent par transformer en victoires de leur faiblesse : *Le croyant est un vainqueur* - Kierkegaard. Les yeux restés secs cultivent l'incrédulité et la force.

Aujourd'hui, on donne à César ce qui est à Dieu - de l'admiration, et l'on donne à Dieu ce qui est à César - de la puissance.

Il faut s'attacher à l'invisible impérieux et se détacher du palpable superflu ; et l'attachement et le détachement doivent servir à faire entendre notre musique, pour laquelle trouveront leurs instruments et leurs interprètes la faiblesse et la puissance, la fierté et la honte, la passion et la paix, l'ambition et l'humilité, la maîtrise et la simplicité. L'harmonie entre ces deux versants est peut-être ce qui est à l'origine de son propre regard : *C'est la honte ou la fierté, qui me révèlent le regard d'autrui* - Sartre.

Il faut laïciser la foi, l'infini, la puissance et diviniser l'intensité, la noblesse, l'amour. Douter ou savoir - sur un forum publique ; vibrer ou chanter - dans son propre temple.

La plupart du temps, je vis, inconscient du miracle qu'est la vie. Mais dès que j'y songe, je suis inondé d'une grâce, qui dépasse en intensité et en puissance tout ce que je maîtrise. Même un incroyant y ressentira une proximité divine. *Connaître Dieu et vivre, mais c'est tout un* - L.Tolstoï - *Знать Бога и жить — одно и то же.*

Pour se permettre le luxe de ne pas partager la foi réglementaire, il faut porter en soi l'ironie ou la pitié, c'est à dire l'intelligence ou la bonté : *Pas un sur mille n'a d'esprit assez fort ou de cœur assez tendre, pour être athée* - S.T.Coleridge - *Not one man in a thousand has the strength of mind or the goodness of heart to be an atheist.*

Une bonne ironie devrait être plus près de l'humilité que de la fierté, partir de l'enthousiasme plutôt que de la déception, accompagner des larmes plutôt que des rires, consoler plutôt que mordre, élever l'humanité plutôt qu'abaisser l'homme.

C'est bien en chair qu'ils nous promettent le salut, mais est-ce dans l'os, le muscle ou la cervelle, c'est à dire dans la forme, la force ou la mémoire ? Ou bien dans la bile, la larme ou la sueur ?

Tout, dans la matière, dit, qu'au commencement était le Chiffre lisible - lumineux (le Ciel) ou sombre (la Terre). Tout, dans le domaine de l'esprit, dit, qu'au commencement était le Verbe incompréhensible. Un Dieu créateur fort et un Dieu rédempteur faible, pouvaient-ils être la même personne ? S'appelait-Elle - Caresse ?

Le bon Chrétien devrait être humble non pas parce qu'il serait indigne de la grandeur de Dieu, mais parce que la grandeur, c'est à dire la force, est indigne.

Je commence par chanter la force, le bien, la beauté ; porté par ma plume et ma noblesse, je touche aux autres cordes, plus étonnantes et délicates – la faiblesse, le mal, l'horreur – et je comprends, que mon chant est plus important que la chose chantée, que l'élargissement de gammes est plus porteur que l'approfondissement de thèmes, que la hauteur de ma voix assure la même intensité de mes fibres au-dessus de tout axe de valeurs. Au pays de mes pensées païennes, je dois être missionnaire, pour les convertir en une foi des rêves ; c'est le retour à la pureté initiale (le *retour nietzschéen*, *die Wieder-Kehre*, est une tentative de conversion !).

Il ne suffit pas de parler devant Dieu ; encore faut-il qu'on parle à soi-même, comme Hamlet, comme *Pascal*, comme *Valéry*. Et c'est ce qui

manque à Cioran, qui s'adresse tout le temps aux autres. Même le destinataire de Nietzsche, le surhomme, n'est qu'une seule facette de soi, portant la puissance et méprisant la faiblesse. Mais ce qui est vulnérable en nous est plus noble.

La hauteur est une affaire exclusive de l'homme créateur ; aucun mystère, ni Dieu ni le destin, ne la préfigurent, elle est la prérogative du soi connu, de sa force. Le soi inconnu, le mystique, l'intouchable et le divin, tapit nos profondeurs et fonde nos croyances : *Le soi, invisible, touchant, dans sa profondeur, Dieu – voici la foi* - Kierkegaard. Et touchant, ou plutôt s'unifiant avec le soi connu – voici la création.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement vissés à la vie que la vérité et le savoir.

Au commencement était le couple l'Amour - la Haine (Empédocle), la Monade (Pythagore ou W.Leibniz), l'Apparence (Pyrrhon), l'Idée (Platon), le Verbe (le Christ), l'Action (Thomas l'Aquinate, Goethe, après avoir opté pour le Sens et la Force, J.Proudhon), la Violence ou la Lutte (Pascal ou Ch.Darwin), le Soupçon (Marx et sa Classe, Freud et sa Perversion, Nietzsche et sa Musique, N.Berdiaev et sa Liberté), la Donation (Gegebenheit de Heidegger), l'Étrange (à partir des fantômes et spectres : *Shakespeare genuit Marx, Marx genuit Valéry* – J.Derrida). Chacun au commencement de sa discipline : l'Idée (le Nombre, la Monade, la Force) - pour représenter le mystère, le Verbe (l'Amour, le Sens, la Donation) - pour formuler les problèmes, l'Action (la Haine, la Lutte, le Soupçon) - pour tester les solutions, la Perversion et l'Étrange - pour confondre ou embellir les passages de l'un à l'autre de ces trois niveaux.

Dieu n'a pas de limites ; Il est dans l'existence même de limites : pour la matière, pour mon rêve, pour la voix du Bien, pour l'émotion du beau, pour la puissance du vrai.

C'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire - la Bible. Quel général, tyranneau ou comptable n'aurait-il pas dit la même chose ? Dieu se sert de sa magie incantatoire pour s'approprier des attributs de César. Et la Bhagavad-Gîtâ - *Là où est Krishna, règne l'opulence, la victoire et la moralité* - n'est pas plus glorieuse.

Trouver le bonheur dans l'avoir sans référence à l'être, c'est votre vraie religion : *Le système, qui consiste à attendre d'un être tout-puissant le bonheur, c'est le système de l'idolâtrie* - J.Fichte - *Das System, in welchem von einem übermächtigen Wesen Glückseligkeit erwartet wird, ist das System der Abgötterei*. Ni moutons ni loups ne furent jamais soupçonnés d'idolâtrie. La toute-puissance se fait traduire dans le culte païen des mots et des notes.

Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux – Hugo. Crois-tu qu'il y a aussi des *réalités* dans tes paroles ? Une réalité énoncée est une chimère classée. L'impuissance, l'inertie ou la pauvreté du langage stérilisent une chimère en l'abaissant au statut de réalité, qui ressemble, par définition, à l'espèce, au troupeau.

Plus un esprit se limite, plus il touche par ailleurs à l'infini - S.Zweig - *Je mehr sich einer begrenzt, um so mehr ist er andererseits dem Unendlichen nahe*. Histoire de se débarrasser d'insipides buts ou de se dire : *Ce qui m'ôte une contrainte, m'ôte une force* – I.Stravinsky. On se limite par deux moyens : en s'imposant d'ascétiques contraintes - la solitude de la lutte nous mettant face à l'infini sans force ni mémoire - ou en se vidant, pour préparer la place à Celui qui pourrait y agir.

La puissance dans le *mieux* est incompatible avec celle dans le *plus*. Celle-ci ne demande que la volonté, celle-là est question de talent. Le don du meilleur est au-dessus de la volonté de puissance.

La seule puissance noble, c'est le talent, qui est une fatalité ne pouvant pas être désirée. Donc, la volonté de puissance est soit le bonheur de Narcisse, soit le malheur de Salieri.

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inquiète ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance* - Spinoza - *Dei voluntatem, hoc est, ignorantiae asylum*.

L'homme tragique est celui, chez qui cohabitent la hauteur d'ange et la profondeur de bête. Mais si la bête est omniprésente chez tous, dénicher un bon ange s'avère une tâche insurmontable. Pour une obscure raison, la trace qui y conduit le mieux semble être la correspondance amoureuse, et j'y tombe sur [Dostoïevsky](#), Flaubert, F.Kafka, A.Blok, mais seul le premier exhibe une bête aussi puissante que l'ange.

L'ironie, tournée vers les autres, est signe d'une volonté de domination, le plus souvent ridicule ; l'ironie doit ne viser que tes propres turpitudes, déviations et impuissances.

Comment devrait naître une ironie aimable ? - constater la chute d'une chose noble et comprendre que, rationnellement, cette chose est indéfendable. Donc, l'ironie serait une lamentation, cachant une consolation inavouable.

Toute âme noble a besoin de faire des sacrifices. Les plus chanceux – Kierkegaard, Nietzsche, S.Weil, Cioran – n’avaient rien à sacrifier aux autres, ce qui les obligeaient à chercher des sacrifices devant eux-mêmes, et ces abandons s’avèrent être les plus féconds pour la qualité de l’écriture.

Pouvoir

Qui ne rêve de puissance ou de réalisations héroïques ou artistiques ? Mais une fois que j'ai fait le tour de ces exploits, je comprends que rien ne vaut la maîtrise du mot, sans laquelle pâlisent les savoirs et les actes. Créer du vrai, en inventant des langages, est plus passionnant que d'en déduire, en restant dans le langage des autres.

Mes timides et maladroites tentatives de faire du bien au milieu des hommes ne valent pas grand-chose à côté de la voix du Bien, qui résonne dans mon cœur, même dans les déserts ou les cellules.

La bonté est la faiblesse des hommes de cœur, la méchanceté est la force des hommes sans cœur. Préférer l'optimisme de la faiblesse au pessimisme de la force, l'impasse au sentier battu. *Du pessimisme, il y a toujours une issue, de l'optimisme - aucune* - Don-Aminado - *Из пессимизма еще есть выход, из оптимизма - никакого.*

Prendre fait et cause du faible, au nom des valeurs du fort, - telle est l'attitude confortable des intellectuels d'aujourd'hui à indignation facile. Je suis pour le noble, à résignation difficile, et qui est toujours un faible et qui méprise la morale du fort.

L'homme de troupeau, c'est l'homme fort ; la pitié reste l'apanage de l'homme noble en déroute ; les valeurs sans prix ne gagnent rien dans une transvaluation ; l'intelligible est un matériau de l'art plus souple que le sensible - quand on comprend tout cela, on ne garde de Nietzsche que ses métaphores et l'on jette sans regret, à la poubelle, ses pensées.

L'horreur de notre époque : la haine n'emplit que des âmes incapables de pitié pour le faible ; la pitié ne visite que ceux qui sont incapables de haine du fort.

L'homme parfait : une fusion entre Rousseau (la pitié de l'homme naturel) et Cioran (l'ironie de l'homme inventé). Les grands imparfaits : Nietzsche - le faible sans pitié, et Valéry - le fort sans ironie.

La pitié, aux yeux de l'homme moderne, désigne un faible, et son inquiétante hantise, c'est d'en faire partie. Il préfère la justice du robot à la pitié de l'homme.

L'origine du mal - l'objet de ma bonne action n'est jamais le bon ; et non pas à cause de ma faiblesse ou hypocrisie, mais parce que le bien est sans objet ; le mal, c'est mon choix de l'objet qui porterait le bien. Le bien commence par l'invisibilité du choix initial et l'illumination de la fin.

Les balivernes nietzschéennes sur le surhomme et sur la volonté de puissance proviennent de sa méprise : il prit la recherche de la vérité - effectivement, une manie des sots ! - pour la morale (qui suppose le respect du faible et le sacrifice par le fort). Heidegger, en n'y voyant que la machine, fut plus lucide : *La vérité de l'être revendique le sacrifice de l'homme - Die Wahrheit des Seins nimmt das Opfer des Menschen in Anspruch* - de deux concepts cadavériques résulte ou, plutôt, surgit le geste vital, le sacrifice, ce concept vital appelant, en général, au renoncement du geste ou même au suicide en musique : *La mort est la hauteur insurpassable de la vérité de l'être dans le chant du monde* - Heidegger - *Der Tod ist das höchste Gebirg der Wahrheit des Seyns im Gedicht der Welt*.

La plus grande liberté, comme le plus grand esclavage, se résument dans une même formule : accomplir la volonté d'un autre et non la mienne propre. Si cette contrainte extérieure m'est imposée par des hommes, plus puissants que moi, je suis esclave. Si elle m'est soufflée par mon propre soi inconnu, par cette voix d'un bien inné et sacrificiel, je suis homme libre, homme divin. Cette liberté est une merveille irrationnelle, accessible même au dernier des hommes ; la liberté animale, celle du choix d'un acte dans un ensemble des actes possibles, est une merveille rationnelle, accessible même aux fourmis.

Nous avons peut-être deux âmes : une forte et héroïque, sachant faire des sacrifices, et une faible et sainte, osant la fidélité. Elles auraient deux canaux d'échanges : l'ironie face à la force et la pitié pour la faiblesse. Dans la pitié, la noblesse fait que l'âme sacrifie sa force impure à la pure faiblesse.

Aucune relation entre ma (non-)participation à l'œuvre du bien et l'intensité de l'angoisse, qui m'étreint. La gratuité du bien est absolue. L'être y est plus près de la source mystique que le devenir : *être bon* y est la seule solution du problématique *faire le bien*. Certains prêtent au [Christ](#) (à travers [Nietzsche](#)) cette belle parole : *Pour être bon, il suffit d'être faible* (R. Enthoven).

Le mal se nourrit de toute action ; le seul moyen de l'épuiser est de ne jamais lever le bras. L'homme est à l'opposé de Méphistophélès (*Une partie de cette force, qui veut toujours le mal, et fait toujours le bien - Ein Teil von jener Kraft, die stets das Böse will und stets das Gute schafft*) - il est l'un irréductible qui, en même temps, *veut* le bien et *fait* le mal. Le faire est le mal, et le désirer est le bien.

Que mon cœur soit plus près du plus faible ; que mon esprit ne défie que le plus fort ; que mon âme ne s'attarde en aucune compagnie et reste seule et désarmée.

Les âmes naïves s'imaginent, que le malheur du monde ne viendrait pas de la force des pires, mais de la faiblesse des meilleurs ; c'est la force même qui est l'origine du mal, et le pire mal se produit, lorsque les meilleurs y accèdent et s'en servent.

Un homme fort et sociable prônant la morale [nietzschéenne](#) ne peut être qu'un salopard ; elle n'est noble que chez ceux qui, comme [Nietzsche](#) lui-même, sont et se sentent infiniment seuls et faibles.

La honte face au bien inaccessible, le sacrifice au nom du beau - ce sont nos faiblesses ; tandis que tout usage de notre force est banal et presque mécanique : *L'originel ne peut apparaître que dans la faiblesse* - Hölderlin - *Das Ursprüngliche kann nur in seiner Schwäche erscheinen.*

Le bien n'est jamais dans l'œuvre ; il est irrémédiablement entaché par toute forme de force, que ce soit dans le geste ou dans la pensée. C'est l'âme coupable et non pas l'esprit capable qui colore nos actes, et Hamlet cherche des couleurs du mauvais côté : *il n'existe ni le bien ni le mal, c'est la pensée qui les crée* - *there is nothing either good or bad, but thinking makes it so*. Le bien est l'émoi silencieux, pudique, humble et immobile de l'âme, bien que son objet puisse être altier, grandiose et remuant.

La merveille de l'éthique humaine est la reconnaissance que le bien le plus irrécusable loge dans nos faiblesses, jusque dans notre immobilité. Mais cette reconnaissance demande de la force, même si notre faiblesse est

plus humaine, c'est à dire divine, que la force : *L'homme n'est pas une force, mais une faiblesse au cœur de l'être* – M.Merleau-Ponty.

Pour Nietzsche, au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémence et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, Platon, avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou Valéry, apportant à l'art davantage d'intensité, en incluant la science au même axe artistique. Héraclite, chantant l'harmonie d'opposés.

Le premier calmant des troubles de la conscience est l'action, avec ses illusions sur le droit (consistant en connaissance des lois et des codes) et la puissance (se réduisant de plus en plus à l'appui sur un bouton). *Que nos bras forts soient notre conscience* - Shakespeare - *Our strong arms be our conscience* - la cécité des muscles se compléta par la surdité des cœurs et le mutisme des âmes.

La puissance éthique - la pitié, la puissance esthétique - le talent, la puissance mystique - la création ; c'est bien étrange que le surhomme, prônant la volonté de puissance, ne le voie pas, et se rabatte sur la fumeuse vie, dans laquelle ne réussissent, aujourd'hui, que des sous-hommes. Étrange aussi de voir dans la volonté de puissance - une *solution de tous les mystères*, tandis que, pour un créateur, elle est le mystère même des commencements, ne se muant même pas en problème.

Deux axes primordiaux, sur lesquels s'évalue tout homme : force - faiblesse, pureté - impureté, critère social ou critère intime. La bête surgit du premier axe, l'ange se profile dans le second. Mais, pour un créateur, par-dessus ces axes se mettent le talent et la noblesse, dans une unification par intensité.

Aucune réaction, active et adéquate, à l'appel du bien ne nous est possible ; nous sommes condamnés à rester passifs, face à la voix pourtant la plus irréprouvable. Ni notre désir ni notre pouvoir ne peuvent s'associer avec le nom de bien. La volonté de puissance ne s'applique qu'aux valeurs de la vie et de l'art ; elle est le refus de réduire celles-ci aux valeurs morales. Dans l'art, fusionné avec la vie, le bien a la valeur d'excitant et non pas de nourriture.

Le bien n'est qu'un appel passif de l'amour ; l'amour, comme le beau, a pour organe - l'âme fière, tandis que le bien loge dans le cœur chétif. Rien de commun, en revanche, entre le bien et le beau : le beau a aussi bien sa source que ses effets, pleins de grandeur et de puissance, tandis que le bien n'a qu'une source, vouée à la faiblesse et à l'inabouti. Et Plotin : *Le Bien est l'au-delà et la source du Beau* - ignore, que l'au-delà du Beau est l'esprit et sa source - l'âme.

L'homme habite deux demeures, la bestiale et l'angélique ; et le Mal le plus perfide te guette non pas dans la première, celle de la violence, mais dans la seconde, celle de la droiture et de la bonne conscience. Le mal est toujours extérieur, là où s'exercent ton intelligence et ton muscle, mais le sens du mal naît d'un besoin de pureté intérieure.

Le faible, qui ne peut pas être assisté, et qui doit donc périr, est celui dont la palette est pauvre, et son pinceau - impuissant ; le fort, qui doit

trionpher, a la puissance au bout de sa plume. C'est ainsi qu'on doit lire le cas *critique* de la morale, exploré par Nietzsche.

La force doit pratiquer l'art du sacrifice, et la faiblesse – oser la fidélité ; le drapeau blanc y sied à la force, et la faiblesse s'y manifeste comme une honorable force sans action. Avec l'action, la force nous coupe du royaume du bien : *N'est bien que ce qui est soustrait à la force* - Socrate.

Chercher le bien d'après les actes est aussi illusoire que juger le beau d'après son succès commercial. *Il faut mépriser ce qui est jugé beau par la loi et bon par la victoire* - Gorgias.

Jadis, la honte visitait tous les puissants, et ils s'en débarrassaient à coups d'aumône à quelques artistes ou laboureurs de passage. Aujourd'hui, la conscience tranquille s'achète gratis ; il suffit de ne pas contrevenir aux Codes fiscal et pénal, pour se considérer homme de bien ; sans être bons, ils *font* le bien, en payant, honnêtement, leurs impôts. *Il est impossible d'être, en même temps, riche et bon* - Platon.

Le bien souverain : pouvoir tenir à l'excellence, c'est à dire sur l'axe, que je trace moi-même, avoir l'audace de me (dé)vouer à la valeur la plus noble, la plus brillante ou la plus intelligente, à laquelle s'adonnera ma voix, mais me servir de tous les registres de cet axe, pour ma musique ouverte.

Si l'on savait ce que c'est que le bien, on lui attacherait aisément le devoir de nos contraintes, le pouvoir de nos actes ou le vouloir de nos buts. Mais la vision naïve domine : *Vouloir est de l'homme, vouloir le mal est de la nature corrompue, vouloir le bien est de grâce* – J.Calvin. Tu te trompes de verbe : au lieu de *vouloir* il serait plus juste de parler de *pouvoir* et *devoir*. Ce n'est pas le but, mais les contraintes qui nous orientent vers le

mal ; non pas le désir, intime et désarmé, mais la puissance du robot ou l'obéissance du mouton.

Le vrai bien est insensé, exceptionnel et impuissant ; dès qu'il se croit universel et raisonnable, il se met au service du mal. *À cette impitoyable époque, parmi des folies, accomplies au nom du Bien universel, la bonté insensée, pitoyable ne disparut pas* - V.Grossman - *В ужасные времена, среди безумий, творимых во славу всемирного добра, бессмысленная, жалкая доброта не исчезла*. Comme la vérité allant au-delà du sens, comme la beauté dépassant les sens. Y rester attaché, sans qu'aucun regard ne nous surveille, même dans la solitude, - est notre plus beau mystère.

La relation entre le bien et le mal est celle entre l'arc d'Apollon, à la corde bien bandée, et les flèches ou les cibles, qu'Arès ou Hadès lui tendent.

Être homme entier, que tout avance en moi en même temps, - c'est souvent un cœur à bout de souffle qui cherche cet équilibre mécanique. L'athlète se sépare de l'esthète et repousse l'ascète. La charité moderne, c'est une épreuve pour handicapés, arbitrée par des valides.

Être capable du bien veut dire en être pénétré au point, que j'en garde l'attirance et l'émotion, même en absence de tout acte. Le bien n'a aucune énergie, il n'a même aucune étoffe, il est impondérable. Le mal se dégage de l'énergie et de l'étoffe mises en scène, tout le bien n'est que dans les coulisses, où ne pénètre aucun acte.

Les bonnes âmes cherchent à faire entrer le bien dans le cœur des hommes, mais le bien ne le quittait jamais, c'est le cœur lui-même qui n'est plus écouté. La demeure dévastée du bien n'est plus vue que comme un muscle de plus.

On n'a pas besoin de force, pour être méchant, il suffit de mettre l'exécution au-dessus de l'intention. Tous ont la force d'agir ; toute force employée en dehors du rêve mène au mal : *Il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force* – L.Vauvenargues.

Combattre ou tolérer le mal – multiplier le mal qui me ronge ou multiplier le mal qui ronge les autres – face au mal réel, sauver le corps des autres ou condamner ma propre âme à de nouveaux remords. Le bien est mystérieux, et le défi problématique du mal est sans solution ; le bien divin n'est bien que sans énergie. *Pitié pour le mauvais, pour sauver le bon* - Publilius - *Honeste parcas improbo, ut parcas probo.*

La source du beau est cachée, mais beaucoup d'actes en découlent. La source du bien est cachée, elle aussi, mais, cette fois, aucune voie vers le moindre acte, elle est l'une de ces fontaines intouchables, près desquelles on meurt de soif. *Je te loue, ô Seigneur, de nous avoir refusé l'exacte connaissance du bien et du mal* - Saadi. Depuis, on gagna beaucoup en exactitude et en puissance, et surtout on changea son réceptacle : le chœur se substitua au cœur.

Ma liberté éthique est toujours de la violence, faite à mes propres intérêts ; ce qui est l'un des rares cas, où le courage est à saluer : *La liberté est incompatible avec la faiblesse* – L.Vauvenargues.

L'état de compassion est signe de maturité de l'âme. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est quelle en fut l'avant-dernière saison ? Le remords, l'angoisse, la toquade ? Et c'est ainsi que l'amour s'appellera pénitence, faiblesse ou force.

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendantale, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien formulé) fut Nietzsche : sa *réévaluation de toutes les valeurs* signifie, en pratique, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité *égale* (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

La faiblesse est l'origine de nos plus beaux sentiments – le bien, la noblesse, le rêve. La force a pour moteurs – l'envie, le nombre, l'inertie. Des élans angéliques et des instincts bestiaux. De nobles contraintes, de minables moyens. Le talent – se mettre au-delà ou au-dessus des deux.

Au pays du Bien il n'y a ni routes ni cartes ni véhicules. Ceux qui les cherchent et y échouent font bonne mine à mauvais jeu : *Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons* – L.Vauvenargues.

Être pathétique et avoir honte du pathos, être fort et chanter la faiblesse, être pour un acquiescement monumental et vouer au monde un refus viscéral - quand on arrive à surmonter, éthiquement, ces oppositions, on arrivera à profiter, esthétiquement, de leurs tensions réciproques.

Ma gentillesse, ma probité, ma compétence – je me mets à les décrire, en toute authenticité, sans dissimulation aucune, et la sottise de cette opération m'inonde de honte. Non seulement ma conscience découvre des failles morales dans ces vertus empiriques, mais, ce qui s'avère décisif, ma plume trouve des qualités paradoxales dans les valeurs contraires.

C'est ainsi que naît la volonté de puissance : l'approfondissement de l'éthique et l'élévation de l'esthétique.

Il faut avoir du cœur, pour admettre la valeur thérapeutique de nos faiblesses, pour avoir honte d'une force mécanique, pour ne pas avoir honte d'en appeler à la pitié et à la consolation. Je ne sais pas si Valéry avait du cœur : *Rendre faible quelqu'un est un acte non noble*. Oh combien moins noble est de faire oublier nos faiblesses divines !

Plus mes pensées, plutôt que les actes, s'occupent du bien, plus malheureux je serai. *Ce qui procure le bonheur, c'est de posséder la science du bien et du mal* - Platon. Il faudrait assigner la bonté à sa résidence naturelle – le cœur (muni d'une créativité, il devient âme). Laisser la pensée - désincarnée. Ainsi j'éviterai d'être le mouton de chair ou le robot de chaire. Le cœur en proie au doute ne doit pas céder au cerveau en quête de certitudes. Le possessif cérébral évince le captatif cordial. La douce ou amère faiblesse des rythmes ne doit pas se muer en force insipide des algorithmes. La science s'inculque et la pensée fuit. À moins qu'on ne fasse que viser sa cible, sans lâcher de flèches : *La philosophie devrait ne viser que la science du bien et du mal* - Sénèque - *Scientia bonorum et malorum, quae sola philosophiae competit*. Une bonne gymnastique, pour se préparer aux chutes mal amorties et à la honte des pas trop sûrs.

Du trop de veille dynamique naissent les pires des vices ; la vertu, elle, naît d'une profonde faiblesse et apparaît dans un haut rêve. *Le vice nous pousse à la prudence et ne nous permet pas de nous endormir dans la sécurité* - Plotin. Le vice nous envahit par les yeux ouverts et les mains emballées. La vertu accompagne l'immobilité des pieds et la honte dans les yeux.

En Dieu, la puissance va à l'être, la sagesse au vrai, la volonté au bien – W.Leibniz. Chez l'homme, en revanche, l'être, la vérité et le bien sont sans attributs. Ce qui réclamerait, chez lui, et la puissance et la sagesse et la volonté, c'est le beau. C'est pourquoi la théodicée la plus convaincante, ce n'est ni la tienne ni celle de Gödel, mais celle de [N.Berdiaev](#) : la beauté incompréhensible de la création humaine.

Toute méchanceté vient de faiblesse – Rousseau. Les hommes t'écouteront bien, ils devinrent forts et sans états d'âme. La méchanceté est vaincue par la force de l'indifférence.

Le vrai n'a pas de fond, il n'a que la form(ul)e ; le bien, au contraire, n'a que le fond, intraduisible ni en forme d'un tact ni en force des actes. *Les expressions universelles de vrai et de bien ne peuvent aboutir à aucune expression du contenu et ne tardent pas à engendrer l'ennui* - Hegel - *Die allgemeinen Worte von dem Wahren und Guten können zu keiner Ausbreitung des Inhalts kommen und fangen bald an, Langeweile zu machen*. L'ennui du cornichon est l'insensibilité à la forme du vrai et au fond du bon ; l'ennui du sage est le vrai mal fondé ou le bon déformée.

Jésus-Christ, le premier, a désigné le laudateur de toutes les fausses vertus, le contempteur de tout sentiment élevé, cet esclave des forts, ce tyran des faibles - le monde – G.Leopardi - *Gesù Cristo fu il primo che distintamente additò agli uomini quel lodatore di tutte le virtù finte, derisore d'ogni sentimento alto, quello schiavo dei forti, tiranno dei deboli, dinotò col nome di mondo*. La misanthropie existait bien avant Lui, mais elle opposait au monde de la réalité - le monde de la vanité, le monde des sages. Dans les deux cas, la fuite est le mot d'ordre commun, fuite dans un discours ironique ou dans un parcours ascétique. L'ascétisme, le romantisme, les statistiques - telles sont les étapes d'un regard hautain intercepté par l'ironie.

Dans toute morale aristocratique, la compassion passe pour une faiblesse - Nietzsche - *In jeder aristokratischen Moral wird das Mitleid als eine Schwäche wahrgenommen*. Cultive ta faiblesse ou ta défaite, et tu retournes facilement cette piquûre en éloge. Le goujat est connu par n'apprécier que la force. Ou, plus précisément, il ne sait pas tirer profit de ses faiblesses.

La morale est la faiblesse de la cervelle – A.Rimbaud. L'humanité, ces temps derniers, progressa surtout côté cervelle, et là-dessus elle est désormais invulnérable. Elle se souviendra, un jour de nostalgie, que l'amour était une faiblesse du cœur, l'ironie - celle de l'esprit (*Ma pensée m'échappe ; cela me fait souvenir de ma faiblesse* - Pascal). Mais il sera trop tard.

Est bien ce qui donne plus de réalité aux êtres et aux choses, mal ce qui leur en enlève – S.Weil. Ce qui suppose que le chemin, qui mène à la perfection, soit droit, ce qui messied à mon doute capricieux. Mais peut-être s'agit-il là d'une modulation de chemins obliques ? Le bien serait-il parfaite et droite impuissance ? *Diable, c'est puissance oblique* - Alain.

Je n'admire guère le courage populacier du faible David, défiant Goliath si fort ; j'admire le noble courage, la faiblesse divine de Jésus, baissant les bras devant le puissant de ce monde, Ponce Pilate.

Tout homme porte en lui quatre parties égales en puissance : un sous-homme (l'homme du souterrain de Dostoïevsky), un surhomme (l'homme d'acquiescement de Nietzsche), un homme (le moi inconnu) et le reflet des hommes (l'Autre en moi de Sartre). Le dernier quart devint l'homme effectif, au détriment de l'homme électif, qui résumait les trois premiers. Le sous-homme devrait être pris au sérieux, c'est sur le surhomme qu'il

faut concentrer nos sarcasmes. Pour ne pas devenir porte-voix des hommes, il faut ne parler qu'à l'homme. Chaque face ne se polit qu'au contact avec l'interlocuteur de la même race ; c'est pourquoi : *Chaque fois que je me suis trouvé parmi les hommes, je suis revenu moins homme* - Sénèque - *Quoties inter homines fui, minor homo redii.*

Ce n'est pas la force, mais la reconnaissance qui est le vrai motif des ambitions du goujat, qu'il soit marchand, écrivain ou politicien. Et, presque toujours, ce que les aigris appellent huées ne sont que le manque d'applaudissements.

L'antihéros, l'homme n'élisant d'adversaires qu'au fond de soi-même. Le surhomme de Nietzsche en est un bel exemple, qu'un fâcheux malentendu classa parmi les héros (César Borgia, chez les blasés du pouvoir, a la même place que Hamlet, chez les blasés du devoir, Don Quichotte, chez les blasés du vouloir, et Faust, chez les blasés du savoir).

Ce qui devint frustrant pour les imposteurs, c'est que désormais tout talent *sollicité* réussisse presque automatiquement. Les unités de mesure du talent devinrent universelles, depuis que la couleur et la hauteur en sont exclues. On ne sait plus quoi faire de ses cordes, quand le seul instrument écouté est le tambour forain.

La volonté guidée exclusivement par la raison, telle est la conséquence mentale de la robotisation cérébrale des hommes ; la volonté de vie (Schopenhauer) ou la volonté de puissance (Nietzsche), ces deux formes d'un soi inconnu, unique, voué à une défaite glorieuse, disparurent au profit de la volonté de réussir, cette forme d'un soi connu, transparent et grégaire. Le romantisme, c'est l'élégance d'acceptation de la défaite ; le contraire du romantique n'est pas le classique (qui est un romantique

apaisé), mais le robot, programmé pour la réussite du cerveau et la perte de l'âme.

Les hommes ont une conscience tranquille, mais ils n'ont pas de conscience, ils ont une paix d'âme, mais ils n'ont pas d'âme, ils prennent à cœur leur force, mais ils n'ont pas de cœur, que la force.

Ce n'est pas la cécité de la foi, mais sa profondeur et son immatérialité, qui expliquent son irrésistible vivacité chez le jeune. La foi en la puissance (le muscle, le pouvoir, l'argent), la foi en la beauté (l'élévation, la création, l'originalité), la foi en la reconnaissance (l'intelligence, l'amour, la gloire), - avec le temps tout finit par s'avérer un leurre. Et au-delà des leures, il te resteront l'espérance sans lendemain, ou la consolation sans mouchoir, dans une hauteur, abandonnée par la vie et livrée à ton étoile évanescence.

Ne connaissant pas de chutes, ils confondent désormais la platitude avec la bassesse. *Pour pouvoir tomber bien bas, il faut un élan puissant* – L.Tolstoï - *Только с сильными стремлениями люди могут низко падать.*

L'angoisse des échéances de l'avoir les empêche de suivre la joyeuse *déchéance de l'être* (Heidegger, *Verfallenheit des Daseins*). Qui, même, peut être mise en musique (*L'être est dans le chant* - Rilke - *Gesang ist Dasein*). Mais leur esprit n'attise que la soif de la puissance ; chez les poètes, *c'est dans le chant que souffle leur esprit* - Hölderlin - *im Liede wehet ihr Geist.*

L'humilité est le contraire du culte de méritocratie : reconnaître qu'il existe des hommes plus dignes de ma fortune, et qui sont plus malheureux que moi, et en avoir honte (les méritocrates en sortent avec davantage d'orgueil ou de cynisme). Donc, être humble, ce n'est pas reconnaître

quelqu'un plus puissant (Spinoza, l'humilité des chiens : *L'humilité est une tristesse, l'homme contemplant son impuissance - Humilitas est tristitia, homo suam impotentiam contemplatur*), mais, au contraire, - plus digne, quoique plus faible (l'humilité du fort).

La théorie évolutionniste annonce la suprématie du fort ; Nietzsche dénonce celle du faible. Tous les cartésiens voient en l'esprit le sommet de nos facultés ; et Nietzsche en fait la lie. Pourtant, la contradiction n'est pas du côté, où l'on la cherche ; elle n'est que psycho-langagière : Nietzsche appelle *faible* celui que tout le monde, moi y compris, appelle *fort* ; et son *esprit* est vaste, tandis qu'il n'est respectable que profond, tout en s'opposant à la hauteur d'âme. *Celui qui a de la force, se défait de l'esprit ; j'entends par esprit la grande maîtrise de soi-même - Nietzsche - Wer die Stärke hat, entschlägt sich des Geistes ; ich verstehe unter Geist die grosse Selbstbeherrschung* - et l'on finit par se solidariser d'avec son âme, le porte-voix du soi inconnu !

Les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui jouent les jeux banals de puissance, de débauche ou de religion et ceux qui s'adonnent à inventer de belles règles des jeux magiques, auxquels ils ne joueront jamais ; les deux s'y complaisent, et les drames n'éclatent que lorsqu'ils tentent de jouer les deux rôles en même temps. Aux derniers, aux artistes, s'applique la règle d'E.Jünger : *Qui s'interprète soi-même se trouve en-dessous de son niveau - Wer sich selbst kommentiert, geht unter sein Niveau.*

Ni la puissance ni l'intelligence ni l'action ne résument l'homme avec autant de précision et d'originalité que la musique, dont son regard est capable. La musique imprime notre effigie ; tout ce qu'elle exprime s'y réduit. Si l'homme est son style, la musique est l'homme même. *La*

musique n'exprime qu'elle-même – I.Stravinsky - *Музыка выражает самоё себя.*

Être sans honte, aujourd'hui, signifie ne voir que le corps des pensées, sans s'arrêter sur leurs vêtements que conçoit le haut couturier qu'est tout créateur. Il n'y a que celui-ci qui s'inspire de la troublante nudité de la pensée à maîtriser et que, par ailleurs, il ne touche qu'en rêve, dans ses phantasmata inarticulées. *La perte de la honte est le premier signe d'un faible d'esprit* – S.Freud - *Der Verlust von Scham ist das erste Zeichen des Schwachsinn* - un faible d'esprit étant celui qui croit que la force équivaut l'esprit.

Est anti-humaniste celui qui ne mise que sur la force ; est humaniste celui qui a pitié de la faiblesse d'autrui et honte de sa propre force ; le respect du seul savoir, qui augmente la force, ou le respect du savoir sans forces. *C'est à en rire ou à en pleurer de voir tant de savoir rester sans force sur la vie des hommes* (Kierkegaard) - tu ne comprends donc pas que la beauté de la vie est due plus à l'inconnaissable qu'au connu, à l'intensité qu'à la force. *Tout ce que nous ignorons, nous le connaissons grâce aux rêves des savants-poètes* – V.Vernadsky - *Всё, что мы не знаем, мы знаем благодаря мечтам ученых-поэтов.*

Sans rien partager avec une personne, on peut éprouver pour elle de la pitié. Mais le *Mitleid* (ou le *сострадание*) suppose une participation empathique, d'où sa mauvaise réputation auprès du Teuton hautain et sa gloire aux yeux humbles du moujik.

Qui, aujourd'hui, mérite davantage l'attention de nos plumes, les hommes ou les livres ? Je penche de plus en plus pour le second terme. La vie des hommes devint si préprogrammée et impersonnelle, si dépourvue de ce qui est humainement céleste ou divinement livresque. Le livre, lui, qu'il

soit aboutissement d'une vie ou commencement d'une création, est l'expression la plus fidèle de nos talents ou de nos impuissances, de nos angoisses ou de nos bonheurs. Je sais que même le livre, de nos jours, devient aussi ennuyeux que la vie, c'est à dire dédié exclusivement au réel. Et ce n'est pas demain que nous lirons les *Sentences* d'un nouveau Pierre Lombard.

Il faut porter en soi une puissance des commencements, dans le regard et dans les valeurs ; ni la révolte ni la négation n'y jouent un rôle important ; un acquiescement nihiliste y est un bon vecteur : *Le fond du nihilisme se trouve dans la nature affirmative d'une libération* - Heidegger - *Das eigentliche Wesen des Nihilismus liegt in der bejahenden Art einer Befreiung.*

Le monde germanique eut toujours le culte de la force, se justifiant par l'ampleur d'un cœur en bronze ; le monde slave tint à la bonté, nous interpellant de la hauteur d'une âme languissante ; le monde latin s'épanouit dans la beauté, gisant dans la profondeur d'un esprit créateur. Mais c'est le premier culte qui l'emporte aujourd'hui, accompagné de la certitude de notre finitude : *Notre nature se compose de sa faiblesse et de ses forces, de son étendue et de ses limites* - J.Joubert – heureux vieux temps, où l'homme, ouvert et faible, vivait de son aspiration vers ses limites !

L'homme de la nature et l'homme de la culture : chez le premier, c'est le danger extérieur qui lui fait atteindre le maximum de sa force et le fait se hérissier de flèches ; chez le second, c'est le danger intérieur qui maintient ses cordes tendues, tout en le désarmant et lui faisant découvrir l'excellence de la faiblesse, car *la faiblesse de l'homme est la cause de tant de beautés* - Pascal.

Aujourd'hui, l'homme dominateur, l'homme fort, l'homme calculateur, est partout jovial ; et dire qu'autrefois, l'homme fort, le héros, l'homme rêveur, passait surtout pour saturnien. Hercule fut le premier mélancolique. Les seuls suicidaires louables ne suivaient que la mélancolie, puisqu'il est bête de *mourir, sans que personne ne te tue, et sans que d'autres mains que celles de la mélancolie t'achèvent* - Cervantès - *morir, sin que nadie le mate, sin otras manos que le acaben que las de la melancolía.*

Le Créateur créa l'esprit, pour qu'il explore les profondeurs, et l'âme, pour qu'elle aspire vers le haut. Souvent, on se trompe de dimension : *Connaître ce qui est plus haut que l'homme, tel est donc l'apanage de l'homme accompli* - Diogène Laërce - et voilà que la *raison* de cet *homme accompli* a bien appris ce qui est plus haut que l'homme : le commerce et la force. Aujourd'hui, on est marchand triomphateur ou homme écrasé. Une défaite annoncée, désormais, c'est croire en l'homme comme couronnement de l'univers.

L'homme dynamique, aujourd'hui, gagne bien sa vie et est bercé de vastes certitudes. Rien à voir avec l'époque, où *presque tous les hommes énergiques sont mécréants, les meilleurs d'entre eux en proie aux doutes et misères* - J.Ruskin - *nearly all the powerful people unbelievers, the best of them in doubt and misery.* Ils employaient leur énergie à préserver leur privilège, la position couchée, au milieu des ruines, et s'adressant aux idoles déchues avec des bréviaires, ces vade-mecum illisibles.

Jadis, où parlait l'or, les langues se taisaient. Aujourd'hui, toutes les langues se délièrent ; et elles ne parlent que d'or.

La rectitude devint la meilleure garantie du succès des vies robotiques. Les chutes et les souffrances sont attribuées au *défaut de ligne droite*

(Flaubert). Les pointillés et méandres des rêves (d'amour ou de pouvoir) sont abandonnés, pour que s'étalent mieux des trajectoires inétoilées, dans de vastes plitudes des amours propres et des pouvoirs d'achat.

Le sens général de la modernité – l'éviction, l'extinction, le dédain de ce qui est faible, inefficace, non-rentable, inévident, discontinu. La culture en est la victime emblématique, et, aujourd'hui, tenir à la culture relève d'un fanatisme et traduit une marginalisation sociale ou un désastre intime. La culture est une incarnation désespérée d'espérances ; elle s'effondre dans un monde du calcul, sans espoir ni désespoir. À moins qu'elle fût toujours une défaite : *La culture, dans son essence la plus profonde et dans son sens religieux, est un immense échec - N.Berdiaev - Культура, по глубочайшей своей сущности и по религиозному своему смыслу есть великая неудача.*

Tant que la réalité des hommes restait chaotique, horrible ou incompréhensible, l'intérêt que lui portait un homme d'esprit fut légitime. Mais aujourd'hui, où cette réalité devint unidimensionnelle, robotisée et transparente, on devrait lui tourner le dos et ne peindre que la puissance d'artiste, puissance intériorisée et mise en musique, d'où serait bannie la réalité mécanique et insipide.

Que vaut un humain ? Commençons par constater que les généraux, les argentiers, les techniciens, avec leurs férocité, vénalité ou banalité, constituent la lie de la société. Enchaînons par reconnaître qu'en intelligence logique l'humain sera bientôt dépassé par l'ordinateur, comme, en force physique, il fut dépassé par les machines. L'humain vaut par la richesse, la beauté et la noblesse des émotions, que son talent sut vivre, peindre ou inspirer. Et vous conviendrez avec moi, que l'humain le plus digne de notre admiration est - la femme ! Au lieu de l'entraîner dans leur morne marche, les hommes devraient la laisser se vouer à la danse.

L'homme eut toujours un pressentiment de son soi inconnu, qu'il cherchait, successivement, à rendre plus beau, plus grand, plus fort, bien que les seuls contacts crédibles avec l'original fussent réservés au seul domaine de l'art. L'art mort, l'homme ne cherche plus qu'à préserver la place sociale de son soi connu. Qui comprendrait encore **Pascal** : *Nous travaillons incessamment à embellir notre être imaginaire et négligeons le véritable* ? Hélas, au lieu des manières à embellir, on ne se soucie plus que des carrières à réussir.

Je ne gagne pas en hauteur, en maîtrisant la pensée des autres ; dans le meilleur des cas, je peux en gagner en profondeur, mais, le plus souvent, je n'en ferais qu'étendre mes platitudes. Je ne gagne la hauteur qu'avec des ailes de mes propres déconvenues bien avalées. La pensée fortifie les temples et les étables avec les mêmes matériaux. La hauteur doit n'être soutenue que par le rêve, elle doit être désarmée.

Un millionnaire sophistiqué, abusant de la sueur des faibles, - c'est ainsi que le goujat se représente le surhomme, tandis que pour **Nietzsche**, celui-ci, solitaire, serait *avec son peu besoins, plus pauvre et plus simple que l'ouvrier, mais imbu de puissance - durch Bedürfnislosigkeit, ärmer und einfacher als der Arbeiter, doch im Besitz der Macht.*

Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe – Plotin. Ils connaissent les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

Le médecin voit l'homme dans toute sa faiblesse ; le juriste dans tout son mal ; le théologien dans toute sa sottise - **Schopenhauer** - *Der Arzt sieht*

den Menschen in seiner ganzen Schwäche, der Advokat in seiner ganzen Schlechtigkeit und der Priester in seiner ganzen Dummheit. Dans une société parfaite, le juriste verrait la faiblesse, pour la respecter, le théologien - le mal, pour le pardonner, le médecin - la sottise, pour en guérir.

Ce n'est pas tellement le poids du chien, dans un combat, qui compte, mais le poids du combat dans un chien - M.Twain - *What counts is not necessarily the size of the dog in the fight ; it's the size of the fight in the dog.* C'est pourquoi le bulldog pullule et le saint-bernard est en voie d'extinction. Le poids du combat, chez l'homme, se calcule aujourd'hui avec la même balance que son poids, balance monétaire.

L'homme est une corde tendue entre la bête et le surhomme - Nietzsche - *Der Mensch ist ein Seil, geknüpft zwischen Thier und Übermensch.* Vue à l'horizontale, elle devient vite sentier battu ; mais vue à la verticale, elle n'est pas bonne, même pour se pendre, elle devient épiphane, réticente à tout effort et ne se livrant qu'au regard.

Souvent, les hommes ne se mettent à poursuivre de grands buts que lorsqu'ils se rendent compte d'être impuissants face aux petits problèmes. Et parfois ça marche - L.Chestov - *Люди часто начинают стремиться к великим целям, когда чувствуют, что им не по силам маленькие задачи. И не всегда безрезультатно.* Ici, *ça marche* veut dire que ça commence à *danser* dans leur tête. Tout but peut prétendre à de la grandeur : soit par la profondeur des commencements, soit par la largeur du chemin, soit par la hauteur des contraintes. Et la faiblesse, face à ce qui est petit, peut s'avérer force, lorsqu'on s'attaque au grand ; l'inverse est rarement vrai.

La perfection dans les moyens et la confusion dans les buts caractérisent notre époque - A.Einstein - *Wir leben in einer Zeit vollkommener Mittel und verworrener Ziele*. Et plus encore - la bassesse des contraintes et l'absence du mystère. C'est ainsi que le comptable, géniteur de la démocratie, polit une civilisation. En revanche, quand le poète proclame que le but est lumineux, le tyran, son héritier, ne lésine plus sur les moyens et nous renvoie à la barbarie. Et le robot l'achèvera : *Le corps, appliquant sa force, pour avancer vers le but, s'appelle machine* - Kant - *Ein Körper der eine absichtlich bewogende Kraft hat heißt Maschine*.

La troupe humaine n'est composée aujourd'hui que de capitaines. Regardez l'énergie, la détermination, l'aise, avec lesquelles tout individu avance dans la vie - Ortega y Gasset - *El ejército humano se compone ya de capitanes. Basta ver la energía, la resolución, la soltura con que cualquier individuo se mueve hoy por la existencia*. La promotion de pions est acte central du jeu d'échecs, réduit au grade du jeu de réussites.

Le langage des actions est peut-être aussi riche que celui des mots, mais il nous manque une clef pour sa lecture. La clef, que le bon Dieu met miraculeusement en nous, pour insuffler une vie au mot. Le verbe et l'action furent peut-être tous les deux au commencement, mais le troisième témoin, la perversion, s'allia à l'action, ce qui me rapproche du faible, du mot.

Prouvé par l'expérience : quand une pensée est ressentie si grande, que son enveloppe verbale serait sans importance, elle s'avère être creuse. Les *penseurs* sont persuadés du contraire. Qui a assez de front, pour reconnaître, que l'épaisseur d'une pensée (et, évidemment, non pas sa hauteur, qui est surtout pré-langagière et post-idéelle) ne se constitue que de mots ? Aucune pensée ne naît nue. La force des mots fait surgir des pensées, et très rarement l'inverse : *Sur une pensée irradiant la*

puissance, les mots, comme des perles, viendront s'enfiler – M.Lermontov
- *На мысли, дышащие силой, как жемчуг, нижутся слова.*

Le mot, qui ne s'associe pas avec une idée - pour s'en moquer, de préférence - n'a pas beaucoup de chances de produire un effet. Mais l'idée, qui se désintéresse du mot qui l'annonce, n'en a aucune. *Je ne confie mes pensées qu'à mes propres idées débarrassées des mots* – G.Berkeley - *I confine my thoughts to my own ideas divested of words* - l'indigence verbale conduira irrévocablement à l'indigence mentale.

Trois types d'effets que peuvent produire les choses dans un écrit : leur présence (l'intelligence), leur puissance (la noblesse), leur musique (le talent) - du banal au sublime.

C'est la présence d'une *voix* qui élève à la dignité du *mot*. Le bruit porte le reste.

L'irrésistible musique de mon mot – tel devrait être l'entame, et non pas la finale, de mon adresse au monde : mes cordes vocales, les cordes de ma lyre, la corde de mon arc – ma voix, ma sensibilité, ma puissance – le commencement, les moyens, la contrainte – la musique, la noblesse, l'intensité.

Tentatives de pléonasmes : puissance potentielle, volonté velléitaire, anomalie anormale, vertu virtuelle, événement éventuel, matière immature.

Dans un écrit de fiction philosophique, il y a toujours deux facettes : des idées ou des mots, l'universel ou le personnel, le savoir ou l'auteur. Deux types de faiblesse de ma plume : lorsque les idées *datent* – manque d'attachement, ou *date* l'auteur – trop d'attachement.

Trois types assez nets de philosophie : autour des substantifs, adjectifs ou verbes. Comparez ce qu'on bâtit autour de *intensité, intensif, intensifier* : l'ennui ravi, l'ennui rivé, l'ennui crevé (Wittgenstein l'a très bien vu : *Il serait intelligent de diviser un livre traitant de philosophie par parties de discours - Es wäre vernünftig, ein Buch über Philosophie nach Arten von Wörtern aufzugliedern*). Le malheur du verbe est sa fâcheuse tendance de s'incarner, de se substantiver et de promettre des transfigurations, voire des résurrections, au milieu des pronoms désarticulés et crédules.

De l'orthographe : le savoir approfondi s'honore d'un point final ; la connaissance rehaussée prend un point d'exclamation ; *l'élargissement du savoir débouche sur un point d'interrogation* - H.Hesse - *die Vermehrung des Wissens endet mit Fragezeichen*. On sait ce qui plie ce point d'interrogation, plutôt plat, en point d'exclamation, plutôt élané : *C'est en hauteur que le savoir doit déployer son défi, auquel se dévoile toute la puissance de l'être-caché de l'étant* - Heidegger - *Das Wissen muß seinen höchsten Trotz entfalten, für den erst die ganze Macht der Verborgenheit des Seienden aufsteht*.

Comment voit-on la force au féminin ? - *a strong woman, une forte femme, eine starke Frau, сильная женщина* - on y voit, respectivement, des qualités managériales ou anatomiques, une volonté d'expansion ou d'autonomie.

Comment comprennent-ils la *puissance nietzschéenne* ? S'agit-il de *pouvoir* faire quelque chose ? De *faire* (*die Macht, de machen - faire*) quelque chose ? De *posséder* (*власть, de владеть - posséder*) quelque chose ?

La vue (*theoria*), en grec, aboutit à *théâtre*, *théorème* ou *théorie*, en se prenant pour moyen, but ou contrainte et exprimant le jeu, la puissance ou le regard.

Rôle néfaste que peut jouer la grammaire : la transitivité du verbe *taire* (tandis qu'il est intransitif en allemand, *schweigen über*, et en russe, *молчать о*) fait du silence de Wittgenstein une cachotterie ou une dissimulation, tandis qu'il s'y agit d'une impuissance ou d'un recueillement ; peut-on taire un *heptagone constructible* ? - la transitivité suppose l'existence, ce que ne fait pas l'intransitivité. Le *Filioque* n'est pas très loin. Par ailleurs, il ne serait qu'une pure chinoiserie : *Le premier engendra le second ; les deux produisirent le troisième ; et les trois firent toutes choses. L'incompréhensibilité de cette Trinité vient de son Unité* - Lao Tseu.

À cause de sa double origine - sons ou sens - le mot est une espèce de griffon, Minotaure ou sirène. Et sa lecture, elle aussi, peut être double : l'un songera au vol, à la course ou à la nage, et l'autre - à la puissance, à l'appétit ou à la séduction. L'un se tournera vers ce qui s'écrit, l'autre - vers ce qui aurait pu être vécu.

Ni l'idée ni le verbe n'emplissent le premier élan créateur. Au commencement était quelque chose, qui ne parle pas encore, mais, déjà, console. *'Au commencement était le Verbe' - un appel à redécouvrir dans ce monde la force créatrice de la raison* - Benoît XVI - *'Im Anfang war das Wort' - Aufruf dazu, in der Welt die schöpferische Kraft der Vernunft neu zu entdecken* - avant le mot, avant la raison, il y a le désir, caresse à donner ou caresse à recevoir. Le mot lui donne une forme et la raison - un fond. Et la création, c'est l'heureuse rencontre des deux.

L'aveu le plus difficile à arracher aux orgueilleux tenants de l'originalité de leurs passions, idées, actes : que ce fond est commun à l'humanité tout entière, qu'elle soit avancée ou attardée, servile ou libre, humble ou ambitieuse ; et que ce fond est constitué de pulsions, évidentes et fractales, de puissance ou de sexe. Seule la forme peut nous munir d'un semblant d'unicité, et encore, puisque la forme technico-scientifique tend à la même uniformité, ainsi que les arts plastiques et la musique. Il reste le dernier bastion de l'individualité - le mot, et même ici, de vastes brèches nous furent infligées par le fond médiocrisant et générique des hommes.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est tout l'inverse* – L.Tolstoï - *Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдёт, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело.*

Peu de choses réunissent en elles, simultanément, autant de force et d'impuissance que le mot. *Je connais la force des mots. Du vent, semble-t-il, et... l'homme pourtant, avec toute son âme, ses lèvres, sa carcasse* – V.Maïakovsky - *Я знаю силу слов. Глядится пустяком, но человек душой губами костяком.* Ils sont bien des instruments à vent et, pour plus d'harmonie, ils se font accompagner de quelques cordes des pensées. La bouche et les doigts, qui s'adressent à l'œil et à l'oreille.

Difficile de chanter la hauteur avec une voix de la faiblesse sacrée ; c'est la force intérieure du langage que je dois appeler. *Un langage altier ne sied pas à des faibles* - Eschyle. Un langage plébéien sied, aujourd'hui, à tous les forts du jour.

Les adjectifs traduisent la faiblesse des noms et l'indifférence face aux verbes ; mais la poésie étant le chant de la faiblesse, par un verbe partial, les adjectifs y sont les bienvenus. Sans eux, on peut, en effet, broser, à grands traits, un arbre inéradicable (verbes-nœuds, noms-branches). Mais d'autres y chercheront des fleurs. Le verbe est l'âme, le nom - la raison, l'adjectif - le cœur. Pouchkine est dans l'harmonie de tous les trois, M.Lermontov est le verbe, A.Blok - l'adjectif, B.Pasternak - le nom.

L'idée chaussée en mots répugne à être déchaussée. Le non-dit est une cachotterie du marchand et le trésor du sage : *La part créative d'une pensée se manifeste par la présence discrète du non-dit derrière le dit* - Heidegger - *Das Zurückbleiben hinter dem Gedachten kennzeichnet das Schöpferische eines Denkens* - le sensible, suggéré par le style, primant l'intelligible, exhibé dans le mot - le regard derrière les yeux.

L'opposition *mot-idée* est du même ordre que *pose-position* ou *regard-pensée* : l'intensité, la musique, la noblesse opposées à la cohérence, la force, la certitude. Savoir libérer les premiers des secondes est une précondition de l'art.

Dans le silence, mûrit la révolte des mots. Dans les mots, le silence se libère. *Parle, si tu as des mots plus forts que le silence, ou garde le silence* - Euripide.

L'idée, sans renouvellement de mots, se pétrifie ou cesse d'être féconde. *La force, sans esprit, s'écroule de son propre poids* - Horace - *Vis consili expers mole ruit sua*.

Il arrive, que la larme ait la force du mot - Ovide - *Interdum lacrimae pondera vocis habent*. Et le vrai mot est une larme de l'oreille, des sons brisés aux gouttes cristallines.

Celui qui ne connaît point de langues étrangères ne connaît rien de la sienne - Goethe - *Wer fremde Sprachen nicht kennt, weiß nichts von seiner eigenen*. Car il se trompe sur la nature de ses propres émois, ne devine pas la mystérieuse source de beauté et de puissance du langage et ne découvre pas, que la vraie vie d'une langue est *ailleurs*. Posséder ou savoir ce qu'on possède, la performance ou la compétence, monogame ou polyglotte. Dans le harem des langues s'apprend le corps inimitable de la parole à caresser.

Sur le fil d'une pensée, respirant la force, s'enfilent des perles de mots - M.Lermontov - *На мысли, дышащие силой, как жемчуг, ниспадают слова*. Cette opération est juste bonne, pour orner un cou ; l'esprit s'orne mieux de perles isolées, pour que le regard suive non pas le fil, ni même le cou, mais la perfection d'une forme sortie de l'éternité. La vraie perle fuit le fil, comme un vrai arbre se désolidarise de la forêt.

On ne trouve le bonheur que là où il n'y a pas encore ou il n'y en a plus de mots, - dans le regard et dans le baiser - Th.Mann - *Nur dort, wo es noch keine oder keine Worte mehr gibt, im Blick und in der Umarmung, ist eigentlich das Glück zu finden*. Le trouver est banal ; le porter jusqu'au seul milieu, où il puisse survivre, vers la hauteur, n'est à portée que du regard, que seul possède le hautain. Il se met à se déposséder de tout ce que le bonheur a de plat et découvre, au bout du chemin, que c'est le bonheur même qui est plat : *Le bonheur ne se trouve que sur des sentiers battus* - Pouchkine - *Счастье можно найти лишь на проторённых дорогах*. Mais les sirènes infestent les impasses enchanteresses, où le

malheur guette les meilleurs nautoniers. *Le fort n'a pas besoin de bonheur*
- I.Tourgueniev - *Сильному не нужно счастья.*

Éprouver un sentiment, tant qu'il ne relève d'aucune formule, en évitant de lui trouver un nom - obéir à la puissance de ce qui n'a pas été dit – N.Barney. Retarder le mot, c'est s'attarder dans le geste. Le geste, certes, aère, mais le mot promet l'arôme. Deux voies vers la maturité : pourrissement végétal ou chutes verbales.

Les mensonges reflètent l'impuissance du langage devant la suprême richesse de la pensée – V.Jankelevitch. Mesurée en belle monnaie, que frappe le langage souverain, l'indigence de vos pensées les réduit à un minable assistanat. Tout mensonge d'un langage riche contient tellement de variables subtiles, que de sa pénétrante négation naissent de multiples et belles vérités, parmi lesquelles se glissent aussi des pensées bâtardes.

Expulser tout ce qui peut rappeler la force humaine, pour établir le règne des mots – M.Foucault. Le mot s'intronise par un coup de force bien humain, mais doit rappeler la faiblesse humaine, expulsée des vocabulaires.

Il suffit d'être fort, pour posséder une vérité ; mais il faut mobiliser toutes les ressources de la faiblesse, pour suivre, fasciné et immobile, sa lente mise à nu. Il est nécessaire et suffisant de l'aimer, pour que, du veilleur de ses échéances, je passe au voyeur de ses déchéances, sans la répudier.

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance*

dans la volonté de créer - Nietzsche - *Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht im Willen zur Schaffung*. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

Que l'illusion soit plus vitale que toute vérité se prouve avec la même rigueur à partir des trois démarches : de la représentation (la puissance d'Aristote), de la quête (la poésie de Valéry), de l'interprétation (la noblesse de Nietzsche). Ce qui est curieux - et juste, car ces trois dons ne s'influencent guère mutuellement -, c'est que chacun d'eux voyait dans sa démarche la seule menant à cette vitalité.

Ce n'est pas l'appétit de la force qui les pousse à *aimer la vérité*, mais l'inappétence du beau et l'impuissance du bon.

La vérité est impersonnelle, ne se conjugue qu'à l'infinitif, jamais à l'impératif (sauf la vérité *syntaxique*, celle du libre arbitre et d'apriori), se décline par la volonté du nominatif au nom du datif, pour produire de l'instrumental, n'a pas de genres, réduit le conditionnel à l'indicatif, ne bascule du côté du faux que dans l'impuissance de prouver.

La production de vrai (Nietzsche - *das Wahre hervorbringen*) serait à l'origine de la volonté de puissance ; mais *produire* peut signifier aussi bien *créer* (la représentation) que *prouver/comprendre* (l'interprétation et le sens) ; mais Nietzsche ne voit que le second procédé. La reconnaissance de beau serait la seule véritable prérogative de la volonté de puissance, qui n'est pas une idée *vitale*, mais artistique.

Les nigauds sont persuadés, que le Mal, dans le monde, vient de la mauvaise foi des orateurs ou de la mauvaise ouïe des auditeurs ; et,

orgueilleux et dignes, ils se mettent en position de propagateurs ou défenseurs de la vérité, ignorée ou bafouée. Ils ne comprennent pas, que la part du vrai est la même, chez les salauds et chez les vertueux, et que les bons critères, qui déterminent notre place dans la société, sont : le talent (qui nous assure la complicité du beau), la force (qui nous permet de manipuler le vrai), la honte (qui nous met au contact du bon).

L'univers de Nietzsche se moque du réel, il est habité de fantômes : Dieu, la Grèce, le nihilisme, la puissance, la vérité, la philosophie y sont des fantômes - (ré)inventés à chaque retour de l'intense devenir. Tant d'apparentes contradictions, tandis qu'il s'y agit chaque fois de changements de langage.

Le savant, qui parvient à une vérité, prouve la force et l'intelligence de ses yeux ; le poète, qui s'en écarte, montre le goût et la créativité de son regard ; ni l'un ni l'autre ne se contentent d'y séjourner. Tous les deux sont créateurs de langages : de représentation et d'interprétation. Les chemins, qui conduisent à la vérité ou en partent, ce sont des langages, universels, pour le savant, individuels - pour le poète.

La même vérité ne dure que lorsque personne ne s'y intéresse plus. Plus succulente et féconde est la vérité, plus diligemment on trouve le moyen de la tourner en dérision, de la presser de sa sève ou de l'abattre.

Mauvaise lecture : de la vérité tirer la force ; la bonne : dans la force deviner la vérité.

Trois voies royales d'accès au vrai : le langage, la représentation, l'interprétation. Quand on n'emprunte qu'une seule voie, la vérité, au bout, ne serait que désincarnée, muette ou mécanique. Et peu importe la largeur et l'importance de cette voie, sa force : *Le vrai n'est pas pour tout*

le monde, mais seulement pour les forts - Heidegger - *Das Wahre ist nicht für jedermann, sondern nur für die Starken*. Bénie soit la Faiblesse, qui nous attire encore vers le Beau et attache au Bien ; le Vrai ne palpète plus et peut être laissé en pâture aux forts de ce jour, au milieu des machines.

Le plus beau vrai est celui qui est invraisemblable. Trop de clarté y est signe d'impuissance : sans vertiges - *ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement* - la tête n'est que mémoire. Seul l'arbitraire est indiscutable. Le vrai, privé du beau et du bon, naît d'un algorithme banal, d'où est banni tout rythme vital.

N'être sûr de rien, pour un sot, signifie incapacité de prouver ; pour un homme d'esprit - capacité de *falsifier* une vérité prouvée, de créer un nouveau langage, dans lequel ce qui fut vrai ne le serait plus.

La puissance de distinguer le vrai d'avec le faux est naturellement égale en tous les hommes - Descartes. C'est une puissance langagière, et donc, au contraire, la plus élitiste de toutes. Mais dans l'audace du faux intéressant, la différence est encore plus flagrante, elle est un gouffre.

La vérité est comme Dieu : elle ne se montre pas à visage découvert - Goethe - *Das Wahre ist gottähnlich ; es erscheint nicht unmittelbar*. L'homme démasqua ses manigances et s'inventa quelques criardes Apparitions des vérités premières, coulées en lettres de bronze et dépourvues d'esprit. Le vrai, il a bien nos yeux, mais il n'a toutefois pas notre visage.

Ma raison me quitte, ou plutôt, je la quitte ; tout ce qui est en moi crie la contradiction - Kierkegaard. Lamentable credo absurdiste. La panique devant des contradictions ne prouve que l'impuissance langagière ou le

tâtonnement conceptuel. La raison accompagne tous nos gestes, que ce soit en musique ou dans le bruit, dans la partition ou dans le calcul.

La puissance, même en fabrication de contre-vérités, peut ramener à l'amour de la sagesse, qui consiste en sagesse de l'amour. *L'impuissance pour le mensonge est loin d'être l'amour pour la vérité* - Nietzsche - *Ohnmacht zur Lüge ist lange noch nicht Liebe zur Wahrheit*. Ce n'est pas la vérité qu'il faut aimer, mais sa création. Tout créateur commence par créer un nouveau langage ; et celui-ci, sortant des habitudes des autres langages, se présente, au début, comme une contre-vérité. Seul le créateur peut témoigner que : *L'homme du vrai finit par comprendre qu'il ment toujours* - Nietzsche - *Der Wahrhaftige endet damit, zu begreifen, daß er immer lügt*.

Ne cherche pas la vérité - mais cherche à développer ces forces, qui font et défont les vérités - Valéry. Et ce principe s'appelle langage ! On défait une vérité par la règle (syntaxe), par le souffle (sémantique), par la liberté (pragmatique).

Ce qui est le plus vrai d'un individu, c'est son possible - Valéry. Le possible est pour la pensée ce que le disponible (*readiness* !) est pour l'acte (volonté *en* puissance et non *de* puissance, l'inutilité de l'intellect en acte : *Le bien réel suppose un mal potentiel* - V.Soloviov - *Актуальное благо предполагает потенциальное зло*). Ouverture vers l'altérité et l'indétermination. Art de placer des variables, où d'autres fixent des constantes. Capital de possibilités - l'implexe !

Le Bien est métaphysique, et le Mal est réel ; toute projection ou justification du Bien, dans la sphère de nos actes, ne peut donc être qu'imaginaire, pour ne pas dire hypocrite. La sensation du Bien ne nous quitte pas même aux moments de la plus plate lucidité, loin de toute

action, de tout cataclysme, de toute angoisse. Nietzsche, qui voit dans la peur l'origine et dans le Mal la source du Bien, Nietzsche qui en dénonce l'hypocrisie, montre sa profonde ignorance du sujet. De même les rapports entre la force et la faiblesse, le sain et le maladif, la volupté et la souffrance. Il lui fallait justifier la neutralité de son pinceau dans la peinture des axes entiers – la noble attitude d'artiste, mais *trop* humaine.

Dans les questions d'éthique, notre force est neutre, mais nos faiblesses réveillent en nous la voix du Bien, du sacrifice ou de la honte. Du meilleur usage de l'accroissement de nos forces – les diriger à justifier le recours à nos faiblesses ! Mais seul le surhomme peut se sentir fier de sa faiblesse.

Face à nos faiblesses (les angoisses, les hontes, les perplexités) – les combattre ou leur compatir ? - pour avoir choisi la seconde attitude, le christianisme mérite d'être proclamé la religion la plus noble. Le bonheur mécanique du goujat, qui aurait gagné en forces, ou le malheur en larmes du noble, qui aurait gagné en souffrances sublimées ou partagées.

La puissance nous interpelle et nous attire. Au début, on s'éprend de la puissance de la lumière, mais l'on finit par comprendre, que la découverte ou la création de toute lumière sont à la portée d'une machine bien programmée. Et, si, en plus de l'intelligence, on a le talent, l'on se met au service de la puissance des ombres.

Seul un esprit fort est capable de vénérer le mystère divin du vivant, pour embrasser, éventuellement, une foi en Créateur inconnu ; l'esprit faible se vautre dans l'incertitude des problèmes humains, pour épouser une foi superstitieuse en un Dieu connu. Chez celui-ci, *tous les vices ne viennent que de l'incertitude et de la faiblesse* - Descartes ; chez celui-là, ce sont les sources de ses vertus.

Tout ce qui est rendu possible grâce à la puissance monétaire, que ce soit la charité réglementée ou la vindicte contre des rapaces moins agiles, ne peut être que du vice. Les bonnes et pieuses intentions des riches se trouvent, pourtant, dans cette formule horatienne : *Des sous d'abord, des vertus - après - Virtus post nummus.*

Du bon usage *des* libertés : la liberté éthique, découverte dans le sens du sacrifice ou de la honte, nous rend fraternels ; la liberté esthétique, sur l'axe du Bien, faisant *tourner* à la *même* intensité artistique les valeurs opposées, nous rend créateurs.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Le bien se rêve et le mal se fait ; l'arbitraire tyrannique du bien ou la liberté raisonnable du mal. L'esclavage du mal n'existe pas ; c'est le bien qui nous y soumet. Oser le bien immobile, atopique, fantomatique et non pas subir l'inertie du mal, actif, présent, évident. La vraie rédemption : se soumettre à l'esclavage injustifiable du bien. Toutefois, cette résignation exige plus de volonté de puissance que la détermination de l'orgueil.

Où et quand dominer la passion ; pourquoi et comment céder à la pulsion – la seconde tâche est plus délicate, c'est pourquoi la volonté de puissance se traduit par la mise de la pulsion d'esthète au-dessus de la passion d'ascète.

Le cheminement du soi connu au soi inconnu : grattez le *penser*, vous trouverez, en-dessous, le *croire* ; répétez avec le *croire*, vous tomberez

sur le *sentir* ; un dernier grattage, et vous restez avec le *vouloir* – la volonté de jouissance, ou de puissance, de la pensée, de la foi, du sentiment. Du soi connu, clair et distinct, du Fermé donc, vous arriverez au soi inconnu, obscur et sans limites, – à l’Ouvert.

Ils vouent le surhomme à l’avenir et imaginent des chemins ou des ponts qui y mènent, tandis que, de toute évidence, il réside au passé, au milieu des impasses et des ruines, en compagnie du poète-pleureur ; l’avenir appartient au robot, dans son bureau, son hôtel, son aéroport, en compagnie de son banquier, son client, son agent.

Le mot *éternel*, en philosophie, signifie l’aspect trans-historique, la sortie hors du temps, d’où l’*éternel retour nietzschéen*, résultant de la métamorphose du devenir, auquel le créateur affecte l’intensité de l’être, le retour égalisant les dates et ennoblissant les lieux. Il ne restera à la dimension temporelle que le culte des commencements, ce culte de la personnalité et de la hauteur, et que Nietzsche appellera *volonté de puissance*.

La volonté peut s’imprégner de trois sources d’intensité : la puissance (autorisant des commencements), la rigueur (assurant un parcours harmonieux), la profondeur (visant des cibles lointaines). Mais quand on a le talent, c’est à dire la hauteur, les deux dernières sources se réduisent à la seule première.

Un grand-homme, privé de bons fauteuils, d’estrades ou de galons, reste invisible aux spectateurs des assemblées, des défilés ou des batailles. Et, à toutes les époques, il y a le même taux de chenapans et de grands-hommes ; leur visibilité est question d’accès à la scène publique, qu’usurpe, désormais, le chenapan.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

L'espèce humaine hérita de ces ancêtres deux traits sociaux principaux – le besoin de troupeau (pour calmer son inquiétude) et le besoin de reconnaissance (pour calmer son doute). Le seul don divin, qu'elle ne partage pas avec les autres animaux, est l'étincelle du Bien, prenant forme d'une flamme de honte ou d'un incendie d'action.

Qui fut le concurrent d'un poète ? - un autre poète. Aujourd'hui, c'est un footballeur, un manager, un journaliste. Et l'on sait, que la grossièreté sortira toujours vainqueur d'un combat, même très loyal, contre la délicatesse. Mais ne pas accepter le défi exclut le poète du champ de vision ; et la scène publique, la seule visible, est usurpée par le goujat.

Que penser de ce monde, où les seuls à pratiquer l'ironie et la pitié sont ses ratés ! Tout triomphe non-simulé endurecit. *Regardez la gueule de celui qui a réussi, qui a peiné. Vous n'y découvrirez pas la moindre trace de pitié* – Cioran. Jadis, on pouvait consacrer son ascension à une idée traquée, auréolée d'un mensonge indocile et tendue vers un avenir radieux. Aujourd'hui, la seule idole est la vérité : irrécusable - donc pas d'ironie, mécanique - donc pas de pitié. La sagesse et la sainteté commencent par la honte – la reconnaissance de la défaite fatale du Bien. Les goujats, chargés de chaires ecclésiales ou universitaires, ne sont pas d'accord : *Aider à la victoire du Bien, c'est le but commun des saints et des sages* – H.F.Amiel.

Il n'y a que quatre genres d'action, témoignant, respectivement, de la routine (moutonnaire ou robotique), de la bêtise (conscience tranquille), de la liberté (humilité consciente), de la férocité (culte de la force, cynisme). La liberté signifierait ici la présence de sacrifices ou de fidélités, dans les motivations, et la bêtise – leur absence, la poursuite de ses intérêts rationnels. En tout cas, le mal est présent dans toutes formes d'action, et le salut (l'innocence) n'est accessible que *sola fide*.

- Pouvoir -

Index des Auteurs

Adorno Th.	15	Conrad J.	80	Hitler A.	61-63,83
Alain	131	Corneille P.	46,69,87,97	Hofmannsthal H.	11
Alexandre le G.	51	Dante A.	31	Hölderlin F.	6,9,18,34,
Amiel H.F.	156	Darwin Ch.	115		47,77,80,122,133
Don-Aminado	119	Debray R.	19,31,60,	Homère	31,45,105
Andréev L.	27		73,100	Horace	5,72,146,153
Aristote	17,42,43,50,	Démocrite	63	Hugo V.	72,91,110,116
	51,87,99,148	Derrida J.	115	Hume D.	101
St Augustin	16,41,49,75	Descartes R.	6,59,151,	Ionas H.	57
Axelos K.	65		153	Jankelevitch V.	147
Bacon F.	55,69,99	Diderot D.	34	Jésus	4,55,61,75,80,
Bakhtine M.	57	Diogène Laërce	137		94,115,121
Balzac H.	76	Dostoïevsky F.	27,35,65,	Joubert J.	22,42,71,136
Barney N.	147		82,118,131	Jünger E.	86,134
Barrès M.	91	Dryden J.	107	Kafka F.	107,118
Baudelaire Ch.	67	Me Eckhart	55	Kant E.	18,42,48,39,53,
Beethoven L.	10,53,95	Einstein A.	15,140		61,82,140
Benjamin W.	86	Eliot T.S.	5	Kierkegaard S.	68,79,
Benoît XVI	144	Emerson R.W.	14,24,42,		112,115,118,135,151
Berdiaev N.	13,54,61,		56,57,102	Kipling R.	58
	82,89,115,130,138	Empédocle	115	Kleist H.	12
Bergson H.	50,94	Enthoven R.	121	Klioutchevsky V.	67,82,
Berkeley G.	141	Épictète	104		109
Bernanos G.	17,31,73	Eschyle	48,145	Kojève A.	62
Bhagavad-Gîtâ	116	Euripide	146	Kropotkine P.	60
la Bible	115	Feuerbach L.	22	La Bruyère J.	104
Blake W.	9	Fichte J.	52,116	Lao Tseu	13,19,101,144
Bloch E.	57	Flaubert G.	15,59,118,	La Rochefoucauld F.	55
Blok A.	70,118,145		137	Lec S.	27
Boulgakov M.	76	Fontenelle B.	97	Leibniz W.	8,46,95,
Bounine I.	32	Foucault M.	148		115,129
Braque G.	93	François d'Assise	20	Lénine V.	64
Byron G.	31,58	Franklin B.	12	Leopardi G.	55,67,78,
Calvin J.	125	Freud S.	110,115,135		130
Camus A.	29,93	Fukuyama	62	Lermontov M.	67,141,
Cervantès M.	14,16,136	Goethe J.W.	8,60,67,		145,147
César J.	80		115,121,146,151	Lorca A.	29
Chamfort N.	64,111	Gorgias	16,125	Maïakovsky V.	70,83,145
Chaplin Ch.	98	Grossman V.	126	Maistre J.	46
Char R.	19,20	Guénine M.	32	Mann Th.	147
Chestov L.	82,140	Hamann J.G.	34,108	Marc Aurèle	19
Chomsky N.	83	Hegel J.G.	11,17,82,	Martial	112
Churchill W.	73		100,130	Marx K.	17,62,64,68,
Cicéron	71	Heidegger M.	21,23,32,		84,115
Cioran E.	14,16,19,35,		41,42,50,51,52,70,	Mauriac F.	43
	61,65,67,75,76,96,		93,115,120,120,136,	Merleau-Ponty M.	123
	106,114,118,120,156		143,146,150	Michel-Ange	76
Claudiel P.	86	Heine H.	100	Milton J.	4
Cocteau J.	25,28	Héraclite	18,78,123	Montaigne M.	19
Coleridge S.T.	113	Hesse H.	44,79,143	Moravia A.	31
Confucius	13,61	Hippius Z.	93	Mozart W.	10

Napoléon B.	64,67,105	Pythagore	18,48,115	Sterne L.	32
Newton I.	15,19	Racine J.	59	Stravinsky I.	116,134
Nicolas de C.	16	Reisner L.	26	Tacite	30,101
Nietzsche F.	4-6,9-11, 14,17,19,22,25,27, 28,33,35,36,43,44, 46,49,50,52,61,68, 72,75,76,79,80,82, 84,85,85,92,93,94, 96,100,101,103,105, 106,106,114,115, 118-124,127,130-133, 134,139,140,143,148, 149,151,152,155	Ricœur P.	89	Tagore R.	56,70
Novalis	23	Rilke R.M.	33,94,100, 101,133	Tarkovsky A.	81
Ortega y Gasset J.	53, 141	Rimbaud A.	52,56,85, 131	Tchékhov A.	78,87
Ovide	146	Rousseau J.-J.	59,100, 120,130,154	Tennyson A.	43
Paracelse	29	Roazanov V.	82	Thibon G.	16
Parménide	18,107	Ruskin J.	47,137	Thomas d'Aquin	22,35, 51,54,99,115
Pascal B.	7,14,71,114, 115,131,136,138	Saadi	65,127	Tolstoï L.	72,84,113, 133,145
Pasternak B.	26,30,30, 145	Sartre J.-P.	7,11,19,52, 54,69,113,131	Tourgueniev I.	147
St Paul	53	Schelling F.	36	Tsvétaeva M.	7,30,70
Pavese C.	5,108	Schopenhauer A.	5,17, 19,34,50,82,95,132, 139	Twain M.	106,140
Pessõa F.	111	Schubart W.	82,82	Valéry P.	5,6,13,14,16, 17,22,26,29,29,46, 47,61,69,72,84,96, 100,101,111,114,115, 120,123,129,148,152, 152
Pétrarque	16	Schubert F.	108	Vauvenargues L.	127, 127,128
Platon	14,15,18,94, 101,115,123,125,129	Sénèque	12,48,74, 129,131	Vernadsky V.	135
Plotin	124,129,139	Shakespeare W.	27,50, 73,78,84,87,99,115, 122,123	Vigny A.	98
Pouchkine A.	112,145, 147	Shaw B.	73	de Vinci L.	50,71,74, 91,123
Protagoras	69	Socrate	6,14,16,85, 108,125	Visconti L.	107
Proudhon J.	97,115	Soloviov V.	152	Voltaire A.	59,82,109
Publilius	127	Sophocle	87	Wagner R.	28
Pyrrhon	115	Spencer H.	42	Weil S.	23,41,112, 112,118,131
		Spengler O.	74	Wittgenstein L.	86,142, 143
		Spinoza B.	19,33,50, 54,118,133	Wolf V.	98
		Staël G.	109	Zénon d'Élée	19
		Stendhal	72,82	Zweig S.	116

Sommaire

Avant-Propos	I
Valoir	3
Devoir	41
Vouloir	91
Pouvoir	119
Index des Auteurs	159

